

Guy Rocher

sociologue et chercheur au Centre de recherche en droit public,
Université de Montréal

(1988)

Talcott Parsons et la sociologie américaine

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Le 1000^e titre de la bibliothèque,
Les Classiques des sciences sociales.

Guy Rocher, Talcott Parsons et la sociologie américaine. Paris : Les Presses universitaires de France, 1972, 238 pp. Collection SUP le sociologue, no 29. [Autorisation accordée par l'auteur le 7 février 2004]

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres.]

guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 26 avril 2004 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction

Chapitre I. - L'« incurable théoricien » de la sociologie américaine

1. Une carrière exclusivement universitaire
2. Évolution de l'œuvre de Parsons
3. La sociologie américaine de l'entre-deux-guerres
4. À contre-courant de la sociologie américaine
5. Les fondements épistémologiques de la science sociologique
6. Le problème des valeurs en sociologie

Chapitre II. - La théorie générale de l'action

1. La notion d'action sociale
2. Le système de l'action sociale
3. Les modèles culturels, éléments structuraux du système d'action
4. Les variables structurelles du système d'action
5. Les prérequis fonctionnels du système d'action
6. Les sous-systèmes de l'action
7. Les processus du système d'action
8. La hiérarchie cybernétique

Chapitre III. - Système social et société

1. La sociologie et les sciences de l'homme
2. L'interaction sociale
3. Le système social et son environnement
4. Une distinction de niveaux
5. Les sous-systèmes de la société
6. La communauté sociétale
7. Le système d'échange
8. Les changements de structure
9. Évolution des sociétés
10. La sociologie comparée

Chapitre IV. - Les systèmes économique et politique

A) Le système économique

1. Le sous-système économique
2. L'économie et la société
3. La structure institutionnelle de l'économie

B) [Le système politique](#)

1. [Le sous-système politique](#)
2. [Politique et société](#)
3. [La structure institutionnelle du politique](#)

[Conclusion](#)

Chapitre V. - [Structure et développement de la personnalité](#)

1. [La personnalité dans le système de l'action](#)
2. [Les sous-systèmes de la personnalité](#)
3. [La personnalité comme système d'action](#)
4. [La psychologie de l'apprentissage](#)
5. [Les phases de la socialisation](#)
6. [La pathologie de la personnalité](#)

[Conclusion](#)

Chapitre VI. - [Les essais empiriques](#)

1. [Les essais et la théorie](#)
2. [La diversité des études empiriques](#)
3. [L'image de la société américaine](#)

Chapitre VII. - [La sociologie parsonienne](#) : influence et controverses

1. [Talcott Parsons et la sociologie américaine contemporaine](#)
2. [Le fonctionnalisme dans la théorie de Parsons](#)
3. [La sociologie des valeurs chez Talcott Parsons](#)
4. [Intérêt et limites de la théorie parsonienne](#)

[Bibliographie](#)

- I. [Ouvrages de Talcott Parsons](#)
- II. [Articles importants de Talcott Parsons non inclus](#) dans les ouvrages précédents
- III. [Quelques ouvrages et articles sur Talcott Parsons](#)

[Liste des tableaux](#)

Liste des tableaux

[Retour à la table des matières](#)

Tableau 1	Le paradigme fonctionnel du système de l'action
Tableau 2	Relations entre les variables structurelles et les dimensions fonctionnelles du système de l'action
Tableau 3	Les sous-systèmes du système général de l'action
Tableau 4	Hiérarchie cybernétique du système général d'action
Tableau 5	Trois niveaux d'abstraction et les sous-systèmes de la société
Tableau 6	Les systèmes d'échange dans la société
Tableau 7	Types de sociétés d'après certaines variables structurelles
Tableau 8	Paradigme des sous-systèmes de l'économie
Tableau 9	Les systèmes d'échange entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société
Tableau 10	Le réseau des doubles échanges entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société
Tableau 11	Les systèmes d'échange entre le politique et les autres sous-systèmes de la société
Tableau 12	Le réseau des doubles échanges entre le politique et les autres sous-systèmes de la société
Tableau 13	Facteurs d'entrées et de sorties du système de la personnalité
Tableau 14	Paradigme de l'apprentissage
Tableau 15	Classification des mécanismes de fonctionnement et de socialisation de la personnalité
Tableau 16	Les quatre phases de la socialisation
Tableau 17	Les principaux syndromes pathologiques

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

En 1955, François Bourricaud traduisait en français six articles de Talcott Parsons, qu'il faisait précéder d'une longue introduction à la théorie de l'action et à la sociologie de Parsons¹. Depuis cette date, la théorie parsonnienne a évolué ; elle s'est précisée sur certains points, s'est développée sur d'autres, a connu des modifications et corrections. De plus, Parsons a consacré beaucoup de temps à appliquer son modèle général à des champs nouveaux de réalité : économique, politique, psychologique. Évitant de répéter la très belle présentation de François Bourricaud, nous avons voulu, pour notre part, exposer la théorie de Talcott Parsons comme elle apparaît maintenant, dans sa forme à peu près définitive.

On doit dire que beaucoup de préjugés entourent l'oeuvre de Parsons. Comme elle est considérable et difficile à lire, on se contente souvent de ne la connaître qu'à travers ceux qui l'ont critiquée ou condamnée, notamment Mills, Sorokin, Horowitz, Gouldner. Une certaine image stéréotypée de la sociologie parsonnienne s'est ainsi propagée, qui ne lui rend pas toujours justice. Notre intention a été de présenter l'ensemble de l'oeuvre de Parsons, telle qu'elle nous est apparue, avant d'en proposer une discussion et une critique. On verra que notre lecture et notre appréciation de la pensée de Parsons ne coïncident pas toujours avec celles d'autres commentateurs.

¹ *Éléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Pion, 1955.

Sans entreprendre une sociologie de la sociologie - suivant la mode répandue aux États-Unis - nous avons cru nécessaire de situer les recherches théoriques et empiriques de Parsons dans le contexte de la sociologie américaine. Cela met davantage en lumière ce que Parsons a apporté de neuf et explique pourquoi il a été et demeure l'objet de nombreuses critiques tout en exerçant une influence si profonde qu'on le considère souvent comme le représentant le plus typique de la sociologie américaine contemporaine. Nous tenons cependant à dire que la description de la sociologie américaine qu'on lira ici est forcément simplifiée. Cette dernière offre en réalité un paysage complexe et varié, qu'il est bien osé de vouloir ramener à quelques traits, comme nous avons dû le faire. De plus, pour ne pas rendre plus difficile une lecture qui le sera déjà assez, nous avons limité à l'essentiel les notes en bas de page.

Notre intention était de faire mieux connaître l'œuvre de Parsons. Nous espérons qu'en la résumant nous ne l'avons pas trop trahie, ni rendue plus aride qu'elle ne l'est.

Chapitre I

L' « incurable théoricien » de la sociologie américaine

[Retour à la table des matières](#)

Dans la dédicace à sa femme de son livre *The Social System*, Talcott Parsons se présente comme un « incurable théoricien ». Il est difficile de mieux définir en deux mots la carrière de cet homme et le rôle qu'il a joué depuis quarante ans dans la sociologie américaine. Si Talcott Parsons occupe une place à la fois éminente et singulière parmi les sociologues américains, c'est par l'espèce de révolution théorique qu'il a opérée dans une sociologie qui avait été dominée jusque-là par l'empirisme et risquait de s'enliser dans les sables sans fond des enquêtes détaillées et des monographies locales. Son œuvre entière est axée sur un seul et même objectif : élaborer un cadre conceptuel et théorique destiné à conférer à la sociologie le statut d'une science authentique, tout en la reliant d'une manière logique aux autres sciences de l'homme. C'est cette intention qui donne aux écrits de Parsons une unité qu'ils ne semblent pas avoir au premier abord.

Ce n'est pas une des moindres surprises et contradictions de la sociologie américaine que, du sein de son empirisme, ait surgi le théoricien le plus abstrait de la science sociale contemporaine. À ce titre, Parsons n'est ni un

prototype, ni un reflet de la sociologie américaine. Par les exigences théoriques de sa démarche, le niveau de généralité où il situe sa recherche et le langage difficile qu'il emploie, Parsons est allé à contre-courant de presque toute la sociologie américaine, qu'il n'a cessé de heurter et de choquer. Aussi son œuvre a-t-elle rencontré dans les milieux sociologiques américains de nombreuses oppositions, de vives critiques et une résistance persistante.

Mais, en même temps, la sociologie de Parsons est étroitement liée à l'Amérique et à la sociologie américaine. C'est la société états-unienne qui sert principalement à Parsons d'objet de réflexion et de laboratoire de recherche, au point que certains critiques de la sociologie parsonnienne n'y veulent voir qu'une formulation pseudo-savante de l'idéologie américaine. En outre, Parsons a influencé plusieurs générations de sociologues américains ; il a fait école plus que tout autre et on compte parmi ceux qui ont subi son influence quelques-unes des principales figures de la sociologie américaine contemporaine, tels Robert K. Merton, Robin Williams, Neil Smelser, Edward Shils, Robert Bellah et de nombreux autres.

La sociologie de Talcott Parsons se présente donc comme un « signe de contradiction ». Elle appartient à la sociologie américaine, mais elle y a longtemps fait figure de corps étranger. Elle y exerce une forte influence, tout en étant l'objet de nombreuses critiques. Elle entend se situer au niveau d'abstraction et de généralité le plus élevé, mais on l'accuse d'être le reflet de la société américaine et de son idéologie.

Pour comprendre ce que l'œuvre de Parsons a pu avoir d'étonnant, d'incompréhensible et de choquant aux États-Unis, particulièrement au moment où elle est apparue, il faudra d'abord se reporter au climat qui régnait dans la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres. On pourra mieux mesurer ce que la pensée de Parsons a pu alors représenter de novateur et d'audacieux. Mais auparavant, nous allons dire qui est Parsons et indiquer brièvement les principales étapes de sa carrière et de son œuvre ².

² Parsons a rédigé son autobiographie et rappelé les grandes lignes de son itinéraire intellectuel dans *On Building Social System Theory : A Personal History*, *Daedalus*, 99 (automne 1970), 4, 826-881.

1. Une carrière exclusivement universitaire

[Retour à la table des matières](#)

Talcott Parsons est né, en 1902, à Colorado Springs, dans l'État du Colorado. Son père était pasteur dans l'Eglise congrégationaliste et participait activement aux mouvements protestants de réforme sociale connus sous le nom d'« Évangile social » (Social Gospel). Il enseignait aussi l'anglais au Colorado College, dont il devint le « doyen », pour être finalement nommé président de Marietta College dans l'Ohio. Le jeune Parsons a donc grandi dans l'atmosphère protestante, de tradition puritaine et réformiste, du Midwest américain du premier quart de ce siècle. Il connut en même temps le climat intellectuel, sereinement austère et socialement engagé, des petits collèges américains de cette époque.

De 1920 à 1924, Parsons fréquenta Amherst College, où il concentra d'abord ses études en biologie et en philosophie, avec l'intention de se diriger soit vers les sciences naturelles, soit vers la médecine à l'exemple d'un frère aîné. C'est au cours de sa troisième année à Amherst qu'il se découvrit un intérêt pour les sciences sociales, au point de décider finalement de poursuivre ses études supérieures en sociologie. Parsons reconnaît lui-même que le réformisme social de son père ne fut pas étranger à cette réorientation : le climat familial l'avait disposé à subir l'attrait qu'il connut alors pour les travaux des économistes dits « institutionnalistes » qui cherchaient à faire éclater les cadres trop étroits de l'économie classique pour étudier les phénomènes économiques sous leur aspect institutionnel et dans leurs rapports avec les autres structures de la société. Le lien qui a longtemps rattaché la sociologie américaine au réformisme social protestant est illustré ici une fois de plus, puisqu'on le retrouve à l'origine même de la vocation de Talcott Parsons en sociologie.

Cependant, Parsons ne ressentait aucun attrait pour les programmes d'études trop exclusivement empiriques qu'offraient en sociologie les universités américaines. Se sentant davantage attiré par les universités européennes, il profita de l'aide financière d'un oncle, après l'obtention de son BA, pour aller faire un séjour d'une année au London School of Economics. Il y connut les sociologues Hobhouse et Ginsberg, l'historien Tawney, le politicologue et économiste Laski et surtout l'anthropologue Malinowski qui devait exercer sur lui une influence marquée. Au terme de son année à Londres, il reçut une

bourse pour étudier à l'Université de Heidelberg (1925-1926), où il se rendit sans avoir d'autre but que de bénéficier du climat intellectuel d'une de ces universités allemandes dont la réputation et l'influence étaient alors très grandes dans les cercles universitaires américains. C'est là que devait se confirmer sa vocation en science sociale, sous l'influence déterminante d'un homme dont le prestige ne cessait de croître en Allemagne : Max Weber. Celui-ci était déjà mort depuis cinq ans lorsque Parsons vint à Heidelberg. Mais sa présence y était encore très vivante. Sa veuve, Marianne Weber, y contribuait pour sa part en tenant chaque dimanche après-midi un « salon » que fréquenta le jeune Parsons. Dans l'œuvre de Max Weber, Parsons trouva tout à la fois les éléments d'un cadre analytique qui lui paraissait faire gravement défaut en sociologie, une interprétation du rôle historique du protestantisme en comparaison des autres grandes religions et une explication du capitalisme contemporain dont les États-Unis étaient devenus une sorte d'archétype.

À Amherst College, les économistes « institutionnalistes » avaient attiré l'attention de Parsons sur la complexité des rapports entre les structures économiques et les structures sociales et politiques. La lecture de Max Weber, chez qui il retrouve la même problématique, mais étendue à des perspectives historiques bien plus larges, ravive son intérêt pour l'étude des institutions économiques. Ayant à rédiger une thèse pour l'obtention de son doctorat à l'Université de Heidelberg, Parsons choisit de faire une analyse comparée de la notion de capitalisme, en tant qu'institution socio-économique, dans les écrits de Karl Marx, Werner Sombart et Max Weber. Cette thèse ne fut jamais publiée, mais Parsons en a tiré son premier article, qui parut aux États-Unis dans le *Journal of Political Economy*³.

De retour aux États-Unis, Parsons fait d'abord un séjour d'un an à Amherst College en tant qu'assistant (*instructor*) en économie. Puis, en 1927, il entre à l'Université Harvard où devait se dérouler toute sa carrière d'enseignement et de recherche. Contrairement aux universitaires américains, dont la plupart sont facilement mobiles d'une université à l'autre, Parsons a fait preuve d'une singulière stabilité à Harvard. Pourtant, ses débuts y furent peu encourageants : il lui fallut attendre plusieurs années avant d'obtenir le statut de professeur et l'assurance de la permanence.

Il entre à Harvard à titre d'assistant (*instructor*) au département de science économique, poste qu'il occupe de 1927 à 1931. Comme il l'explique lui-même, son doctorat de Heidelberg, à la différence des diplômes américains, n'était pas spécialisé dans une discipline particulière des sciences sociales, ce qui lui permettait d'enseigner l'économie aussi bien que la sociologie. C'est pendant cette période que Parsons traduit en anglais *L'éthique protestante et*

³ « Capitalism », in Recent German Literature : Sombart and Weber, *Journal of Political Economy*, 36 (1928), 641-661 et 37 (1929), 31-51.

l'esprit du capitalisme de Max Weber ; il profite aussi de ce séjour parmi les économistes pour parfaire ses connaissances en économie, sous la direction de maîtres comme F. W. Taussig, T. N. Carver, Edwin F. Gay et Joseph Schumpeter. En 1931, Parsons passe au département de sociologie que vient de créer et que dirige Pitirim Sorokin. Il garde le titre de simple *instructor*, qui le situe encore au bas de l'échelle du corps professoral de Harvard. Ce n'est qu'en 1936 qu'il est nommé assistant-professeur, et en 1939 - soit deux ans après la publication de son important ouvrage *The Structure of Social Action* - qu'il obtient le statut de professeur permanent.

La carrière universitaire de Parsons ne fut à peu près pas touchée par la guerre, contrairement à beaucoup de professeurs de Harvard et des autres universités américaines qui furent appelés à servir dans l'armée ou dans le gouvernement. Tout au plus Parsons fut-il invité par les services gouvernementaux à titre de professeur et de consultant occasionnel ; il eut notamment à donner son avis sur la politique que les États-Unis devaient adopter à l'endroit de l'Allemagne de l'après-guerre.

En 1944, Parsons songe sérieusement à quitter l'Université Harvard. C'est en partie pour le retenir qu'on lui offre la direction du département de sociologie. Dans cette nouvelle fonction, Parsons va être au centre d'une importante réorganisation de l'enseignement des sciences sociales. De concert avec le psychologue social Gordon Allport, le psychanalyste Henry Murray, l'anthropologue Clyde Kluckhohn, les sociologues George Homans et Samuel Stouffer, il fonde le département de relations sociales (« Department of social relations»), dont le but est de regrouper et d'intégrer l'enseignement des sciences de l'homme dans une même structure multidisciplinaire⁴. Le nouveau département des relations sociales est créé en 1946 et Parsons en assume la direction jusqu'en 1956. Il est intéressant de souligner ici que Parsons a *cherché* à réaliser dans des institutions universitaires l'unification des sciences de l'homme qui a été, comme on le verra, l'axe principal de toute sa recherche théorique. Il y a là une correspondance entre les intérêts théoriques de Parsons et son activité comme professeur et administrateur qui n'a jamais été assez mise en lumière.

À ces fonctions universitaires déjà lourdes, Parsons en ajoute plusieurs autres en dehors de l'Université. Il est d'abord élu président de la Société des Sociologues de l'est des États-Unis (Eastern Sociological Society) pour l'année 1942. En 1949, il est élu président de l'Association américaine de Sociologie (American Sociological Association) à un moment où celle-ci est en pleine expansion et exige de son président qu'il y consacre une part importante de

⁴ Parsons a expliqué le sens et la portée de cette expérience, pour l'enseignement et la recherche dans les sciences humaines, dans un article, Graduate Training in Social Relations at Harvard, *Journal of General Education*, 5 (1951), 149-157. Cette innovation n'a cependant pas fait tache d'huile comme s'y attendaient Parsons et ses collaborateurs.

son temps. Par la suite, Parsons est toujours demeuré actif à des titres divers dans l'Association américaine de Sociologie. Il a été en particulier le premier directeur de *The American Sociologist*, la revue interne de l'Association dont le but est d'analyser et discuter l'évolution de la sociologie, à la fois comme discipline et comme profession.

Parsons a aussi été actif dans l'Association américaine des Professeurs d'Universités, et surtout dans l'Académie américaine des Arts et des Sciences, dont il a été le premier professeur de sciences sociales à assumer la présidence en 1967. C'est sous l'égide de cette Académie qu'est publiée la revue *Daedalus*, consacrée surtout à des analyses de la science contemporaine ainsi que des institutions d'enseignement supérieur et de recherche. Parsons a signé plusieurs articles importants dans cette revue.

Signalons enfin que Parsons a compté parmi les premiers sociologues américains à prendre contact avec la sociologie soviétique. Il fut effectivement le premier à aller donner en URSS une série de leçons sur la sociologie américaine, en 1964, à l'invitation de l'Académie soviétique des Sciences ⁵.

2. Évolution de l'œuvre de Parsons

[Retour à la table des matières](#)

Une carrière universitaire aussi remplie n'a cependant pas empêché Parsons de publier énormément. On peut dire que toute sa vie a été consacrée à son oeuvre, dont nous allons maintenant tracer les grandes lignes, avant d'en entreprendre une étude plus détaillée dans les chapitres subséquents.

Sans trop simplifier les choses, on peut distinguer trois étapes principales dans l'évolution de la pensée de Parsons et dans son oeuvre. La première est celle où Parsons a cru déceler les grands thèmes de ce qu'il a appelé une théorie de l'action sociale chez quelques-uns des principaux précurseurs de la sociologie contemporaine, notamment Weber, Pareto et Durkheim. Dans une deuxième étape, Parsons s'est employé à systématiser cette théorie de l'action sociale, à en inventorier les fondements logiques et scientifiques et à lui

⁵ Il a fait un compte rendu de cette visite en URSS dans son article, An American Impression of Sociology in the Soviet Union, *American Sociological Review*, 30 (février 1965), 1, 121-125.

donner une plus grande universalité de manière à en faire une théorie générale de l'action humaine. Dans la troisième période, Parsons a voulu appliquer sa théorie générale de l'action aux différents champs de connaissance des sciences de l'homme : économie, psychologie, science politique. Cela l'a amené à apporter des corrections et surtout des compléments à sa théorie générale, pour lui donner finalement une expression évolutionniste par laquelle Parsons rejoint d'une manière assez imprévue les grandes fresques de Comte, Spencer et Sorokin.

Voyons maintenant plus en détail à quoi correspond chacune de ces étapes. La première a connu son aboutissant dans le volume *The Structure of Social Action* (1937) auquel Parsons a travaillé durant plusieurs années. Il est certain que le dessein de cet ouvrage n'est apparu que progressivement à son auteur. On peut dire qu'il a commencé d'y travailler à Heidelberg, lorsqu'il a découvert et étudié l'œuvre de Max Weber. C'est alors qu'il a pris connaissance pour la première fois de la notion d'action sociale, telle qu'utilisée par Weber, et qu'il a entrevu que cette notion pouvait contenir le lien théorique susceptible de réunir l'économie et la sociologie.

Puis à Harvard, Parsons se mit à l'étude de l'économiste anglais Alfred Marshall, dans l'intention de retrouver les bases psychologiques et sociologiques sur lesquelles le principal théoricien de l'économie classique avait fondé sa conception des motivations de l'action humaine et des ressorts de l'activité économique. Il fut amené à mettre en lumière les insuffisances d'une psychologie et d'une sociologie qui se ramenaient trop simplement à l'idéologie utilitariste et libérale ⁶.

Parsons voulut ensuite chercher chez Pareto et Durkheim ce qui pouvait corriger et compléter le modèle de conduite économique de Marshall. Guidé par Lawrence Henderson, un professeur de physiologie de Harvard qui était devenu le principal interprète américain de Vilfredo Pareto ⁷ et qui exerça une assez forte influence sur Parsons, celui-ci prit contact avec l'œuvre de l'économiste-sociologue italien. À la différence de Marshall, Pareto avait élaboré une analyse détaillée de l'action non rationnelle que les économistes classiques rejetaient hors de leur univers de discours. Parsons vit là une importante contribution à la théorie de l'action humaine. En outre, c'est chez Pareto et Henderson que Parsons apprit à considérer l'action humaine, non rationnelle aussi bien que rationnelle, à la manière d'un système, et qu'il se

⁶ Wants and Activities in Marshall, *Quarterly Journal of Economics*, 46 (1931-1932), 101-41, et Economics and Sociology: Marshall in Relation to the Thought of His Time, *Quarterly Journal of Economics*, 46 (1931-1932), 316-347.

⁷ L. J. HENDERSON, *Pareto's General Sociology : A Physiologist's Interpretation*, Cambridge, Harvard University Press, 1935. Voir aussi L. J. Henderson on the Social System, publié sous la direction de Bernard BARBER, Chicago, Chicago University Press, 1970.

convainquit que c'est par là que doit passer toute analyse véritablement scientifique ⁸.

Quant à Durkheim, Parsons eut d'abord, comme il le dit lui-même, à « désapprendre beaucoup de choses fausses » qu'on lui avait enseignées à son sujet à Amherst College et surtout à Londres ⁹. Dans les milieux sociologiques de langue anglaise, Durkheim passait alors pour avoir inventé et hypostasié une sorte d'« esprit collectif » (on traduisait ainsi en anglais la notion de conscience collective) pour animer la société. C'est ce qu'on appelait volontiers « l'erreur de l'esprit collectif » (group *mind fallacy*) de Durkheim, en qui on voyait un dangereux nominaliste. À son grand étonnement, Parsons découvrit un tout autre Durkheim. La notion de conscience collective, loin d'être ce qu'on lui en avait dit, lui apparaissait plutôt comme la clé de l'explication psychosociologique de la conduite morale et de l'action sociale normative. Dans l'ordre économique, le rôle que Durkheim attribuait au contrat lui semblait éclairer d'un jour nouveau le fonctionnement des institutions économiques modernes. Enfin, c'est chez Durkheim que Parsons apprit à suivre le jeu contraire et complémentaire des forces de solidarité et de désorganisation sociale, de différenciation et d'intégration ¹⁰.

C'est ainsi que Talcott Parsons préparait son premier grand ouvrage, *The Structure of Social Action*, qui parut en 1937 et devait rapidement consacrer la réputation de théoricien de Parsons. Dans cette volumineuse étude, Parsons a regroupé ses analyses de Marshall, Weber, Pareto et Durkheim, en poursuivant concurremment trois buts assez différents. Il se proposait d'abord de mettre en regard l'une de l'autre les explications que chacun donnait du capitalisme moderne, de ses origines et de son évolution. Parsons continuait en cela la recherche qu'il avait amorcée dans sa thèse de doctorat. Une différence importante s'affirme cependant. Dans sa thèse, Parsons partait de l'analyse marxiste du capitalisme, pour la comparer à celle de Sombart et Weber. En 1937, la place que Karl Marx occupe dans l'ouvrage est beaucoup plus discrète et même secondaire.

À un niveau de généralité plus élevé, le second objectif de ce livre était de comparer la manière dont Pareto, Weber et Durkheim résolvent le problème des rapports entre l'économique et le social avec la solution adoptée par Marshall, et aussi de comparer entre elles les solutions proposées par Pareto, Weber et Durkheim. Cette seconde intention n'est pas indépendante de la première aux yeux de Parsons, pour qui le capitalisme doit être expliqué et

⁸ Talcott PARSONS, Pareto, dans *Encyclopedia of the Social Sciences*, 1933, vol. II, pp. 576-578 ; Pareto's Central Analytical Scheme, *Journal of Social Philosophy*, 1 (avril 1936), 3, 244-262.

⁹ *On Building Social System Theory : A Personal History*, p. 928.

¹⁰ Voir en particulier Talcott PARSONS, Durkheim's Contribution to the Theory of Integration of Social Systems, dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. 1.

analysé comme une institution économique, c'est-à-dire une structure de propriété et de production étroitement dépendante de structures sociales, de valeurs, d'attitudes et de comportements non économiques. Parsons est convaincu que l'explication exclusivement économique du capitalisme et, d'une manière plus générale, des structures économiques est insuffisante sans l'apport de l'explication sociologique. Cette conviction, Parsons l'a exprimée avec force dans les premiers articles qu'il publia entre 1928 et 1937. Dans *The Structure of Social Action*, il continue à réfléchir sur cette question en interrogeant à ce sujet les auteurs qu'il étudie et avec qui il discute. On verra que l'étude de ce problème constituera un des axes centraux de la recherche théorique de Parsons et un des éléments d'unité de son œuvre.

Enfin, le troisième objectif, le plus apparent et le plus explicite, était de dégager une « convergence » cachée dans la pensée de ces quatre auteurs, vers ce que Parsons appelait une « théorie volontariste de l'action ». Contre le positivisme, d'une part, ces auteurs ont, selon Parsons, affirmé chacun à sa manière le rôle de la « subjectivité » dans l'action humaine, c'est-à-dire des buts que la personne s'assigne et poursuit, des motifs qui l'entraînent, des valeurs qu'elle respecte et dont elle s'inspire. D'autre part, ces quatre auteurs ont aussi dépassé l'analyse exclusivement utilitariste, en montrant, chacun à sa manière encore une fois, que la poursuite de l'intérêt personnel n'est pas le seul motif, ni même le motif dominant de l'agir humain. L'homme définit et s'impose des normes, des valeurs, des objectifs, à partir desquels il établit ses règles de vie et de conduite. Ainsi, le vieux problème de la rationalité de l'action humaine et du rapport entre moyens et fins - qui fut au cœur de l'explication utilitariste - est-il désormais posé dans des termes nouveaux, qui paraissent à Parsons beaucoup plus prometteurs.

The Structure of Social Action est peut-être l'ouvrage de Parsons le plus souvent cité, à cause sans doute de l'ampleur et de la richesse de l'analyse qu'y fait Parsons de l'évolution de la pensée sociale occidentale. Pour certains, cet ouvrage demeure l'œuvre capitale de Parsons, sa contribution la plus valable, sinon la plus originale, à la théorie sociologique. Mais pour Parsons lui-même, ce n'était qu'un point de départ, très important sans doute, mais inachevé. Car au terme de ce travail Parsons se donnait comme tâche d'élaborer cette « théorie de l'action » dont il avait discerné les éléments dans les écrits de ses prédécesseurs. Il s'assignait comme tâche d'explorer les très nombreuses avenues qu'ils avaient ouvertes ou simplement indiquées et de construire l'édifice dont ils avaient jeté les bases.

C'est après la publication de *The Structure of Social Action* que débute la deuxième période dans l'œuvre de Parsons. Celui-ci va chercher à résoudre les problèmes théoriques qu'il a posés, et tenter de préciser et de mettre à l'épreuve les intuitions qu'il a eues. Ceci l'amène à publier durant plusieurs années une série d'essais portant sur divers sujets : l'organisation familiale, la religion,

le travail professionnel, la stratification sociale, les mouvements politiques, la motivation économique. Soulignons ici au passage un caractère remarquable de l'œuvre de Parsons sur lequel nous aurons d'ailleurs à revenir : c'est l'importance des essais empiriques et des études sur des sujets spécifiques, dans l'évolution de la pensée de ce théoricien. Il en résulte que l'œuvre théorique de Parsons ne se présente pas tellement sous la forme de traités, mais plutôt d'une manière discontinue, à travers un très grand nombre d'articles, comprenant aussi bien des analyses empiriques que des discussions théoriques.

Durant la période qui s'étend de 1937 à 1950 environ, Parsons a publié une trentaine d'articles où on le voit chercher, en explorant différentes avenues, les voies de la théorie générale dont il a entrevu les éléments mais qui reste à systématiser. C'est finalement au début des années 1950 que ces recherches vont donner leurs fruits. En 1951 et 1953, Parsons publie trois volumes qui marquent un point tournant dans son œuvre, car c'est à ce moment qu'il présente d'une manière définitive les éléments fondamentaux de sa théorie générale de l'action. Ces trois ouvrages, *Toward a General Theory of Action* (en collaboration avec Edward A. Shils, Clyde Kluckhohn et autres) (1951), *The Social System* (1951) et *Working Papers in the Theory of Action* (en collaboration avec Robert F. Bales et Edward A. Shils) (1953), doivent être lus ensemble, car ils se complètent l'un l'autre.

Qu'il suffise ici de résumer très brièvement les points marquants de cette étape en disant d'abord que Parsons aperçoit les dimensions élargies de la théorie générale de l'action ; celle-ci doit être assez abstraite et générale pour s'appliquer à toute forme d'action humaine, non seulement à l'action économique ou proprement sociale. En second lieu, Parsons précise d'une manière plus détaillée le modèle du système d'action ; de structuro-fonctionnelle, son approche devient systémique. En d'autres termes, il apparaît à Parsons que le fonctionnalisme n'est que le langage d'une méthodologie plus large qui est celle du modèle systémique. En troisième lieu, Parsons établit les fondements de son analyse systémique de l'action sur la base des « variables structurelles » (*pattern variables*) et des quatre dimensions fonctionnelles de tout système d'action. Nous reviendrons sur chacun de ces points dans les chapitres qui suivent.

Puisque la sociologie est apparue à Parsons comme une théorie particulière dans le cadre de la théorie générale de l'action, il lui restait à démontrer que la théorie générale peut aussi s'appliquer aux autres secteurs de l'action humaine. C'est ce qui va principalement occuper la troisième étape des travaux de Parsons et l'entraîner à poursuivre ses recherches loin de la sociologie. En 1956, en collaboration avec Neil Smelser, Parsons applique son modèle à l'analyse du système économique dans *Economy and Society*. Cela l'amène à jeter les bases de ce qu'il estime être une nouvelle sociologie économique, et surtout à ajouter d'importants éléments à son arsenal conceptuel.

Parsons garde, de ses premières études en économie, la conviction que les progrès que cette science a réalisés dans la formulation de sa problématique et de son cadre analytique nous autorisent à croire qu'on peut y trouver des modes d'analyse applicables à toute autre forme d'action sociale. On verra en particulier que c'est sur le modèle fourni par l'analyse économique que Parsons développe son schéma de l'interaction entre les systèmes et sous-systèmes et des média d'échange qui assurent cette interaction.

En même temps qu'il poursuit cette exploration en territoire économique, Parsons entreprend la même opération dans d'autres secteurs d'action sociale, notamment en psychologie et en science politique. Au début des années 1940, Parsons s'initie à la psychanalyse ; il lit Freud à fond et suit même une analyse didactique. Bien qu'il ne soit pas médecin, il est admis comme candidat exceptionnel à l'Institut psychanalytique de Boston. L'influence de Freud devient alors dominante dans l'évolution de la pensée de Parsons. En particulier, Parsons cherche à faire le pont entre la théorie psychanalytique freudienne et la théorie générale de l'action qu'il est en train de développer. C'est à ce travail qu'il s'emploie dans la série d'articles sur la structure de la personnalité, l'apprentissage, la socialisation, l'éducation, les rapports entre la personnalité et les milieux sociaux. La plupart de ces articles ont été regroupés dans *Family, Socialization and Interaction Process* (1955) et dans *Social Structure and Personality* (1964).

Quant à la science politique, Parsons s'y est adonné depuis le début de ses études, comme à l'économie, inspiré en cela particulièrement par Max Weber. Il y revient d'une manière intensive après 1960. Avant cela, on peut dire que Parsons avait plutôt cherché à expliquer certains phénomènes politiques qui le troublaient, tels le nazisme, le fascisme, le McCarthisme, la propagande politique. Après 1960, il cherche à intégrer la science politique dans sa théorie générale de l'action. À cette fin, il emprunte le modèle développé dans *Economy and Society* pour l'appliquer analogiquement à la structure politique, comme nous le verrons plus en détail. Distribuée à travers un grand nombre d'articles publiés sur une période de plus de trente ans, la sociologie politique de Parsons constitue finalement un imposant modèle dont on retrouve l'évolution et les éléments principaux dans *Politics and Social Structure* (1969).

Pour compléter ce tableau, il faut enfin ajouter que Parsons a voulu en quelque sorte boucler la boucle de son œuvre, en formulant son interprétation de l'évolution générale des sociétés et des civilisations. Revenant à un évolutionnisme fortement inspiré par celui du XIX^e siècle, notamment de Herbert Spencer, Parsons a tenté à son tour de définir les étapes successives par lesquelles seraient passés les différents types de société. C'est ce que l'on trouve dans le petit livre *Societies : Evolutionary and Comparative Perspecti-*

ves (1966), qu'est récemment venu compléter un second ouvrage sur les sociétés modernes, *The System of Modern Societies* (1971).

Ce bref aperçu ne donne qu'une vue à vol d'oiseau de l'ensemble de l'œuvre de Parsons. Il nous faudra revenir sur ces différents travaux pour comprendre les intentions de l'auteur, la théorie qu'il a élaborée et les nombreuses voies de recherche qu'il a explorées. Auparavant, il est nécessaire de situer davantage les travaux de Parsons dans le cadre de la sociologie américaine.

3. La sociologie américaine de l'entre-deux-guerres

[Retour à la table des matières](#)

Dès ses premiers articles, et plus encore avec *The Structure of Social Action*, la personnalité intellectuelle de Talcott Parsons tranche sur le paysage sociologique américain de l'époque. À bien des égards, Parsons rompt avec les traditions sociologiques de son pays, il ouvre des fenêtres sur des horizons nouveaux et esquisse une théorie qui sera originale et discutée.

Pour apprécier l'œuvre de Parsons, il faut donc la situer dans le contexte de la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres. Nous allons d'abord dégager quelques traits principaux de celle-ci, pour mieux voir ensuite comment l'œuvre de Parsons contraste avec ce tableau.

Le caractère dominant de la sociologie américaine de cette époque est son empirisme. Non pas un empirisme théorique ou radical, mais un empirisme de fait, pratiqué avec une espèce d'élan et d'enthousiasme qui ne permettait presque pas d'en douter. Il existait en faveur de la recherche empirique un préjugé très fort, fait d'une sorte de vénération pour les « faits » qui n'ont été ni faussés, ni camouflés par un cadre conceptuel ou théorique préconçu. La théorie était souvent assimilée à la philosophie, à une doctrine sociale, ou à ce qu'on appelait avec mépris « la métaphysique », et elle apparaissait étrangement antithétique à la recherche scientifique.

Les travaux empiriques de la sociologie américaine de cette époque peuvent se rattacher surtout à deux types de recherches : celles qu'on attribue à « l'école de Chicago » et la série des grandes monographies urbaines.

Dès le début du XXe siècle, l'Université de Chicago était le centre le plus dynamique des études sociologiques. L'impulsion qu'on y a donnée à la recherche et le caractère fortement empirique qu'on lui imprimait ont permis de dire que les professeurs, les étudiants et les disciples de cette université formaient une véritable école sociologique. Il s'agissait en réalité d'une école très libre, puisqu'il n'y avait pas à proprement parler de théorie ou de doctrine commune. Ce qui unissait les membres de l'école sociologique de Chicago, ou du moins permettait de les identifier, c'était d'abord leur confiance en la recherche sociologique et leur désir d'appliquer des méthodes toujours plus rigoureuses à un nombre toujours plus grand de sujets. C'était aussi surtout que le milieu urbain était leur laboratoire préféré. Animées en particulier par Park et Burgess, dont les noms sont identifiés à la fois à l'école de Chicago et à la sociologie urbaine américaine ¹¹, ces recherches ont porté non seulement sur les grandes villes américaines, notamment Chicago, mais souvent aussi sur des moyennes et des petites villes. Et dans le cadre des milieux urbains, ce sont surtout les aspects conflictuels et pathologiques qui retenaient l'attention des chercheurs. Le problème des relations ethniques et sociales fut abondamment traité durant les années 1920 et 1930 par des chercheurs comme Park, Thomas, Wirth, Frazier, Hughes ¹². Les phénomènes de désorganisation sociale proprement dite ont aussi fait l'objet d'importantes études : rappelons en particulier celles de Sutherland sur la criminalité et surtout la criminalité des cols blancs, Thrasher sur les gangs délinquants et criminels, Faris et Dunham sur les maladies mentales, Shaw et McKay sur la délinquance juvénile ¹³.

C'est aussi à l'école de Chicago qu'on doit l'introduction de techniques de recherche plus raffinées. Au début, Park et Burgess favorisaient davantage des méthodes ethnologiques à la manière de W. I. Thomas. Par la suite, Ogburn se fit l'avocat des méthodes quantitatives, et c'est à cause de son influence que le département de sociologie de Chicago devint finalement le plus avancé dans ce domaine.

¹¹ Sur l'école de Chicago et le rôle qu'y ont joué Robert E. Park et Ernest W. Burgess, on peut consulter notamment l'étude de Robert E. L. Faris, *Chicago Sociology, 1920-1932*, San Francisco, Chandler Publishing Company, 1967.

¹² R.E. PARK, *Race and Culture*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1950 ; W. I. THOMAS et F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, (5 vol.), Boston, Richard D. Badger, 1920 Louis WIRTH, *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, 1928 F. E. FRAZIER, *The Negro Family in the United States*, Chicago, University of Chicago Press, 1939 ; Everett Cherrington et Helen M. HUGHES, *Where Peoples Meet : Racial and Ethnic Frontiers*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1952.

¹³ E. H. SUTHERLAND, *The Professional Thief*, Chicago, University of Chicago Press, 1937, et *White Collar Crime*, New York, Dryden, 1949 ; F. M. THRASHER, *The Gang*, Chicago, University of Chicago Press, 2e éd., 1936 ; R. E. L. Faris et H. W. Dunham, *Mental Disorders in Urban Areas*, Chicago, University of Chicago Press, 1939 ; C. R. SHAW et H. D. MCKAY, *Social Factors in Juvenile Delinquency*, Washington, US Printing Office, 1939, et *Juvenile Delinquency and Urban Areas*, Chicago, University of Chicago Press, 1942.

Quant aux grandes monographies, qui constituent le second type de recherches empiriques, elles ont profondément marqué la sociologie américaine de cette époque, même jusqu'à nos jours, et ont occupé une part importante des énergies des chercheurs. La plus considérable de ces monographies, qui demeure aussi la plus célèbre, est celle qu'à dirigée W. L. Warner dans une petite ville côtière de la Nouvelle-Angleterre. Entreprise en 1930, l'étude dura plusieurs années et a fait l'objet de 5 volumes ¹⁴. Plusieurs autres études méritent une mention, notamment celles de Robert et Helen Lynd ¹⁵ sur une ville moyenne du centre des États-Unis, celle de A. Davis, Burleigh et Mary Gardner ¹⁶ sur une ville du Sud, celle de James West ¹⁷ sur une ville du Centre-Ouest, et celle de William Foote Whyte ¹⁸ sur un quartier italien de Boston.

Dans leurs monographies, les chercheurs américains se défendaient de présenter toute la vie américaine à travers une ville qui aurait été typique. Pourtant, la tentation demeurait quand même forte chez eux, surtout en l'absence d'études plus globales, de considérer ces monographies comme si elles étaient représentatives de la vie américaine. D'où l'importance et le succès qu'elles connurent. La contribution la plus remarquable qu'elles apportèrent à la sociologie américaine réside peut-être dans le fait qu'elles mirent en évidence l'existence de classes sociales plus étanches que ne le croyaient couramment les Américains de cette époque, et même d'un véritable régime de castes séparant les Noirs des Blancs dans le sud des États-Unis.

C'est probablement sous l'influence de ces études empiriques restreintes et menées en profondeur que les sociologues américains ont longtemps refusé d'écrire et de parler de la société américaine dans son ensemble, moins encore de la société occidentale. Formés à l'école de l'empirisme et des études de type monographique, ils entretenaient une méfiance considérable à l'égard de toute généralisation. Ils considéraient volontiers qu'au-delà des réalités immédiatement observées, ce que le sociologue pouvait affirmer relevait de ce qu'ils appelaient péjorativement « l'impressionnisme », lequel ne pouvait avoir comme résultat que de tromper les lecteurs et de défavoriser la science sociologique. Ainsi, par souci de rigueur et pour ne pas trahir leurs méthodes de

¹⁴ L'ensemble des cinq volumes, généralement identifié sous le nom de *Yankee City Series*, a été résumé par WARNER lui-même dans un ouvrage portant le titre *Yankee City*, New York, Yale University Press, 1963.

¹⁵ Robert S. LYND et Helen M. LYND, *Middletown, A Study in American Culture*, New York, Harcourt, Brace and World, 1929, Suivi de *Middletown in Transition. A Study in Cultural Conflicts*, même éditeur, 1937.

¹⁶ A. DAVIS, Burleigh et Mary GARDNER, *Deep South*, Chicago, University of Chicago Press, 1941.

¹⁷ James WEST, *Plainville, USA*, New York, Columbia University Press, 1945.

¹⁸ William Foote WHYTE, *Street Corner Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1943.

travail, les sociologues américains ont longtemps accepté de n'avoir sur la société que des vues parcellaires.

À vrai dire, c'est dans un secteur parallèle à la sociologie que les sociologues américains ont apporté une contribution théorique positive : la psychologie sociale. Comme l'a noté Parsons lui-même, « au moins jusqu'au milieu de ce siècle-ci, la psychologie sociale associée au concept d'interaction symbolique a probablement constitué la contribution américaine la plus importante à la théorie sociologique ¹⁹. » Cette école a été illustrée notamment par W. I. Thomas, Charles H. Cooley et George Mead ²⁰. La contribution de ces trois théoriciens a porté surtout sur l'analyse des rapports interpersonnels, la perception de soi et des autres qui résulte de ces rapports et qui, en même temps, les conditionne et, d'une manière plus large, l'influence du milieu social immédiat sur le développement de la personnalité individuelle. Ainsi, parallèlement à une sociologie empirique qui ne débouchait pas sur un cadre théorique, la psychologie sociale bénéficiait à la fois des progrès de la psychologie individuelle à cette époque et du climat protestant qui régnait aux États-Unis et qui favorisait une perception individualiste du phénomène social plutôt qu'une perception collectiviste.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les sociologues américains de cette époque se soient inspirés plutôt de Gabriel Tarde que d'Émile Durkheim. Nous avons dit plus haut les préjugés qui régnaient alors aux États-Unis au sujet de Durkheim. Par contre, on s'inspirait volontiers de Gabriel Tarde, de sa psychologie collective, de ses analyses de l'imitation, de sa théorie de la société définie comme un ensemble de rapports interpersonnels entre des individus et des groupes qui s'inter-influencent. Du côté de la sociologie allemande, c'est tout particulièrement George Simmel qui a influencé l'école de Chicago, et plus généralement la sociologie américaine du début du siècle. À partir de 1896, particulièrement sous les auspices de Albion W. Small, un des pionniers de la sociologie américaine, des articles de Simmel furent régulièrement publiés dans *l'American Journal of Sociology* ²¹. C'est notamment à partir de Simmel que s'est formée la tradition américaine des études sur les

¹⁹ Talcott PARSONS, Cooley and the Problem of Internalization, dans *Cooley and Sociological Analysis*, publié sous la direction de A. J. Reiss Jr., Ann Arbor, University of Michigan Press, 1968, p. 48.

²⁰ W. I. Thomas, *On Social Organization and Social Personality : Selected Papers*, mis à jour et présenté par Morris Janowitz, Chicago, University of Chicago Press, 1970 ; C. H. COOLEY, *Human Nature and the Social Order*, New York, Charles Scribner's Sons, 1902 ; G. H. MEAD, *Mind, Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1934, traduit en français par Jean CAZENEUVE sous le titre *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

²¹ Une partie de l'œuvre de Simmel a été traduite en anglais par K. H. WOLFF dans *The Sociology of George Simmel*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1950. On y trouvera, dans l'introduction, une liste des travaux de Simmel traduits en anglais, ainsi qu'une bibliographie d'études américaines sur Simmel.

petits groupes, sur l'interaction entre deux ou quelques personnes et sur les fondements théoriques de l'interaction.

Un autre trait de la sociologie américaine de cette époque, qu'on pourrait aussi lier à l'empirisme, c'est l'absence presque complète d'intérêt pour l'histoire de la sociologie et des idées sociales. On croyait avant tout aux recherches empiriques, qui apportaient une connaissance un peu plus précise de secteurs spécifiques de la société. Le reste était considéré comme une sorte de culture superflue, dont tout l'enseignement américain de cette époque se méfiait. On préférait voir l'étudiant en sociologie lire et absorber les monographies récemment publiées, plutôt que les écrits des précurseurs (Comte, Marx, Spencer, Durkheim) qu'on considérait comme plus philosophiques que scientifiques, c'est-à-dire plus dangereusement dogmatiques qu'éclairants.

4. À contre-courant de la sociologie américaine

[Retour à la table des matières](#)

Tels sont, trop brièvement résumés sans doute, quelques traits principaux qui ont caractérisé le climat intellectuel de la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres. Parsons, porté bien plus vers l'abstraction que l'enquête empirique, s'intéressant passionnément à l'histoire des idées et des doctrines, devait très tôt se singulariser parmi ses collègues sociologues. Le premier trait par lequel Parsons a manifesté son originalité dès ses premières publications réside dans le fait qu'il se soit d'abord inspiré exclusivement de penseurs européens qui étaient peu ou mal connus aux États-Unis. C'est principalement à lui qu'on doit d'avoir fait connaître aux Américains la pensée de Max Weber, dont il a été le premier traducteur et commentateur en langue anglaise. C'est également lui qui a le plus contribué à réhabiliter Émile Durkheim aux États-Unis. Contrairement à la plupart des sociologues américains des années 1930, Parsons a vu en Durkheim non pas un philosophe ou un idéologue, mais un authentique homme de science, peut-être le plus génial précurseur de la sociologie moderne. Quant à Vilfredo Pareto, il a présenté et analysé son oeuvre avec une clarté et une maîtrise qui n'ont guère été égalées depuis ²². Dans ses

²² Guy PERRIN a dit qu'« il est difficile de concevoir une présentation plus claire et plus précise des rouages essentiels au fonctionnement du mécanisme parétien » que celle qu'en

recherches économiques, Parsons se tourne vers l'économiste anglais H. Marshall qu'il regarde comme le principal théoricien de la science économique contemporaine et en même temps celui dont l'œuvre se prête le mieux à une discussion sociologique. Pour ce qui est de Marx et des socialistes, il est difficile de dire avec précision ce que Parsons en a lu, mais il est clair qu'il connaît assez bien une partie de l'œuvre de Marx, car il s'y réfère assez souvent dans ses premiers articles et dans *The Structure of Social Action*. On mesure mal aujourd'hui combien pouvait être hétérodoxe le sociologue américain des années 1930 qui avait lu Marx et en discutait.

Les autres auteurs auxquels se réfère Parsons dans les débuts de son œuvre sont Tönnies, Simmel, Mauss, Halbwachs, Piaget, Malthus, Malinowski. Pendant longtemps, on ne lui a pas pardonné de n'avoir fait référence à aucun sociologue américain dans *The Structure of Social Action*. Ce n'est qu'après cet ouvrage que Parsons a commencé à faire mention de la contribution de Cooley, Thomas, Mead à la sociologie contemporaine et qu'il s'est intéressé de plus en plus à leurs travaux. Mais les noms de ces trois auteurs n'apparaissent même pas à l'index des auteurs mentionnés dans *The Structure of Social Action*.

La première image que Parsons a donnée de lui-même est donc celle d'un sociologue dont les sources intellectuelles étaient exclusivement européennes. En Europe, elles n'étaient pas seulement allemandes, comme c'était le cas à l'époque pour bien des intellectuels américains, mais également françaises, anglaises et italiennes. C'est qu'au point de départ Parsons se situait d'emblée dans les grands courants de la pensée sociale des deux derniers siècles. Au-delà des premiers sociologues ou des précurseurs de la sociologie, Parsons se rattachait principalement à la tradition de pensée des philosophes anglais : Hobbes, Locke, Mills, auxquels il opposait, d'une part, le courant idéaliste et historiciste allemand, qu'il avait étudié à travers Hegel, Dilthey, Sombart, Weber, et, d'autre part, le positivisme de Comte, Marx et Spencer. L'influence de Hobbes et des philosophes anglais fut particulièrement grande sur sa pensée. C'est à partir d'eux et dans leurs termes qu'il se posait les problèmes de la permanence de la société, des fondements de la vie collective, des structures élémentaires de l'action humaine, des motivations qui servent d'appui à la solidarité, à l'intégration et à l'évolution des sociétés.

Ce sont sans doute ces préoccupations intellectuelles qui sont à la source de l'anti-empirisme qui, plus que toute autre chose peut-être, a contribué à distinguer Parsons des sociologues américains de cette époque. On peut dire de Parsons qu'il est carrément anti-empiriste sur le plan méthodologique. Non pas qu'il méprise la recherche empirique en elle-même : il a du respect pour les

a donnée Parsons (*Sociologie de Pareto*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 4).

travaux de ses collègues, le raffinement de leurs méthodes, leur souci de précision, la rigueur des techniques employées. De son propre aveu, peu versé lui-même en méthodes de recherche, on ne l'a cependant jamais entendu critiquer ou railler ceux qui accordent aux techniques de recherche une attention et un soin qui leur ont parfois été reprochés par d'autres. Parsons, au contraire, a tenu plusieurs fois à leur rendre hommage et il a pratiqué lui-même la recherche empirique à différents moments de sa carrière.

Son point d'attaque est ailleurs. Parsons est persuadé que la science ne se satisfait pas de la seule recherche empirique ; celle-ci exige d'être encadrée par une pensée théorique qui fournit les intuitions, les hypothèses, les liens logiques, les interprétations explicatives et finalement les fondements de la prévision scientifique. À plusieurs reprises, Parsons s'insurge contre une conception de la science qui voit dans les « faits bruts » accumulés par le chercheur une exacte transposition de la réalité. Il montre avec raison que ce qu'on appelle un fait est déjà une reconstruction de la réalité, opéré par le recours conscient ou inconscient à des images, des concepts ou des théories. L'œuvre du théoricien consiste à expliciter l'appareil conceptuel dont se sert l'observateur dans la perception et la cueillette des faits et à lui donner une formulation strictement logique de manière à en étendre la portée d'une façon toujours plus universelle.

Aux yeux de Parsons, la science économique est, de toutes les sciences sociales, la plus avancée au point de vue théorique. Parce qu'elle a su réduire les marges d'incertitude dans la conduite humaine en se concentrant sur les comportements rationnels à l'intérieur d'un cadre donné d'activités, la science économique a pu élaborer des modèles logiques basés à la fois sur la déduction et l'induction, sur l'observation des faits et l'analyse logique. Aussi, Parsons entretient-il un profond respect pour la science économique, étant convaincu qu'elle peut fournir à la sociologie des éléments exemplaires d'analyse. De fait, Parsons a commencé sa carrière à partir de la science économique et il y est revenu vingt-cinq ans plus tard, pour s'en inspirer d'une manière tout à fait marquée.

L'intérêt que Parsons porte à la théorie économique est un autre trait qui l'isole et le singularise au sein de la sociologie américaine. En général, les sociologues américains ont manifesté une étonnante indifférence à l'endroit de la science économique, dont ils sont pour la plupart très ignorants, alors qu'ils ont souvent une connaissance assez approfondie de la psychologie et notamment de la psychanalyse. Venu un peu plus tard à cette dernière, Parsons a conservé pour l'économie un intérêt qu'on ne trouve guère chez les sociologues américains.

On n'a cependant qu'une vue partielle de l'œuvre de Parsons si on tient compte seulement de ses travaux théoriques. Parsons a aussi à son crédit un

grand nombre d'analyses empiriques. Tout en se disant un théoricien invétéré, Parsons refuse d'être considéré seulement comme un théoricien : il souligne à plusieurs reprises qu'il y a dans son œuvre toute une partie empirique qui lui est essentielle. Mais la plus grande partie de ce qu'il appelle ses analyses empiriques se présente d'une manière si singulière qu'ici encore Parsons rompt avec la sociologie américaine de son époque. On trouve en réalité trois types de recherches empiriques auxquelles Parsons s'est livré. Tout d'abord, contrairement à l'image qu'on donne parfois de lui, Parsons a fait des recherches empiriques utilisant les instruments habituels des enquêtes sociologiques : entrevues, questionnaires, observation participante, analyse de données quantifiées. Citons en particulier une étude de la profession médicale, une autre des aspirations des jeunes Américains et une troisième sur le milieu universitaire. Ce n'est cependant pas par ce type de recherches empiriques que Parsons s'est singularisé, mais par les deux autres.

Dans un deuxième genre d'analyses, qui sont à proprement parler plutôt des essais que des recherches, Parsons a voulu réfléchir sur certains grands problèmes de la société contemporaine. Son intérêt pour les structures, l'évolution et les crises de la société industrielle moderne ne s'est jamais démenti et l'a conduit à explorer une grande quantité de sujets différents. Ainsi, ce n'est pas une coïncidence que le point de départ de ses travaux ait été une série de questions sur le capitalisme. Nous avons dit que lorsque Parsons a entrepris la lecture de Marx, Sombart, Weber, Pareto et Durkheim il voulait en premier lieu comparer leur interprétation de l'avènement, des structures et de l'histoire de la société capitaliste. Par la suite, Parsons a continué à analyser différents aspects de la société contemporaine. Une grande partie de son œuvre comprend, comme nous le verrons plus loin, un ensemble impressionnant d'analyses de presque tous les aspects de la société industrielle moderne. Nous pourrions d'ailleurs esquisser les grands traits de cette société, telle qu'ils se dégagent de l'ensemble des articles empiriques de Parsons. Parsons lui-même a noté qu'« il est relativement rare, du moins aux États-Unis, que des chercheurs des sciences sociales présentent leur analyse et leur interprétation des principaux aspects de la société globale dans laquelle ils vivent. Cela est particulièrement vrai des sociologues, à l'encontre des économistes qui ont fait ces dernières années de remarquables tentatives d'explication de leurs sociétés »²³. Parsons est précisément un des rares sociologues américains de l'après-guerre à n'avoir pas craint de dépasser les limites des recherches empiriques restreintes pour offrir à un public plus large le fruit de ses observations et de sa réflexion.

La troisième forme d'empirisme dont Parsons se réclame est peut-être plus étonnante. En présentant *The Structure of Social Action*, Parsons dit à plu-

²³ Talcott Parsons, *The Distribution of Power in American Society*, dans *Politics and Social Structure*, p. 185.

siieurs reprises qu'il a procédé suivant une méthode empirique. Son champ d'observation n'était pas une ville ou une industrie particulière, mais la pensée d'un certain nombre d'auteurs qu'il prenait comme un donné objectif, dont il cherchait à dégager les thèmes principaux, pour finalement faire ressortir ce qu'il y avait de commun au-delà des différences aisément observables. Adoptant des auteurs dont les œuvres avaient été presque complètement autonomes les unes des autres, Parsons voulait ainsi montrer, avec encore plus de force, la convergence qu'il avait cru déceler dans leur analyse des fondements de la société, des rapports entre la personne et la société et dans leur définition du lien social. Les écrits de Durkheim, Weber, Pareto et Marshall étaient donc pour lui des « faits » qu'il cherchait à rapporter de la manière la plus vraie possible, c'est-à-dire sans fausser la pensée des auteurs, et qu'il voulait ensuite interpréter ou ré-interpréter dans un nouveau cadre de pensée, la théorie générale de l'action qui, à ses yeux, correspondait à l'intention profonde de ces auteurs.

Devant ses critiques, Parsons pouvait soutenir que son œuvre théorique elle-même s'inspirait de la tradition empirique américaine, parce qu'elle présentait un caractère qu'il a appelé « pragmatique ». Il n'est cependant pas certain que cette manière d'interpréter son oeuvre ait réussi à convaincre ceux qui lui reprochaient son ésotérisme.

5. Les fondements épistémologiques de la science sociologique

[Retour à la table des matières](#)

Un autre point par lequel Parsons se distingue de ses collègues de la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre, c'est l'intérêt qu'il porte aux problèmes méthodologiques et épistémologiques. Il ne prend pas pour acquis, comme font les autres, que la sociologie a un objet d'étude qu'elle peut connaître et qui lui est en quelque sorte assuré ou garanti. Nettement influencé par Max Weber, à la fois dans sa façon de poser le problème et de le résoudre, il s'interroge sur les rapports du sociologue avec son objet d'étude et sur la validité de la connaissance sociologique. Plus précisément, Parsons soulève deux problèmes méthodologiques : les bases épistémologiques de la sociologie en tant que discipline scientifique, le rôle des valeurs dans la connaissance sociologique. Suivons Parsons sur ces deux questions.

En ce qui a trait à la première, disons tout de suite que le fil conducteur qu'on retrouve d'un bout à l'autre de l'œuvre de Parsons, c'est assurément la foi en une sociologie scientifique. Là-dessus, Parsons n'a aucune hésitation et ne se dédit jamais. La sociologie doit devenir une science et il s'est donné comme tâche de la faire accéder à ce statut. Telle est essentiellement la vocation qu'il a donnée à sa vie et à son œuvre, et dont il n'a pas dévié depuis ses tout premiers écrits jusqu'aux plus récents.

Mais il importe de savoir ce que Parsons entend par le caractère scientifique de la sociologie. Tout d'abord, nous l'avons déjà vu, l'empirisme radical est, à ses yeux, une fausse science ou encore une illusion scientifique, car c'est en réalité le contraire de l'authentique esprit scientifique. De toute façon, l'empirisme radical n'est pas possible; la connaissance des faits implique l'utilisation de concepts, de catégories, de classifications, sinon d'une théorie. Il faut donc dénoncer ceux qui prétendent tirer de la lecture directe des faits une connaissance qui soit scientifique. Parsons voit dans ce faux positivisme une sorte de trahison et de l'intention et de la démarche scientifiques.

Pour Parsons, la science est essentiellement « analytique », ce qui signifie dans son langage qu'elle reconstruit la réalité à l'aide de symboles conceptuels qu'il ne faut pas confondre avec la réalité concrète. Les symboles conceptuels ne sont pas de purs reflets de l'univers objectif : ils s'élaborent en sélectionnant dans la réalité certains traits, certains éléments, qui deviennent privilégiés en ce qu'ils servent à structurer la perception et la connaissance des choses. La structure mentale que les symboles permettent de construire n'est toujours en définitive qu'un aspect particulier de la réalité objective. Il ne faut donc pas demander à la connaissance une adéquation parfaite entre la réalité objective et la structure conceptuelle, car la seconde est une construction mentale qui résulte, consciemment ou inconsciemment, d'une opération analytique qui a consisté à choisir certains éléments et à les privilégier aux dépens d'autres.

Par ailleurs, ce travail analytique n'a pas pour résultat que d'« utiles fictions », comme a semblé le croire Max Weber dans sa construction des types idéaux. Parsons définit sa position épistémologique par ce qu'il appelle *le réalisme analytique*²⁴. Il entend par là que si la représentation mentale n'est pas un pur reflet de la réalité, puisqu'elle en est une reconstruction, elle n'en est pas non plus une trahison. Elle saisit des aspects de la réalité d'une manière efficace, car il y a sans cesse un va-et-vient entre le concept et la réalité, de sorte que la représentation mentale s'ajuste sans arrêt et par retouches aux images que lui renvoie la réalité. Ce réalisme analytique constitue la base épistémologique sur laquelle Talcott Parsons appuie sa foi en la connaissance

²⁴ Voir en particulier, à ce sujet, *The Structure of Social Action*, chap. XIX, notamment pp. 728 à 731.

scientifique. Parce que la connaissance est analytique, et parce que cette analyse correspond à certains aspects de la réalité objective, l'homme peut se fier à la connaissance toujours moins approximative qu'il élabore.

Une condition s'impose : la connaissance qu'on appelle scientifique n'a de validité que dans la mesure où elle a été acquise suivant les canons de la méthode scientifique. Ceux-ci ont été élaborés d'une manière rigoureuse au cours des derniers siècles. La preuve a été faite et se fait encore chaque jour qu'eux seuls peuvent apporter une connaissance efficace de la réalité, c'est-à-dire une connaissance qui fait sa propre preuve en ce qu'elle permet le contrôle, la manipulation et la prédiction. Parsons croit fermement que la sociologie doit se construire par l'application rigoureuse des mêmes canons, et que c'est là pour elle la seule manière possible d'acquérir un statut parmi les disciplines scientifiques. Ici, Parsons s'oppose avec une égale fermeté à deux courants de pensée hérités du XIXe siècle et qui retardent, selon lui, le progrès scientifique de la sociologie : l'historicisme et le behaviorisme.

L'école historiciste, particulièrement puissante en Allemagne, considérait que la science sociale n'était pas possible, parce que l'histoire humaine est faite d'une succession d'événements uniques et non répétitifs, et que chaque civilisation est une unité en elle-même, irréductible à toute autre, singulière dans sa structure et son esprit autant que dans son histoire. La seule science sociale devenait alors l'histoire, dont la vocation était de raconter et d'expliquer le particulier, sans espoir de dégager jamais quelque généralité que ce soit sous forme de loi ou de théorie générale.

S'inscrivant dans la ligne de pensée de Max Weber, qui a cherché à sortir de la dichotomie d'origine kantienne entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, corrigeant même Weber qui a manifesté certaines faiblesses à l'endroit de l'historicisme, Talcott Parsons s'est donné comme tâche de démontrer la possibilité et la nécessité d'une théorie générale pour la connaissance de la société et de son histoire. C'est en cela que l'œuvre de Parsons apparaît dans toute son ambition, car elle doit être, dans l'esprit de son auteur, l'élaboration d'une théorie générale dont la validité explicative s'étende à tout le champ de l'action humaine. On a souvent opposé à Parsons ce que l'on a appelé les théories intermédiaires (*theories of the middle range*), dont Robert K. Merton s'est fait le principal interprète. Selon ce dernier, la sociologie n'est pas encore prête à l'élaboration d'une théorie générale, mais il est possible de mettre au point des théories limitées, valables pour certains secteurs de la réalité sociale, comme par exemple une théorie des petits groupes, une théorie des organisations sociales, une théorie de la communication. Parsons voit dans cet excès de timidité un manque de confiance en la démarche scientifique, car pour lui ces théories intermédiaires doivent nécessairement se rapporter à une théorie générale où elles trouvent le cadre conceptuel de référence qui leur est essentiel, qui doit être le même pour toutes et qui doit les relier les unes aux

autres. On verra combien Parsons a voulu respecter cette exigence en considérant la théorie sociologique comme une théorie particulière qui s'inscrirait dans le cadre d'une théorie générale.

Plus que tout autre sociologue peut-être, Parsons a donc affirmé, d'une part, son opposition la plus radicale à l'historicisme social et, d'autre part, les exigences théoriques qui découlent du caractère rigoureusement scientifique que veulent conquérir les sciences de l'homme.

Il résulte de cette position qu'il n'y a pas, pour Parsons, solution de continuité entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Dans les unes et les autres, les mêmes canons de la méthode scientifique s'appliquent parce qu'elles s'appuient toutes également sur les mêmes postulats épistémologiques, ceux du réalisme analytique. Cette unité de la connaissance scientifique s'exprime d'une manière qui devient fondamentale dans l'œuvre de Parsons, à savoir *l'universalité de la notion de système*. La seule façon de reconstruire mentalement, d'une manière conceptuelle et théorique, la structure de toute réalité, quelle qu'elle soit, c'est de considérer celle-ci comme constituant un système au sens le plus strict du terme. Disons brièvement pour l'instant que la notion de système implique pour Parsons l'interdépendance des éléments, qui forment un ensemble lié dans lequel les mouvements et les changements ne peuvent pas se produire d'une manière désordonnée et au hasard, mais sont le fruit d'une interaction complexe d'où résultent des structures et des processus. Dès les débuts de son œuvre, Parsons affirme la nécessité de l'approche systémique dans la connaissance scientifique ; la sociologie et les autres sciences de l'homme progresseront dans la mesure où elles élaboreront une perception systémique du champ de réalité que chacune recouvre. La notion de système est tellement au cœur de l'entreprise théorique de Parsons et elle a été l'objet de tant d'attaques, que nous aurons à en discuter plus loin. Il suffit de souligner pour l'instant que la notion de système est, pour Parsons, l'axe principal de l'analyse scientifique et que, par conséquent, il n'est pas possible que la sociologie s'en passe.

En même temps qu'il affirme le caractère scientifique de la sociologie, Parsons s'oppose à une seconde définition des sciences de l'homme qui, à l'inverse de l'historicisme, privilégie la seule connaissance objective et extérieure de la réalité. Le behaviorisme en est le représentant le plus typique, et Parsons tient à prendre ses distances à son endroit. Vouloir étudier la conduite de l'homme seulement de l'extérieur, dans les gestes et signes qu'elle offre à un observateur qui s'efforce de ne rien lire d'autre que ce qu'il observe et enregistre, c'est nier tout un pan de la réalité sociale qui constitue un ensemble de faits aussi vrais et aussi réels que ceux que l'on peut observer de l'extérieur. La motivation du sujet qui agit, les idées et les images dont il s'inspire, les sentiments qui l'animent, les idéaux qu'il poursuit, les angoisses et les craintes qui l'habitent sont autant d'éléments de la réalité qu'il est essentiel de faire

entrer dans un modèle explicatif des conduites observables. Une des premières contributions de Parsons, notamment dans *The Structure of Social Action*, fut de souligner que, dans son action, l'homme poursuit des buts, exprime des volontés, obéit à des motivations, et qu'une théorie générale de l'action humaine doit pouvoir intégrer tous ces éléments de la réalité. But, volonté, motivation ne se prêtent pas moins à l'analyse scientifique que les réflexes naturels ou conditionnés qu'avait étudiés Pavlov. Il suffit pour cela de reconnaître que l'étude de la subjectivité dans l'objet n'est pas une trahison de l'objectivité chez le chercheur. En psychologie, le behaviorisme s'était édifié à l'encontre d'une psychologie qui avait confondu la subjectivité du sujet-objet et la subjectivité du sujet-chercheur, et avait cru que l'introspection était la seule forme d'exploration des profondeurs subjectives de l'être psychique. Depuis le début du siècle, la psychanalyse a amplement démontré la validité d'une connaissance objective de la subjectivité et l'usage thérapeutique qu'on en peut faire.

En réalité, les canons de la méthode scientifique n'ont jamais eux-mêmes nié la possibilité de connaître de l'intérieur la réalité observée. Si les sciences naturelles ont maintenu une distinction radicale entre objectivité et subjectivité, c'est que leur objet d'étude n'a pas de subjectivité, ou encore qu'il n'est pas possible de la pénétrer, par exemple, chez l'animal. Pour les sciences de l'homme, adopter la même distinction radicale, ce n'est pas imiter les sciences de la nature, c'est plutôt ne pas tenir compte de la réalité telle qu'elle est.

6. Le problème des valeurs en sociologie

[Retour à la table des matières](#)

C'est à partir de cette conception de la connaissance scientifique que Parsons a soulevé et discuté la question des rapports entre la sociologie et les valeurs, bien avant que le problème ne soit débattu aussi passionnément qu'il l'est maintenant dans la sociologie américaine. Pour Parsons, qui s'inspire là-dessus abondamment de Max Weber, il existe des rapports complexes, faits à la fois d'indépendance et d'interdépendance, entre la sociologie en tant que discipline scientifique et l'univers des valeurs du sociologue ²⁵.

²⁵ PARSONS s'est expliqué sur cette question particulièrement dans son article *Evaluation and Objectivity in Social Science : An Interpretation of Max Weber's Contributions*, dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. 3.

Tout d'abord, la recherche scientifique exige de la part du chercheur un engagement à l'endroit de certaines valeurs : celles de l'univers scientifique défini comme une sous-culture. Il est indéniable que l'univers scientifique comporte une éthique particulière à laquelle le chercheur doit soumettre son action en tant que chercheur. Il doit, par exemple, accepter la primauté de la vérité et de l'honnêteté intellectuelle dans la recherche. Il doit également être fidèle à certains canons de la démarche scientifique. L'intériorisation de cette éthique est un des aspects essentiels de la formation du chercheur et de l'institutionnalisation de la science sous la forme d'associations ou de sociétés scientifiques, aussi bien que de laboratoires ou de centres de recherche. Cette morale de l'univers scientifique, intériorisée et institutionnalisée, constitue le fondement premier et principal de l'indépendance de la recherche à l'endroit des autres valeurs de la société. Le chercheur doit accepter, dans son travail professionnel, de donner priorité aux valeurs de l'univers scientifique sur les autres valeurs de la société. C'est ce qui peut conduire le savant, par exemple, à abandonner sa nationalité ou même ses recherches pour sauvegarder sa liberté de chercheur. Bref, l'appartenance à l'univers culturel de la science crée une certaine distance mentale entre celui qui y appartient et la société. Dans le cas des sciences sociales, cette distance est essentielle, car c'est sur elle que se fonde la possibilité d'une objectivité, toujours relative mais sans cesse recherchée, du chercheur à l'endroit de sa société ou de la société qu'il étudie.

Cette indépendance à l'endroit des valeurs de la société s'accompagne cependant d'une interdépendance. Le choix des problèmes auxquels s'intéresse le chercheur - surtout celui des sciences de l'homme - demeure toujours conditionné, à la fois, par les valeurs du chercheur et par celles de la société dont il fait partie. L'homme de science appartient à une période historique donnée, à une civilisation particulière, à des groupes de toutes sortes, dont il porte les empreintes et par lesquels il continue à se définir en tant que citoyen et en tant que personne humaine. Le chercheur ne peut pas couper tous ces liens sociaux et culturels qui le rattachent à une société et à des groupes, et il ne faut pas non plus vouloir qu'il les coupe, car c'est généralement dans ces attaches qu'il puise les valeurs et les buts sur lesquels s'appuient la motivation et l'intérêt pour les recherches qu'il poursuit.

Si les valeurs interviennent dans la sélection des problèmes, elles ne doivent produire aucune interférence dans la recherche elle-même. Celle-ci doit être guidée par les seuls canons de la méthode scientifique que le chercheur s'est engagé à suivre. Ce sont eux qui le protègent, d'une manière qui n'est jamais totale, contre une trop grande influence de ses propres jugements de valeur sur ses jugements de réalité. C'est de cette manière que ces canons servent à assurer au chercheur une relative indépendance à l'endroit des valeurs, sans pour autant empêcher que les valeurs qui lui ont inspiré une telle recherche particulière continuent à le motiver. L'objectivité, ainsi définie comme une sorte de distance mentale entre le chercheur et son objet, Parsons

croit profondément que c'est elle qui est le gage du respect que la science inspire dans la société moderne et du crédit qu'on lui accorde.

Cette démarche objective du chercheur n'exclut cependant pas une autre forme d'interdépendance avec l'univers des valeurs, particulière aux sciences de l'homme. Puisque celles-ci ont comme objet d'étude des sujets humains, la participation aux valeurs des groupes ou des personnes étudiés est essentielle. C'est en ce sens que la *Verstehen* de Max Weber est pour Parsons *une forme de communication* : le chercheur doit partager les mêmes sentiments que ses sujets-objets s'il veut comprendre et expliquer leurs actions et leurs motivations. Mais, comme le souligne Parsons, cette participation doit être limitée : limitée d'abord en ce que la communication peut s'établir à partir de certaines valeurs, sans que le chercheur ait à communier à toute la culture et participer à l'ensemble de la société; limitée encore en ce que la participation du chercheur à l'univers culturel de la science l'oblige à garder une distance mentale à l'endroit des valeurs auxquelles il participe et par lesquelles il communique.

On voit donc que Parsons ne nie pas un certain rôle aux valeurs sociales dans la recherche scientifique, particulièrement dans les sciences de l'homme. Mais il pose au point de départ le postulat de l'existence d'un univers culturel de la science qui isole le chercheur, le met à part et singularise sa vocation. Aux yeux de Parsons, le sociologue doit s'interdire de se laisser absorber tout entier par la culture de sa société, car il doit toujours conserver dans son univers mental la place nécessaire à la sous-culture de la science : c'est au prix de ce dédoublement que le sociologue peut aspirer au titre de chercheur scientifique. Tout en étant immergé dans une civilisation et dans une histoire, le sociologue appartient en même temps à une sous-culture qui lui impose des règles de pensée, des démarches intellectuelles et des valeurs qui entraînent chez lui une certaine réserve, une sorte de quant-à-soi qui le particularise.

Ce particularisme de l'homme de science est le fondement de l'objectivité, même relative, qu'il recherche ; il est aussi la source de la crédibilité qu'on lui accorde. Mais ce statut se mérite par une ascèse à laquelle l'homme de science accepte de soumettre ses pensées et sa vie personnelle. Aux yeux de Parsons, la science est une vocation, au sens le plus fort du terme, et l'on peut dire que, par toute sa vie, Parsons a voulu témoigner de cette vocation et lui être fidèle.

Chapitre II

La théorie générale de l'action

[Retour à la table des matières](#)

Talcott Parsons a progressivement élaboré une conception de la sociologie, de sa place et de son contenu, qui lui est assez singulière. Bien peu de sociologues se sont donné autant de mal que lui pour délimiter les contours de la sociologie, en tracer les frontières, décrire ses rapports avec les disciplines voisines et dessiner une carte d'ensemble des sciences de l'homme. On peut dire que Parsons a fait en quelque sorte l'écologie de la sociologie, puisqu'il a cherché à la situer dans « l'environnement » des autres sciences de l'homme et analyser les rapports qu'elle entretient avec chacune d'elles. Il en résulte que l'œuvre de Parsons dépasse de beaucoup la seule sociologie, car elle s'adresse en définitive à l'ensemble des sciences humaines. Parsons lui-même se définit toujours comme un sociologue, mais il est clair qu'on ne peut aborder son œuvre seulement comme une sociologie.

Il importe donc de prendre de l'œuvre de Parsons la vue la plus globale possible, si on ne veut pas la trahir dans ce qu'elle a peut-être de plus original et assurément de plus audacieux. Nous allons pour cela, dans ce chapitre-ci, commencer par suivre Parsons au palier le plus élevé d'analyse, qui est celui

de la *théorie générale de l'action*, ce qui nous permettra ensuite, dans les chapitres subséquents, de mieux comprendre la théorie sociologique parsonnienne dans ses perspectives d'ensemble ²⁶.

1. La notion d'action sociale

[Retour à la table des matières](#)

Le point de départ de toute la théorie de Parsons, qui en même temps la projette dans un cadre extrêmement vaste, c'est la notion de l'action sociale. Celle-ci ne se laisse pas enfermer dans une définition précise et stricte, ce qui désespère parfois celui qui prend contact avec l'œuvre de Parsons. Pourtant, Parsons a suffisamment bien explicité à plusieurs reprises ce qu'il entend par là. L'action sociale, dans le sens où il l'entend, c'est toute conduite humaine qui est motivée et guidée par les significations que l'acteur découvre dans le monde extérieur, significations dont il tient compte et auxquelles il répond. Les traits essentiels de l'action sociale résident donc dans la sensibilité de l'acteur à la signification des choses et des êtres ambiants, la prise de conscience de ces significations et la réaction aux messages que ces dernières transmettent.

Définie d'abord par sa significativité, l'action sociale s'interprète à partir de la subjectivité de l'acteur, c'est-à-dire à partir de la perception qu'il a de son environnement, des sentiments qui l'animent et des idées qui l'habitent, des motivations qui le font agir et des réactions qu'il a à sa propre action. Soulignons tout de suite - nous devrons y revenir - que l'acteur dont il est ici question peut être un individu, mais aussi un groupe, une organisation, une région, une société globale, une civilisation. *Parsons évite d'assimiler l'action sociale à la conduite individuelle*. Il en généralise au contraire la notion à toute entité, individuelle ou collective, dont on peut saisir une conduite qu'il est possible d'analyser à partir des significations qui y sont impliquées.

Par ailleurs, la notion d'action sociale n'est pas destinée à enfermer l'observateur dans le seul point de vue subjectif de l'acteur. Au contraire, ayant pris acte de cette subjectivité, on est amené à analyser l'action sociale à partir de la

²⁶ Les éléments de la théorie générale de l'action sont répartis un peu partout dans l'œuvre de Parsons. On les trouve principalement dans *The Structure of Social Action* (1937), *Toward a General Theory of Action* (1951), *Working Papers in the Theory of Action* (1953) et un bon nombre d'articles dont quelques-uns seront mentionnés au cours de ce chapitre.

dualité acteur-situation, fondamentale à toute la théorie parsonnienne de l'action. L'acteur de Parsons est un être-en-situation, car son action est toujours la lecture d'un ensemble de signes qu'il perçoit dans son environnement et auxquels il répond. L'environnement de l'acteur, c'est d'abord le milieu physique où se déploie son action, c'est-à-dire les objets matériels, les conditions climatiques, la géographie et la géologie des lieux, mais aussi l'organisme biologique dans le cas de l'acteur individuel. L'acteur ressent le poids ou l'influence de ces objets, il les explique, il développe à leur endroit des sentiments, il les utilise à des fins qu'il leur impose. Tous ces rapports avec le milieu physique supposent un jeu d'interprétations à travers lesquelles l'acteur perçoit la réalité et lui donne un sens en fonction duquel il agit.

Mais dans l'environnement qui entoure l'acteur, l'objet privilégié est évidemment l'objet social, c'est-à-dire d'abord les autres acteurs. Avec ceux-ci, l'action sociale devient interaction. L'analyse de la subjectivité de l'acteur devient maintenant à double ou à multiple panneaux : à la subjectivité d'Ego répond la subjectivité d'Alter, que celui-ci soit à son tour singulier ou collectif. Dans toute son oeuvre, Parsons témoigne de la complexité des rapports sociaux entre les personnes humaines. Cette interaction entre deux ou plusieurs acteurs et la subjectivité qui y est engagée constituent un des axes principaux de la théorie parsonnienne.

Mais il est une autre catégorie d'objets sociaux privilégiés aux yeux de Parsons, ce sont les objets culturels ou symboliques. Parce qu'elle est lourde de signification, l'action sociale se revêt nécessairement de symbolisme. C'est à travers des signes et des symboles que l'acteur connaît son environnement, le ressent, l'évalue et le manipule. Dans l'interaction sociale, le symbolisme est essentiel à la communication sous toutes ses formes, qui relie les acteurs les uns aux autres. Interaction et action baignent donc dans un vaste univers symbolique, par lequel chaque action prend un sens aux yeux de l'acteur lui-même aussi bien que des autres.

Une autre fonction du symbolisme dans l'action sociale, c'est de médiatiser les règles de conduite, les normes, les valeurs culturelles qui servent à guider l'acteur dans l'orientation de son action. Les normes et valeurs sont en effet de nature essentiellement symbolique à plusieurs égards. Tout d'abord, on peut dire qu'elles rendent la conduite des acteurs communicable : par les normes et valeurs auxquelles elle se réfère, l'action humaine devient moins opaque au regard des autres acteurs aussi bien que de l'acteur qui agit, car tous peuvent y lire un sens, une orientation, une continuité. En outre, c'est à travers des normes et des valeurs que l'acteur peut interpréter une situation, y découvrir des points de repère, des limites et des forces dont il doit tenir compte dans sa conduite. Enfin, les normes et valeurs fournissent à l'acteur des buts et des moyens qui lui servent de guides et qui en même temps confèrent à son action une signification particulière à ses propres yeux et à ceux des autres acteurs.

Comme le souligne Parsons, l'action humaine se situe entre deux univers de « non-action », qui constituent en même temps deux ordres définis de contraintes. Le premier de ces univers est celui de l'environnement physique qui comprend des réalités comme le climat, l'état des ressources, les instruments et techniques disponibles, la constitution biologique des individus, le donné héréditaire et caractériel. Ce premier univers de contraintes est commun à toutes les espèces vivantes et comprend un ensemble de conditions avec lesquelles toute action doit compter. Le second est celui de l'environnement symbolique ou culturel, qui propose des buts à atteindre et des moyens appropriés, établit des limites à l'action permise, définit des priorités et suggère des choix. L'univers culturel singularise l'action humaine parmi toutes les formes possibles d'action. C'est en effet parce qu'elle revêt un caractère symbolique et normatif que l'action humaine se distingue de tout autre type d'action.

Il ressort de ce que nous venons de dire que l'action sociale à laquelle s'adresse toute la théorie de Parsons comporte les quatre éléments suivants : 1) *Un sujet-acteur*, qui peut être un individu, un groupe ou une collectivité ; 2) *Une situation*, qui comprend des objets physiques et sociaux avec lesquels l'acteur entre en rapport ; 3) *Des symboles*, par l'intermédiaire desquels l'acteur entre en rapport avec les différents éléments de la situation et leur attribue une signification ; 4) *Des règles, normes et valeurs*, qui guident l'orientation de l'action, c'est-à-dire les rapports de l'acteur avec les objets sociaux et non sociaux de son environnement.

2. Le système de l'action sociale

[Retour à la table des matières](#)

L'action sociale, entendue dans le sens que nous venons de dire, tel est l'objet d'étude de toutes les sciences de l'homme, dans la perspective qu'adopte Parsons. Un autre pas demande maintenant d'être franchi. Pour que l'étude de l'action sociale devienne vraiment scientifique, dans le sens le plus rigoureux du terme, on doit, selon Parsons, poser un postulat fondamental, à savoir que *l'action humaine présente toujours les caractères d'un système*. Nous avons déjà dit qu'aux yeux de Parsons la notion de système est essentielle à la science. C'est Vilfredo Pareto et son disciple et interprète américain L.J. Henderson qui en ont convaincu Parsons d'une manière définitive. Dès ses premiers écrits et tout au long de son œuvre, Parsons est à la recherche des

éléments systémiques dans l'action humaine, sous quelque forme que cette dernière se présente et quelles qu'en soient les modalités. S'il est une chose dont Parsons est assuré, c'est bien que les sciences de l'homme ne peuvent être scientifiques que dans la mesure où elles recourent à l'analyse systémique, comme l'ont fait les sciences physiques et plus récemment la biologie.

De fait, l'action humaine se prête bien à l'analyse systémique. Toute action se présente comme un ensemble d'unités-actes d'un ou de plusieurs acteurs, c'est-à-dire qu'on peut la décomposer en fraction de gestes, de paroles, de mimiques dont la totalité reconstituée forme, par exemple, un rôle social (le rôle de père de famille ou celui de chef de bureau), ou encore un moment plus ou moins long d'interaction entre deux ou plusieurs acteurs. Un bon nombre de recherches sur les petits groupes ont utilisé d'une manière empirique ces procédés d'analyse et de synthèse. Ainsi, Robert Bales a élaboré des catégories qui permettent de décomposer chaque intervention des participants à une discussion de groupe en petites unités, de classer celles-ci et de reconstituer de nouvelles synthèses d'actes qui n'étaient pas apparentes au premier regard ²⁷. L'action, à quelque niveau de réalité qu'elle se situe, est toujours un composé, le produit d'une synthèse analytiquement décomposable. En même temps, l'action qu'on considère comme un composé n'est elle-même jamais une réalité isolée. Elle est liée à d'autres actions et compose avec elles un ensemble plus large. Ainsi, le rôle de père de famille est un élément dans un ensemble d'actions qui constitue la famille. Et celle-ci à son tour s'inscrit dans un cadre plus large qui est la parenté, et ainsi de suite. Par conséquent, toute action peut être considérée en même temps comme une totalité d'unités-actes et comme un élément d'une totalité plus large. L'action n'est donc jamais ni simple, ni isolée.

Cette interdépendance des unités d'action est déjà un élément de preuve en faveur de la notion d'un système d'action, dans la mesure où tout système suppose une interrelation des parties constituant une totalité. Mais elle ne suffit pas à elle seule pour légitimer qu'on parle d'un système d'action. La notion de système à laquelle recourt Parsons est beaucoup plus complexe. On peut dire qu'à ses yeux le système d'action requiert trois conditions. La première est une condition de *structure* : les unités d'un système et le système lui-même doivent répondre à certaines modalités d'organisation, de manière à ce que se constituent des éléments ou composantes relativement stables qui peuvent servir de points de référence pour l'analyse du système. Dans le système d'action, ce sont les modèles normatifs et à un niveau d'abstraction plus élevé les « variables structurelles » (*pattern variables*) qui remplissent ce rôle, selon Parsons. La seconde condition implique la notion de *fonction* : pour qu'un système d'action existe et se maintienne, certains besoins élémentaires du système, en tant que système, doivent être comblés. C'est le problème des

²⁷ Robert BALES, *Interaction Process Analysis*, Cambridge, Addison-Wesley, 1950.

prérequis fonctionnels, ou encore des dimensions fonctionnelles du système d'action. La troisième condition a trait aux *processus* du système lui-même et à l'intérieur du système : de sa nature, un système d'action implique des activités, des changements, une évolution qui ne peuvent se produire au hasard mais doivent obéir à certaines modalités ou certaines règles.

C'est principalement l'analyse de ces trois aspects fondamentaux du système d'action qui constitue la théorie générale de l'action. Nous allons maintenant suivre un peu plus en détail la pensée de Parsons au sujet de chacun d'eux.

Une remarque s'impose au préalable. Chez Parsons, la notion de système d'action n'est pas une notion concrète ; elle ne se rapporte pas à une réalité objective, disons par exemple une famille ou une usine. Tel qu'il l'utilise, le système d'action est de l'ordre de la conceptualisation et de l'analyse ; c'est un mode de reconstruction mentale de la réalité, une manière de concevoir les choses, bref un procédé heuristique. Il n'y a rien dans la réalité dont on puisse dire : ceci est le système d'action. Toute action cependant peut être analysée à la manière d'un système d'action, à quelque niveau de réalité que cette action se situe, qu'il s'agisse de la conduite qu'adoptent deux personnes à l'endroit l'une de l'autre, ou de la lutte des classes, ou d'un conflit international. Le système d'action est une notion d'un très haut degré de généralité et qui n'a pas de correspondance directe dans l'univers de la réalité, puisqu'elle est un instrument analytique dont l'aire d'application est extrêmement étendue.

3. Les modèles culturels. éléments structuraux du système d'action

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on revient aux fondements élémentaires de tout système d'action, on peut dire que celui-ci doit comprendre deux composantes essentielles : un acteur et sa situation, formée d'objets physiques et sociaux. Dans sa formulation la plus simple, *le système d'action se ramène à l'organisation des rapports d'interaction entre l'acteur et sa situation*. En réalité, il n'y a pas toujours interaction proprement dite. C'est avec les autres acteurs (les « objets sociaux » dans le langage de Parsons) qu'intervient une véritable interaction, c'est-à-dire une complémentarité d'action et une inter-influence. Pour ce qui est des objets physiques, l'acteur se trouve plutôt à agir sur eux ou à s'adapter

à eux. Quant aux objets symboliques ou culturels, l'acteur les utilise pour communiquer avec les autres acteurs, ou il se réfère à eux comme guides pour l'orientation de son action avec les objets physiques ou les autres acteurs sociaux. Mais ces distinctions ne changent rien à la nature de l'action sociale, telle que la conçoit Parsons.

Ayant ramené le système d'action à ses éléments de base, la première question qui se pose est la suivante : qu'est-ce qui fait qu'entre l'acteur et les objets de son environnement les rapports d'interaction peuvent exister, se maintenir, se perpétuer ? En d'autres termes, quels sont les facteurs qui structurent les rapports d'interaction et d'action, permettant ainsi qu'ils durent et connaissent une relative stabilité ?

Ce qui déconcerte bien des critiques de Parsons, c'est son perpétuel étonnement devant *l'ordre*. Sous l'influence des théoriciens socialistes et marxistes, on en est venu à privilégier le conflit et le changement dans l'analyse de l'action. Parsons, s'interrogeant sur les fondements de l'ordre, ne pouvait manquer de se faire la réputation d'être un conservateur social qu'intéresse seulement le maintien du *statu quo*. Ses critiques ont cependant transposé trop aisément sur le plan idéologique une problématique qui est essentiellement d'ordre analytique. On oublie que pour Parsons, *l'ordre apparaît moins comme un fait que comme un problème*. Sans doute, l'observation la plus superficielle nous oblige-t-elle à reconnaître que l'action humaine, qu'elle soit individuelle ou collective, n'obéit pas au hasard ; elle n'est ni chaotique, ni imprévisible ; elle n'est pas non plus la guerre de tous contre tous. Autant dans l'action individuelle que dans celle d'une collectivité, un certain ordre est observable, qui permet en particulier à l'acteur de prédire avec assez de justesse son propre comportement et celui de ceux qui l'entourent. Mais cet ordre que l'on peut constater de bien des façons demeure en réalité un problème sans cesse résolu et toujours à résoudre. La question se pose toujours : quel est le fondement de l'ordre dans l'action sociale ? Car ce qui devrait nous étonner, ce n'est pas qu'il y ait des conflits et des luttes, mais bien plutôt qu'un certain ordre subsiste au-delà de toutes les causes de désorganisation de l'action individuelle et collective.

Parsons a voulu reprendre la problématique de l'ordre, pour retrouver le fil ou les fils directeurs qu'ont suivi les philosophes qui se sont interrogés sur la nature de la société humaine. Il se situe ainsi d'emblée dans la tradition de Hobbes, Locke, Mills, Rousseau. Comme eux, il considère que l'ordre ne peut pas être pris pour acquis, mais qu'il demande à être expliqué. Or, les bases sur lesquelles on a cru jusqu'ici pouvoir fonder l'existence de l'ordre dans l'action sociale humaine n'ont pas été satisfaisantes. L'ordre ne peut pas être considéré comme le résultat de la convergence spontanée et accidentelle d'intérêts divergents, comme le croyait Locke ; il n'est pas le produit d'un contrat social à la manière de Jean-Jacques Rousseau ; il ne faut pas non plus y voir le fruit

d'une autorité que les hommes auraient acceptée, comme le croyait Hobbes, pour éviter la lutte permanente. Toutes ces interprétations avaient un vice fondamental : elles étaient fondées sur le postulat que l'action de l'homme est motivée par l'intérêt poursuivi d'une manière individualiste et qu'il fallait expliquer l'existence de l'ordre en dépit des intérêts et de l'individualisme de l'homme. Cette psychologie simpliste de l'utilitarisme classique a été battue en brèche par les recherches plus récentes des principaux précurseurs de la science sociale moderne, qui ont ouvert la voie à une nouvelle interprétation de l'ordre, d'une manière authentiquement scientifique. Et cette réinterprétation de l'ordre dans l'action sociale constitue, aux yeux de Parsons, la plus grande découverte des sciences de l'homme dans la première moitié du XXe siècle.

À plusieurs reprises, Parsons a souligné l'étonnante convergence des recherches de différents théoriciens, mais principalement de Freud et Durkheim. Partant de points bien éloignés, ces deux chercheurs - qui se sont pourtant ignorés l'un l'autre - ont suivi des voies qui les ont rapprochés au point de donner à leurs œuvres un caractère complémentaire. L'un et l'autre ont mis en évidence le fait que l'action humaine obéit à des *règles*, des *normes*, des *modèles* qui servent à la *structurer*, c'est-à-dire à lui donner un cadre qui en assure la cohérence. Dans l'œuvre de Freud, les règles de conduite sont apparues sous la forme du Surmoi, composé des sanctions et des figures significatives qui forment la conscience morale de la personnalité. Chez Durkheim, les règles et les modèles s'appellent « représentations collectives » et « conscience collective » ; c'est en autant que l'action individuelle est soumise à leur contrainte que Durkheim accepte de reconnaître que cette action devient un « fait social ».

Une importante différence de point de vue distingue Freud de Durkheim et fait en même temps la complémentarité de leur apport. C'est dans la structure de la personnalité individuelle que Freud identifie les modèles sociaux, tandis que c'est dans la société que Durkheim voit le dépositaire des représentations collectives. Pour Freud, les modèles sociaux existent en autant qu'ils sont *intériorisés*, assimilés par la personne et qu'ils font partie intégrante de l'organisation de la personnalité psychique. Pour Durkheim, les modèles existent dans la mesure où ils sont d'abord *institutionnalisés*, de sorte qu'ils peuvent ainsi exercer une contrainte extérieure sur la conscience morale des personnes.

Ces deux perspectives sont loin d'être contradictoires. Parsons s'est attaché à montrer qu'elles sont en réalité complémentaires, qu'elles constituent les deux faces d'une même pièce de monnaie. Plus exactement, ces deux perspectives s'appellent l'une l'autre, chacune trouvant en l'autre son point d'appui. Les modèles extérieurs qui sont intériorisés par la personne pour devenir le Surmoi sont ceux-là même qui sont institutionnalisés, dans la mesure où ils sont partagés par une pluralité de personnes. Et inversement, les modèles sont

institutionnalisés parce qu'une pluralité de personnes les ont intériorisés. La conscience morale de Freud rejoint ainsi la conscience collective de Durkheim ; le Surmoi est l'envers individualisé des représentations collectives qui reposent dans la société.

Dans la sociologie française, cette complémentarité de l'individuel et du collectif a été connue sous le nom de «réciprocité des perspectives», selon l'expression de Georges Gurvitch. C'est la même idée que Parsons a exprimée, d'une manière plus élaborée et en soulignant davantage les racines historiques.

Dans cette réciprocité des perspectives, Parsons voit la solution au problème de l'ordre posé par Hobbes, Locke, Mills et Rousseau. Le fondement de l'ordre réside dans la structure du système de l'action, c'est-à-dire dans les modèles, les normes et les valeurs qui ont une signification pour l'acteur, individuel ou collectif, du fait qu'ils sont intériorisés dans la personnalité et qu'ils sont en même temps institutionnalisés dans la société et la culture. Parsons lui-même résume ainsi sa pensée : « Le théorème le plus fondamental de la théorie de l'action me paraît être que la structure des systèmes d'action consiste dans les modèles culturels de signification, qui sont institutionnalisés dans le système social et la culture, et qui sont intériorisés dans la personnalité et l'organisme. Que cette proposition ne soit pas évidente et ne tombe pas sous le sens commun est attesté par l'histoire longue et complexe du behaviorisme et des autres théories réductionnistes de la conduite humaine »²⁸. Effectivement, ce théorème est central dans l'œuvre de Parsons, car il explicite la réciprocité des perspectives en montrant qu'elle repose sur la double nature des modèles culturels, qui sont à la fois dans la conscience des personnes et dans l'univers symbolique de la société. Par conséquent, si on revient aux éléments du système d'action, on peut dire que les mêmes modèles se retrouvent chez l'acteur et dans la situation, parce qu'ils ont été intériorisés aussi par les autres acteurs et qu'ils sont institutionnalisés dans la culture et les structures sociales.

²⁸ Talcott PARSONS, The Point of View of the Author, dans *The Social Theories of Talcott Parsons*, publié sous la direction de Max Black, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1961, p. 342.

4. Les variables structurelles du système d'action

[Retour à la table des matières](#)

Parsons a voulu pousser plus loin l'analyse des facteurs de structuration du système d'action. S'il est vrai que les modèles culturels servent à structurer le système d'action, comme on vient de le voir, on doit ajouter qu'eux-mêmes se structurent à leur tour d'une manière particulière. De sa nature, le modèle Culturel impose à l'acteur de faire des choix, des options, de porter des jugements qui le forcent à prendre position, à mettre de côté quelque chose ou une conduite en faveur d'une autre. L'action guidée par les valeurs est donc nécessairement à la fois un choix et un refus, une orientation vers quelque chose et un retrait à l'endroit de quelque chose d'autre, un oui et un non. Bref, la dualité et la contradiction sont inscrites au cœur même de l'univers des valeurs.

Cette dualité, d'autres sociologues avant Parsons l'avaient déjà soulignée et mise en lumière. Ce fut particulièrement le cas de Ferdinand Tönnies, qui développa la théorie des deux catégories fondamentales des rapports sociaux, la société et la communauté, ou plus exactement les rapports sociétaires et les rapports communautaires. Chacun de ces deux types de rapports sociaux élémentaires était un condensé de modèles et de valeurs définissant la nature humaine et la vie en société. La preuve en est que Tönnies lui-même avait un penchant nettement affirmé pour des formes communautaires de vie sociale, dans lesquelles il voyait une moralité supérieure. Parsons reprend la dichotomie de Tönnies, qu'il considère comme la première expression incomplète d'une distinction structurelle dans l'analyse de l'action. Mais la principale objection qu'a Parsons à la dichotomie de Tönnies, c'est qu'elle condense à l'excès et recouvre plusieurs dimensions qui demandent à être explicitées ²⁹. Ceci est apparu à Parsons surtout dans l'analyse du rôle social du médecin, qui fut l'objet de sa première recherche empirique. Cela lui donna l'occasion de montrer qu'à certains égards, la pratique médicale faisait appel à des rapports communautaires, et à d'autres égards à des rapports sociétaires. Ainsi, le médecin et son patient forment une communauté d'intérêts, en ce que leur

²⁹ C'est surtout dans *The Structure of Social Action*, dans une note à la fin du chapitre XVII, que PARSONS discute des catégories de Tönnies.

objectif commun et qui domine tous leurs rapports est celui de la guérison ou de la santé du patient. Mais en même temps, les rapports entre le médecin et le patient doivent prendre certains caractères sociétaux : le patient doit accepter d'être en rapport avec le médecin d'une manière spécifique, c'est-à-dire en tant que patient seulement et non en tant qu'ami, ou d'une manière globale.

L'opposition établie par Tönnies entre la société et la communauté n'est donc pas unidimensionnelle, comme l'avait cru Tönnies, mais pluridimensionnelle. Il importe de dégager les diverses dimensions qu'elle comporte.

Ces dimensions, Parsons les voit comme une série de dilemmes qui se présentent à tout acteur social, et auxquels il doit donner réponse dans l'orientation de son action. Il n'y a pas, comme l'avait cru Tönnies, un seul dilemme possible, mais il y en a plusieurs. Par ailleurs, leur nombre n'est pas illimité, car dans toute société et dans tous les rapports sociaux, les options élémentaires et fondamentales se réduisent à quelques-unes. Après avoir hésité à savoir s'il existe quatre, cinq ou six dilemmes, Parsons affirme finalement qu'il en voit quatre. C'est à ces quatre dilemmes, chacun appelant deux réponses possibles, que Parsons a donné le nom de « variables structurelles » de l'action (*pattern variables*).

On constate que Parsons a commencé à élaborer sa notion de variable structurelle à l'occasion de l'analyse du rôle professionnel. On en voit apparaître les premières esquisses lorsqu'il tente de trouver une meilleure distinction que celle qui est couramment employée entre les professions libérales et le monde des affaires : au lieu de parler d'esprit désintéressé dans le premier cas et de poursuite d'intérêt dans l'autre, Parsons cherche à mettre au point des variables plus sociologiques et moins utilitaristes³⁰. Puis, il applique ces mêmes variables, en les retouchant, à l'analyse de la profession médicale elle-même. Dans *The Social System*³¹, la variable structurelle apparaît donc comme un concept exclusivement sociologique. C'est dans *Toward a General Theory of Action* que les variables structurelles offrent des possibilités d'application bien plus étendues et qu'elles appartiennent au niveau le plus général d'analyse, c'est-à-dire à la théorie générale de l'action.

Pendant plusieurs années, plus précisément entre *The Structure of Social Action* (1937) et *Working Papers on the Theory of Action* (1953), les variables structurelles ont constitué l'axe central de la théorie générale de l'action de Parsons. Par la suite, Parsons a introduit de nouveaux éléments, dont nous reparlerons plus loin, mais les variables structurelles continuent à jouer un rôle central dans la théorie parsonienne. Explicitons rapidement les quatre varia-

³⁰ The Professions and Social Structure, dans *Social Forces*, 17 (mai 1939), 4. Également dans *Essays in Sociological Theory*.

³¹ *The Social System*, chap. X.

bles structurelles, telles que Parsons lui-même nous les présente dans ses écrits les plus récents.

Tout d'abord, l'acteur social peut décider de juger d'un objet physique ou social à partir de critères généraux applicables à tout un ensemble d'objets. L'acteur opte alors pour *l'universalisme*. L'acteur peut au contraire considérer l'objet dans ce qui le singularise et le juger en lui-même, suivant des critères qui ne s'appliquent qu'à cet objet et qu'aux conditions particulières qui lui sont faites. L'acteur opte alors pour le *particularisme*. Par exemple, le professeur juge et évalue les élèves à partir de certains critères généraux, qui donnent à son jugement des fondements de justice et d'équité. Par contre, le père de famille juge son enfant à partir de critères plus particuliers à son enfant lui-même que s'il était son professeur. Ceci n'empêche pas qu'un certain particularisme entre aussi dans le jugement du professeur, et que le père de famille adopte un certain universalisme dans le jugement qu'il porte sur ses enfants. Mais la note dominante est mise sur *l'universalisme* dans le cas du professeur et le *particularisme* dans le cas du père. Et c'est cet accent qui fait pour Parsons la différence dans la réponse à un dilemme.

En second lieu, l'acteur peut juger d'un objet physique ou social selon ce que cet objet produit, fait, accomplit. Son jugement se base alors sur la *performance* de l'objet. Par contre, l'acteur peut accorder de l'importance plutôt à ce qu'est l'objet en lui-même, indépendamment du succès de son action ou de ce qu'il apporte à l'acteur. C'est alors la *qualité* de l'objet qui est le critère de jugement qu'adopte l'acteur.

En troisième lieu, l'acteur doit opter entre la *neutralité affective* et *l'affectivité* dans ses rapports avec les objets de sa situation. Il opte pour la neutralité affective lorsqu'il met ses sentiments entre parenthèses, au profit de rapports d'interaction orientés davantage en fonction de leur instrumentalité ou d'une finalité extérieure. D'une manière générale, les rapports du monde du travail sont dominés davantage par la neutralité affective. Ce n'est que dans certains contextes, comme celui de la famille ou de l'amitié, que l'affectivité peut s'exprimer d'une manière plus libre dans les rapports sociaux.

Enfin, l'acteur peut choisir d'être en rapport avec d'autres acteurs seulement sous certains aspects spécifiques, et non pas d'une manière globale. En d'autres termes, l'acteur peut être en rapport avec une pluralité de personnes qui sont pour lui des clients, ou des patients, ou des employés. Il opte alors pour la *spécificité*. S'il choisit au contraire la *diffusion*, c'est qu'il opte pour des rapports sociaux plus globaux, par lesquels il est lié aux autres acteurs d'une manière multiple, en tant que personne humaine totale. On pourrait ici encore utiliser l'exemple du professeur dont les rapports avec les élèves sont plutôt spécifiques tandis que ceux du père avec les enfants sont davantage diffus.

On voit tout de suite que ces quatre variables structurelles sont une explicitation de la dichotomie de Tönnies. L'universalisme, la performance, la neutralité affective et la spécificité caractérisent les rapports que Tönnies appelait sociétaires ; le particularisme, la qualité, l'affectivité et la diffusion sont les options typiques des rapports communautaires. L'avantage qu'ont ces distinctions sur la dichotomie de Tönnies, c'est qu'elles sont évidemment plus souples. Elles permettent d'analyser des rapports sociaux où se mêlent, par exemple, l'universalisme et la performance, l'affectivité et la spécificité. En d'autres termes, les variables de Parsons ont servi à multiplier l'utilisation de la dichotomie de Tönnies, en en dégageant des dimensions que Tönnies avait condensées à l'excès.

Depuis *Toward a General Theory of Action* (1951), Parsons insiste pour dire que ces variables structurelles sont les composantes essentielles de tout système d'action. Cela signifie pour lui que ces variables ont une très grande généralité analytique, en ce qu'elles s'appliquent à des conduites individuelles ou collectives, à l'analyse de groupes restreints et de sociétés globales, à la description de l'action d'acteurs individuels ou d'institutions sociales.

Parsons a cependant cru pouvoir regrouper ces quatre variables en deux grandes classes, car elles ne s'adressent pas toutes aux mêmes éléments du système de l'action. Deux des groupes de variables portent plus particulièrement sur l'objet avec lequel l'acteur est en rapport, sur la signification que cet objet prend pour l'acteur et le type de jugement qu'il appelle de la part de l'acteur. C'est le cas des variables universalisme/particularisme et qualité/performance. Parsons appelle ce premier groupe les *variables structurelles de modalité de l'objet*.

Le second groupe de variables, celui de la spécificité/diffusion et de la neutralité affective et de l'affectivité, s'adresse surtout à l'acteur et définit l'attitude qu'il adopte à l'endroit de l'objet et le type de rapport qu'il a avec lui. C'est pourquoi Parsons appelle ce second groupe les *variables structurelles d'orientation à l'objet*.

Ainsi retrouve-t-on la dualité acteur/situation qui est au cœur du système de l'action. Les variables de modalité de l'objet se situent du côté de la situation, c'est-à-dire des objets qu'elle comprend. Les variables d'orientation à l'objet se placent du côté de l'acteur. La fonction de structuration du système de l'action que remplissent les quatre variables structurelles apparaît donc ici d'une manière non équivoque.

5. Les prérequis fonctionnels du système d'action

[Retour à la table des matières](#)

Si l'analyse de la structuration de l'action met en relief les facteurs qui concourent à la stabilité du système, les dimensions fonctionnelles du système d'action nous amènent à considérer celui-ci dans son activité. En effet, dans le langage de Parsons, *la fonction d'un système vivant correspond à un ensemble d'activités destinées à répondre à un besoin ou à des besoins du système en tant que système*. La notion de fonction telle que l'entend Parsons est donc essentielle à l'analyse systémique, du moins lorsqu'il s'agit d'un système d'action. « La notion de fonction, écrit Parsons, est centrale à la compréhension de tous les systèmes vivants. En effet, elle n'est rien d'autre que le corollaire de la notion de système vivant, dont elle décrit certains caractères, dont les uns concernent les rapports entre le système et son environnement, tandis que les autres ont trait à la différenciation interne du système lui-même » ³².

Cette citation révèle la double voie d'analyse du système d'action à laquelle Parsons s'attache toujours. Tout d'abord, un ensemble de conduites qu'on devrait traiter comme un système d'action (par exemple, un rôle professionnel ou une classe sociale) appartient à un tout plus vaste, avec lequel il est en relation de diverses façons, car il en dépend en même temps qu'il y contribue dans une certaine mesure. Un premier groupe de besoins du système en découlent: ce sont ceux qui ont trait à ses rapports avec son milieu. En second lieu, le système d'action est lui-même un composé de parties ou d'unités qui ont entre elles des rapports à la fois de différenciation et d'intégration. Apparaît ici un second groupe de besoins du système, qui tiennent aux exigences de son organisation interne.

Lorsqu'un système d'action fonctionne et se maintient, c'est qu'il a su répondre à ces deux ordres de besoins ou de problèmes. Cela suppose qu'il a su organiser et mobiliser les activités nécessaires. Voilà à quoi correspond la notion parsonienne de fonction. On trouvera donc dans le système d'action des fonctions ou des ensembles d'activités qui ont trait aux rapports du système

³² Some Problems of General Theory in Sociology, dans *Theoretical Sociology: Perspectives and Developments*, sous la direction de John C. McKINNEY et Edward A. TIRYAKIAN, New York, Appleton-Century-Crofts, 1970, p. 29.

avec son environnement et d'autres qui répondent aux besoins d'organisation interne.

Parsons propose un second mode d'analyse des fonctions du système d'action, qui découle d'une autre distinction que fait Parsons, cette fois entre les buts du système et les moyens dont il dispose. Cette nouvelle distinction correspond à celle que Parsons a souvent employée, entre les activités du système qu'il appelle « consommatoires », c'est-à-dire qui correspondent à l'obtention des buts recherchés (qu'il s'agisse de biens, de satisfactions ou d'idéaux) et les autres activités qu'il appelle « instrumentales », parce qu'elles concernent la recherche et l'utilisation des moyens.

Ces deux façons de poser le problème des besoins et des fonctions du système, en termes d'externe/interne et de but/moyen, se superposent l'une l'autre en se complétant. Ainsi, on peut parler de buts qui supposent des rapports avec l'environnement et d'autres buts qui concernent l'organisation interne du système, et ainsi de suite. Par conséquent, l'utilisation simultanée de ces deux distinctions révèle *la présence nécessaire de quatre fonctions dans tout système d'action*, pour satisfaire ce que Parsons estime être les quatre besoins élémentaires du système d'action. On peut dire qu'un système d'action existe seulement si ces quatre besoins sont comblés au moins d'une manière relative, et par conséquent seulement dans la mesure où les fonctions correspondantes existent. C'est pourquoi Parsons croit pouvoir affirmer que *les quatre fonctions sont les prérequis fonctionnels de tout système d'action*.

Parsons présente également les fonctions élémentaires comme les quatre « dimensions » du système d'action, dans le sens précis où ce terme est utilisé en physique. Autrement dit, à chaque moment de la vie d'un système d'action, les unités-actes qui le composent doivent toutes se situer dans l'une ou l'autre des quatre dimensions. Et si l'on pouvait suivre une unité-acte pendant tout le temps que dure un système d'action, comme cela est possible en physique, on la verrait se mouvoir comme une particule d'une dimension à l'autre, au fur et à mesure que le système d'action se modifie. En même temps, le mouvement de chaque unité-acte est lui-même un facteur de modification du système.

Les quatre fonctions ou dimensions du système d'action sont les suivantes. Tout d'abord, Parsons appelle *adaptation* l'ensemble des unités-actes qui servent à établir des rapports entre le système d'action et son milieu extérieur. Tel que défini par Parsons, le milieu extérieur au système d'action est généralement un autre ou plusieurs autres systèmes, qui peuvent être des systèmes d'action ou de non-action. L'adaptation consiste à aller puiser dans ces systèmes extérieurs les diverses ressources dont le système a besoin, à offrir en échange des produits qui proviennent du système lui-même et à aménager et transformer ces ressources pour les faire servir aux besoins du système. Cette fonction comprend, comme son nom l'indique, les activités destinées à assurer

que le système s'adapte à son environnement, à ses contraintes, ses exigences et ses limites, et celles aussi par lesquelles le système adapte l'environnement à ses besoins, le modifie, le contrôle, l'exploite.

La *poursuite des buts* constitue la deuxième dimension de tout système d'action. Parsons classe dans cette catégorie toutes les actions qui servent à définir les buts du système, à mobiliser et gérer les ressources et les énergies en vue de l'obtention de ces buts et à obtenir finalement la gratification recherchée. C'est précisément la capacité de se fixer des buts et de les poursuivre méthodiquement qui distingue le système d'action des systèmes de non-action, c'est-à-dire des systèmes physique ou biologique.

Dans tout système d'action, certaines unités-actes sont destinées à établir des contrôles, à inhiber les tendances à la déviation, à maintenir la coordination entre les parties et à éviter les perturbations trop profondes. À cet ensemble d'actions, Parsons donne le nom *d'intégration*. Il s'agit de la dimension stabilisatrice du système, c'est-à-dire celle où se retrouvent les actions qui tendent à protéger le système contre des changements brusques et des perturbations majeures et à y maintenir l'état de cohérence ou de « solidarité » nécessaire à sa survie et à son fonctionnement.

Enfin, tout système d'action a besoin d'un ensemble d'unités-actes qui servent à assurer chez les acteurs la motivation nécessaire. Il s'agit en quelque sorte ici de l'accumulation d'un réservoir de motivation dont doit disposer tout système d'action, réservoir qui doit toujours se renouveler parce qu'il se déverse sans cesse. Le système d'action a besoin que l'énergie provenant de la motivation se maintienne au moins à un certain niveau minimal. Cette fonction apparaît donc comme une sorte de système de canalisation qui sert à la fois à accumuler de l'énergie sous forme de motivation et à la diffuser. C'est pourquoi Parsons a donné à cette dimension le nom de *latence*. Celle-ci est en même temps le point de contact entre le système d'action et l'univers symbolique et culturel. Ce dernier appartient au système d'action d'une manière particulière, en ce qu'il fournit les symboles, les idées, les modes d'expression et les jugements qui sont nécessaires pour créer la motivation et la canaliser vers l'action.

L'arrangement de ces quatre fonctions suivant les distinctions externe / interne et moyens/buts donne le paradigme du tableau 1 ³³. Depuis les *Working Papers in the Theory of Action* (1953), où Parsons l'a présenté pour la première fois, ce paradigme est devenu central dans toute son oeuvre, où on le retrouve sans cesse et sous toutes les formes. Comme ce tableau se lit normalement dans le sens des aiguilles d'une montre - étant donné la hiérar-

³³ Pour aider à la compréhension de l'exposé, nous allons suivre l'exemple de Parsons qui a l'habitude de présenter ses paradigmes sous forme de tableaux à double entrée.

chie cybernétique dont nous parlerons plus loin -Parsons recourt sans arrêt à l'abréviation AGIL (où G signifie en anglais « goal-attainment » que nous avons traduit par la poursuite des buts) pour désigner l'ensemble des quatre fonctions élémentaires.

Tableau 1
Le paradigme fonctionnel du système de l'action

	A	Moyens	Buts	G
Externe		Adaptation	Poursuite des buts	
Interne		Latence	Intégration	
	L			I

On doit cependant ne pas manquer d'associer ici à l'œuvre de Parsons le nom de Robert Bales, car c'est à lui que Parsons doit la formulation de ces quatre fonctions. En effet, après *Toward a General Theory of Action* (1951), où il avait étendu la notion des variables structurelles à la théorie générale de l'action, Parsons cherchait comment le fonctionnement global de tout système d'action pouvait être ramené à ces quatre variables structurelles. C'est alors qu'il fut frappé de la convergence de sa recherche et des travaux de son collègue de Harvard, Robert Bales. Ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, celui-ci travaillait à l'analyse de l'interaction entre les membres de groupes restreints réunis pour résoudre des problèmes définis, ce qui l'avait amené à élaborer des catégories pour classer les unités d'action de chacun des participants. Les catégories qu'il utilisait, Bales les avait regroupées sous quatre têtes de chapitre, qui correspondaient à ce qu'il avait appelé les « problèmes fonctionnels » du groupe. C'est cette formulation de Bales des problèmes fonctionnels que Parsons a finalement retenue, en la retouchant légèrement.

À ce sujet, notons au passage qu'à travers Bales, Parsons s'est trouvé à puiser dans la longue tradition des recherches américaines sur la psychosociologie des petits groupes. C'est ainsi qu'il s'est réconcilié avec la sociologie américaine et qu'il en a tiré des éléments qui ont pris place au centre même de sa théorie.

En outre, pour incorporer de la sorte l'apport de Bales à sa théorie générale, Parsons devait accepter le postulat de l'unité du microsociologique et du macrosociologique, de manière à pouvoir généraliser à tout système d'action des catégories élaborées au niveau microsociologique. Comme Parsons a déjà

accepté depuis longtemps une unité plus globale encore, celle de tous les systèmes d'action, du biologique au sociologique, il ne lui était pas difficile de reconnaître l'unité du micro et du macrosociologique.

Il ne faut cependant pas croire que l'emprunt que Parsons a fait à Bales l'a empêché de poursuivre sa recherche sur les variables structurelles. Au contraire, Parsons a tenu à démontrer les liens qui relient les variables structurelles aux dimensions fonctionnelles du système de l'action. Il est d'ailleurs logiquement normal qu'il en soit ainsi. Les activités qui répondent à une fonction particulière, disons l'adaptation, imposent aux acteurs des types de conduite qui sont différents des activités répondant à une autre fonction, disons la poursuite des buts. Dans le premier cas, le rapport acteur/situation est ordonné à des objectifs et par conséquent soumis à des règles qui ne peuvent être les mêmes que dans le second cas. On peut donc s'attendre à ce qu'à chacune des quatre fonctions corresponde un jeu particulier de variables structurelles, comprenant à la fois certaines variables d'orientation à l'objet et certaines variables de modalité de l'objet.

Il n'est pas possible de reprendre ici la démarche qu'a suivie Parsons pour parvenir à l'agencement des variables structurelles en regard de chacune des fonctions ³⁴. Le tableau 2 résume la concordance qu'il a établie. On notera qu'en regard de chacune des quatre fonctions, on trouve deux variables structurelles d'orientation à l'objet ou d'attitudes et deux variables structurelles de modalité de l'objet ³⁵.

³⁴ C'est dans *Working Papers in the Theory of Action*, chap. 3 et 5, qu'on trouve les explications les plus détaillées qu'ait fournies PARSONS.

³⁵ En 1960, Parsons a raffiné encore davantage son analyse des rapports entre les variables structurelles et les fonctions du système d'action, dans son article *Pattern Variables Revisited : A Response to Robert Dubin*, *American Sociological Review*, 25 (août 1960), 4, 467-483. On trouve également cet article dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. 7.

6. Les sous-systèmes de l'action

[Retour à la table des matières](#)

Le schème des dimensions fonctionnelles du système de l'action a permis à Parsons de préciser sa pensée sur un autre point. S'inspirant probablement de Sorokin ³⁶, Parsons a longtemps insisté sur le fait que l'action sociale impliquait nécessairement l'intervention de trois systèmes : la personnalité, la culture, le système social. On peut analytiquement distinguer l'apport de chacun à l'action, bien que toute action sociale concrète soit globale et fasse appel aux trois systèmes à la fois. À l'occasion, Parsons ajoutait au passage qu'un quatrième système était aussi en cause, dont on ne pouvait cependant dire que bien peu, l'organisme biologique.

Tableau 2
Relations entre les variables structurelles et les dimensions fonctionnelles
du système de l'action

		Universalisme (m) (Neutralité) (a)	Affectivité (a) (Particularisme) (m)	
	A			G
Spécificité (a) (Performance) (m)		Adaptation	Poursuite des buts	(Performance) (m) Spécificité (a)
Qualité (m) (Diffusion) (a)		Latence	Intégration	(Diffusion) (a) Qualité (m)
	L			I
		Neutralité (a) (Universalisme) (m)	Particularisme (m) (Affectivité) (a)	

(a) Variable structurelle d'attitude ou d'orientation à l'objet.

(m) Variable structurelle de modalité de l'objet.

L'analyse des dimensions fonctionnelles de l'action a amené Parsons à introduire l'organisme dans son schème et à lui accorder une place plus impor-

³⁶ Pitirim SOROKIN, *Society, Culture and Personality : Their Structure and Dynamics*, New York, Harper and Brothers, 1947.

tante que ne l'a peut-être fait tout autre sociologue. De plus, la division du système d'action en quatre fonctions distinctes a permis d'élaborer un modèle théorique des rapports existant entre l'organisme, la personnalité, la culture et le système social. Ce modèle est essentiel à la compréhension de toute l'œuvre de Parsons.

Il est apparu à Parsons qu'au niveau le plus général d'analyse, on pouvait considérer l'organisme biologique, la personnalité, la culture et le système social comme les quatre sous-systèmes les plus globaux du système général de l'action. Et il en est venu à la conclusion que ces quatre sous-systèmes se situaient les uns par rapport aux autres dans un ordre que décrit le schème des quatre fonctions du système de l'action. *L'organisme biologique correspond à la fonction d'adaptation*; c'est par les sens que s'établit le contact avec l'univers physique, soit pour s'y adapter, soit pour le manipuler, soit pour le transformer. Par l'organisme, il y a donc à la fois adaptation au milieu et adaptation du milieu aux besoins de l'action. *La personnalité psychique répond à la fonction de poursuite des buts*. C'est dans et par le système psychique que se définissent des objectifs et que les ressources et les énergies sont mobilisées pour atteindre les buts visés. *Le système social représente la fonction d'intégration*. C'est lui qui crée des solidarités, propose des loyautés, fixe des limites, impose des contraintes. *La culture s'assimile à la fonction de latence*. Elle fournit aux acteurs les éléments de motivation et le support de l'action, par les normes, idéaux, valeurs, idéologies qu'elle leur propose ou leur impose.

Tableau 3
Les sous-systèmes du système général de l'action

A			G
	L'organisation biologique (Adaptation)	La personnalité (Poursuite des buts)	
	La culture (Latence)	Le système social (Intégration)	
L			I

Parsons insiste cependant sur le fait que chacun des quatre sous-systèmes ne participe pas aussi complètement et de la même manière au système général de l'action. En ce qui concerne l'organisme biologique, cette part seule de ses activités qui concourt à la conduite significative d'acteurs relève du système de l'action. Ainsi, les mouvements de l'organisme qui échappent à la conscience et à la volonté, par exemple les pulsations du cœur ou la circulation du sang, n'appartiennent pas au système d'action. Pour ce qui est de la

personnalité et du système social, ils sont sans équivoque le siège de l'action et sont tout entiers absorbés dans le système d'action. La culture est le moins « actif » des sous-systèmes, car comme telle, elle ne connaît pas d'action. Elle fournit à l'acteur la motivation et les guides de son action, mais elle demeure en dehors de l'action proprement dite. Le sous-système de la culture se tient comme en retrait du système d'action, parce qu'il y participe de l'extérieur sans y être engagé d'une manière aussi totale que la personnalité, le système social et l'organisme biologique.

Les quatre sous-systèmes entretiennent entre eux des relations extrêmement complexes. En un certain sens, chacun peut être considéré comme un système indépendant. Il est analytiquement possible d'isoler chacun, de le considérer en lui-même, dans ce qui le caractérise et dans son activité propre. On peut délimiter ce que Parsons appelle les « frontières » de chacun des sous-systèmes, c'est-à-dire les lignes de démarcation qui le distinguent des autres. Sans ces frontières, les sous-systèmes se fondraient les uns dans les autres et perdraient leur existence avec leur identité. Mais tout en étant indépendants, les quatre sous-systèmes sont interdépendants. Ils s'appellent l'un l'autre, s'appuient les uns les autres et se complètent mutuellement. La personnalité ne peut exister sans l'énergie que lui procure l'organisme, sans le tissu d'interrelations du système social et sans l'univers symbolique de la culture. De même, le système social a absolument besoin de la motivation de la personnalité et de la contribution symbolique et normative de la culture. La culture n'existe que parce qu'elle se réalise dans la personnalité et dans le réseau d'interactions du système social.

On peut donc dire des quatre sous-systèmes qu'ils sont irréductibles les uns aux autres, mais en étroite et nécessaire relation les uns avec les autres. Voilà ce qu'il faut entendre lorsque Parsons dit de ces systèmes qu'ils sont des « systèmes qui existent par leurs frontières » (*boundary maintaining systems*), mais que ce sont aussi des « systèmes à frontières ouvertes » (*open boundary systems*).

Ces frontières ouvertes entre les sous-systèmes sont d'ailleurs le lieu d'échanges constants. Il en résulte un va-et-vient ininterrompu de « produits » qui circulent d'un sous-système à l'autre. Nous verrons plus en détail dans les chapitres suivants ce que Parsons entend par là et la place centrale que l'analyse de ces interrelations occupe dans son modèle théorique.

Un dernier aspect de ce schéma demande à être souligné tout de suite. Chacun des sous-systèmes jouissant d'une indépendance relative peut être considéré comme un système et être décomposé à son tour en quatre sous-systèmes, toujours suivant le modèle des quatre fonctions élémentaires. Et ces nouveaux sous-systèmes peuvent à leur tour être pris comme systèmes et analysés eux aussi dans les mêmes termes. Le système d'action de Parsons

ressemble à ces poupées russes qui, quand on les ouvre, en contiennent une plus petite, laquelle en contient une plus petite, et ainsi de suite. Cela veut dire, du point de vue analytique, qu'on peut adopter comme *système de référence*, selon la terminologie de Parsons, n'importe quel sous-système, à n'importe quel niveau de réalité. Cette méthodologie confère au modèle parsonien une très grande flexibilité, en même temps qu'une non moins grande complexité. Il importe en particulier, quand on utilise le modèle parsonien, de ne pas perdre de vue le système de référence qu'on a adopté au départ et ne pas confondre les niveaux d'analyse. Comme ces précautions ne sont pas toujours prises, il en résulte des erreurs d'interprétation qu'on attribue au modèle parsonien alors qu'elles relèvent de l'emploi qu'on en a fait.

7. Les processus du système d'action

[Retour à la table des matières](#)

Après la structure et les fonctions, la troisième condition que requiert le système d'action pour être un système, c'est une certaine organisation des processus. Cette troisième condition est évidemment essentielle dans un système dont l'objet central est précisément l'action, c'est-à-dire un mouvement.

De sa nature, l'action entraîne presque nécessairement un changement, la perturbation d'un état présent et le passage à un nouvel état, parfois l'innovation. Par son action, l'acteur intervient dans une situation, ce qui entraîne à peu près inévitablement une transformation même mineure soit de la situation soit de l'acteur. Si on analyse l'action à la manière d'un système, on peut dire de celui-ci qu'il n'est à peu près jamais statique. Le système d'action est un système mouvant, suivant divers processus.

Pour analyser ce mouvement et ces procès du système d'action, Parsons a cru utile d'adopter comme point de départ la notion d'équilibre. Cela lui a valu de nombreuses critiques. On a voulu y voir une prise de position idéologique en faveur du *statu quo* et du conservatisme social. En réalité, il suffit de lire un peu attentivement Parsons pour se rendre compte qu'il s'agit chez lui d'un procédé heuristique. Parsons répète très souvent que l'équilibre est un cas limite, à peu près impossible à réaliser en pratique et qui ne correspond presque jamais à une réalité empirique. L'équilibre dont il parle est un *point de référence théorique* à partir duquel doit s'amorcer l'analyse systémique de l'action. Il faut même dire que la notion d'équilibre chez Parsons appelle

nécessairement une analyse dynamique, parce que l'équilibre auquel Parsons fait référence est *toujours problématique*. L'équilibre est déjà perturbé au moment même où il paraît s'établir. *En effet, le propre de l'action est d'être un facteur de déséquilibre dans un système qui tend vers un équilibre qu'il n'atteint à peu près jamais*. L'action appelle toujours une réaction, entraînant ainsi une chaîne sans fin de réajustements et de changements. À plusieurs reprises, Parsons invoque ce qu'il appelle « la loi de l'équivalence de l'action et de la réaction ». Il entend par là que toute action entraîne une réaction qui lui est équivalente, ou à peu près, et cette réaction est elle-même une action qui appelle une nouvelle réaction, et ainsi de suite.

L'exemple concret d'un système d'action en équilibre nous serait donné par un acteur dont l'action répond parfaitement aux attentes de tous les autres acteurs à son endroit, aux normes et valeurs du groupe ou de la collectivité qu'ils forment, en même temps qu'elle gratifie pleinement l'acteur lui-même. On comprend qu'une telle situation soit tout à fait exceptionnelle et que, si elle se produit, elle ne puisse correspondre qu'à un court moment du temps. Il s'agit plutôt d'une sorte de cas limite théorique qui permet de mieux apprécier les déséquilibres permanents dans les rapports acteur/situation, les processus qui entraînent ces déséquilibres et les autres que ceux-ci appellent.

Parsons ajoute qu'on peut, comme en physique, compléter l'hypothèse de l'équilibre par une « loi de l'inertie ». Celle-ci se formule comme suit: si aucune modification n'est apportée dans un système d'action, ce système se continue indéfiniment dans un état de stabilité. En d'autres termes, à supposer que se produise un état d'équilibre, il est théoriquement appelé à se perpétuer si aucune modification extérieure n'intervient. Mais dans le système d'action, comme en physique, la loi de l'inertie est théorique, d'abord en ce qu'elle suppose un équilibre lui-même théorique, puis parce qu'elle suppose constantes des conditions extérieures qui, en pratique, ne cessent de se modifier.

Qu'est-ce qui rompt sans arrêt l'équilibre et trompe la loi de l'inertie ? Il y a, selon Parsons, deux grands processus principaux qui modifient les rapports acteur/situation : ce sont *l'activité* et *l'apprentissage*. Ce que Parsons appelle l'activité (*performance*), ce sont toutes les conduites par lesquelles l'acteur agit, fait quelque chose, produit, communique, etc. Par toute son activité, chaque acteur introduit des perturbations plus ou moins importantes dans sa situation; en même temps, il subit de son côté les perturbations qui résultent de l'activité des autres acteurs, aussi bien que d'objets non sociaux de son environnement (les modifications de la température, par exemple).

L'apprentissage est une autre forme de processus qui combat l'équilibre. Ce qui est appris et intériorisé a généralement pour effet de modifier, ne fût-ce que très légèrement, l'acteur et par suite les conditions de son action et son

action elle-même. Or, l'acteur humain assimile toujours de nouvelles observations, des connaissances, des idées qui le modifient, même imperceptiblement.

Ce qu'on vient de dire de l'activité et de l'apprentissage s'applique d'une manière générale à tout acteur, c'est-à-dire non seulement à l'acteur individuel mais aussi bien aux groupes, aux collectivités, pris comme acteurs.

Recoupant ces deux premiers types de processus, on peut en distinguer encore quatre autres, selon qu'on considère l'action de l'acteur ou l'action du système. Si l'on prend d'abord l'acteur, les deux principaux processus suivant lesquels s'organise son action sont la *communication* et la *décision*. Presque toute action de l'acteur implique ces deux processus. D'ailleurs, dès qu'il y a communication, cela suppose qu'une décision est prise quant à ce qui doit être communiqué et quant à l'opportunité ou la nécessité de communiquer. L'un et l'autre de ces deux processus sont évidemment, par nature, perturbateurs d'équilibre, car ils introduisent sans cesse des éléments nouveaux dans une situation.

Si l'on se reporte au système, Parsons y voit aussi un double processus en action. Il y a, d'une part, un processus de *différenciation*, par lequel les parties d'un système se distinguent, affirment leur singularité et leur relative autonomie, notamment en remplissant une fonction qui leur est propre. Dans la mesure où il se produit une différenciation, tout système d'action doit recourir en même temps à un processus *d'intégration*, destiné à relier les uns aux autres les éléments différenciés, à établir entre eux des rapports d'interrelations et d'échanges, à les rattacher ensemble pour former un tout dont les éléments sont suffisamment coordonnés.

Parsons a fait un grand usage de cette dernière distinction. Nous aurons l'occasion de la retrouver plus loin.

8. La hiérarchie cybernétique

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse parsonnienne des processus demande à être complétée par les emprunts que Parsons a faits à la cybernétique, notamment sa notion de hiérarchie cybernétique (voir tableau 4). Celle-ci devient en effet, dans la théorie

parsonienne, un important principe d'intégration, en même temps d'ailleurs que de changement ³⁷.

Tableau 4
Hiérarchie cybernétique du système général d'action

Dimensions fonctionnelles du système d'action	Sous-systèmes du système d'action	Relations cybernétiques
Latence	Système culturel	Riche en information (contrôles) Hiérarchie des facteurs de conditionnement Hiérarchie des facteurs de contrôle Riche en énergie (conditions)
Intégration	Système social	
Poursuite des buts	Système psychique	
Adaptation	Système organique	

Parsons s'inspire de la théorie cybernétique pour dire que le système d'action, comme tout autre système actif qu'il soit vivant ou non, est le lieu d'une incessante circulation d'énergie et d'information. Ce sont les échanges d'énergie et d'information entre les parties qui provoquent l'action du système. Les parties d'un système ne sont pas toutes également riches en information et en énergie ; certaines disposent de plus d'énergie, d'autres de plus d'information. Celles qui possèdent moins d'énergie bénéficient de plus d'information, et inversement. Or, un principe fondamental de cybernétique veut que ce soient les parties les plus riches en information qui imposent des contrôles sur les parties les plus riches en énergie. Il en résulte que dans tout système d'action s'instaurent une série de contrôles successifs et cumulatifs, qui s'agencent entre eux d'une manière hiérarchique. Les parties plus riches en énergie se situent à la base de la hiérarchie où elles jouent le rôle de *facteurs de conditionnement de l'action* ; les parties plus riches en information se placent en haut de la hiérarchie et remplissent un rôle de *facteurs de contrôle de l'action*.

³⁷ Parsons a explicité l'emploi qu'il fait de la théorie cybernétique notamment dans *Societies : Evolutionary and Comparative Perspectives*, chap. 2.

Parsons accorde à ce principe une validité universelle dans les systèmes d'action. Il le cite et le rappelle souvent et, dans ses derniers écrits, il en fait une des grandes lois d'organisation de tout système d'action.

Ainsi, si l'on revient aux quatre sous-systèmes du système général de l'action, on peut établir que l'organisme est le sous-système qui est le plus riche en énergie et le plus pauvre en information. La personnalité vient ensuite, suivie par le système social, tandis que la culture est de toute évidence le sous-système le plus riche en information et le plus démunie d'énergie. Entre ces quatre sous-systèmes, une hiérarchie de contrôles s'établit donc, qui correspond à l'ordre que l'on trouve dans le tableau 4. Il en résulte que les éléments culturels disposent, *en dernier ressort*, de contrôles s'exerçant sur le système social, la personnalité et l'organisme, tandis que la personnalité exerce ses contrôles sur l'organisme, mais subit des contrôles plus puissants de la part du système social et de la culture.

Le même principe s'applique encore aux quatre prérequis fonctionnels décrits plus haut. Dans l'ordre de l'action, l'adaptation est beaucoup plus près de la dépense d'énergie, tandis que la latence, du fait qu'elle fait le lien avec la culture, est beaucoup plus riche en information. Entre les deux, la poursuite des buts est plus près de l'énergie qui se déploie dans le système, tandis que l'intégration se rapproche davantage de la latence. Dans tout système d'action, la hiérarchie des contrôles s'établit donc à partir de la latence pour aller ensuite à l'intégration, la poursuite des buts, et finalement l'adaptation.

Il est important enfin de souligner que la hiérarchie cybernétique est conçue par Parsons comme un principe à la fois d'ordre et de changement. C'est un principe d'ordre en ce qu'elle préside à l'intégration des éléments du système. C'est un principe de changement en ce qu'elle indique dans quelle direction agissent les deux types de facteurs, facteurs de conditionnement et facteurs de contrôle.

Chapitre III

Système social et société

[Retour à la table des matières](#)

Le chapitre précédent a été consacré à présenter la théorie générale de l'action parce qu'elle constitue le noyau central de l'œuvre de Parsons. Nous avons vu que, dans l'intention de Parsons, la théorie générale de l'action se veut un modèle très large, se situant à un niveau assez élevé d'universalité pour être applicable dans toutes les sciences dont l'objet est l'action humaine sous une forme ou l'autre.

Ceci étant posé, nous pouvons maintenant aborder -la théorie sociologique proprement dite. Pour demeurer fidèle à la pensée de Parsons, il faudra commencer par situer la sociologie dans la théorie générale de l'action et dans ses rapports avec les autres sciences de l'homme, pour cerner ensuite de plus près l'objet d'étude spécifique que Parsons attribue à la sociologie et voir comment il propose d'en faire l'analyse ³⁸.

³⁸ On trouve l'exposé de la théorie sociologique de Parsons principalement dans les ouvrages suivants : *The Social System* (1951), *Essays in Sociological Theory* (2e édition, 1949), *Structure and Process in Modern Societies* (1960), *Theories of Society* (1961), *Sociological Theory and Modern Society* (1967).

1. La sociologie et les sciences de l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Parsons définit comme objet d'étude de la sociologie *l'action sociale, telle qu'il l'entend, sous la forme particulière qu'elle revêt dans le système social*. Cela signifie que dans le cadre du système d'action *c'est la fonction d'intégration, à laquelle correspond le système social, qui est le champ d'étude de la sociologie*. Ainsi, en adoptant comme point de départ le système général de l'action, la sociologie se voit dotée d'un objet spécifique déterminé, qui la distingue de toutes les autres sciences de l'homme.

En même temps qu'elle confère à la sociologie sa singularité, la théorie générale de l'action définit ses rapports avec les autres sciences de l'homme. L'action humaine déborde le seul cadre du sous-système social. Elle implique la participation de l'organisme biologique et neurologique ; elle suppose l'intervention de la personnalité psychique de l'individu ou des individus ; elle postule l'existence d'un univers de symboles, de normes et de valeurs que partagent les sujets-acteurs et qui les dépassent en même temps. Seule une discipline que Parsons appelle « encyclopédique » pourrait recouvrir tous les aspects de l'action humaine. Mais une telle discipline serait nécessairement impérialiste, car elle aurait comme vocation d'unifier à partir d'un même cadre conceptuel ou théorique l'ensemble des connaissances sur tout l'agir humain. Dès les débuts de son oeuvre, Parsons a rejeté pour la sociologie, autant que pour les autres sciences sociales, la prétention à être une sorte de reine des sciences humaines, c'est-à-dire à jouir d'un statut supérieur que lui donnerait une capacité explicative plus étendue que celle des autres.

Parsons a toujours maintenu un égalitarisme foncier entre les sciences sociales. Chacune d'elles, psychologie, sociologie, économique, science politique, anthropologie, n'aborde qu'un aspect de l'action sociale. Aucun de ces aspects n'est plus fondamental que les autres, car chacun est également nécessaire à la connaissance et à l'explication de la réalité concrète. Chacune de ces disciplines est donc une science particulière, dont l'ensemble constitue la science de l'action. Entre ces différentes disciplines, une distinction analytique est essentielle, si l'on veut éviter la confusion des différentes dimensions de l'action dont les sciences sociales ont été trop souvent victimes. Mais il faut,

en même temps, soutenir avec une égale fermeté que l'action sociale est une unité globale, analytiquement différenciable, mais concrètement une. En conséquence, toutes les sciences de l'homme étudient un même objet concrètement unifié, ce qui les oblige à maintenir entre elles des frontières constamment ouvertes. Aucune des sciences de l'homme ne peut s'enfermer en elle-même, pas plus qu'elle ne peut dominer les autres.

Un statut de supériorité pour une des sciences sociales, quelle qu'elle soit, apparaîtrait à Parsons comme une erreur théorique autant que méthodologique. L'égalité des diverses sciences de l'homme provient de ce qu'elles ont chacune une perspective restreinte sur l'action humaine, qu'elles sont par conséquent complémentaires les unes des autres et qu'elles dérivent toutes d'un même cadre conceptuel. Nous touchons ici à une des positions les plus fondamentales de Talcott Parsons, à partir de laquelle s'explique toute son œuvre, autant sociologique que psychologique, économique et politique. Cette position, Parsons l'a adoptée au tout début de sa carrière intellectuelle, non point au sujet de la sociologie, mais de la science économique. Dans les premiers articles qu'il publia de 1928 à 1935, et dans sa thèse de doctorat à l'Université de Heidelberg, un des problèmes majeurs auquel il s'est alors intéressé fut celui des aspects non économiques du processus économique, que les économistes ont tendance à laisser à la marge de leur discipline. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'économie politique aurait pu devenir la science sociale encyclopédique. Elle s'y est cependant refusé parce que, dans sa formulation classique, elle a explicitement voulu ne s'attacher qu'à un type d'action humaine, la conduite économique rationnelle. Tout ce qui ne répondait pas à certains critères de rationalité était considéré comme non pertinent ; la théorie économique classique s'efforçait de le maintenir à l'extérieur de son champ d'investigation à l'aide de certains postulats ou de certains axiomes qui déclaraient « constant » tout ce qui ne relevait pas de son discours.

Parsons est convaincu que le même raisonnement doit s'appliquer aux autres sciences de l'homme. Chacune d'elles doit, à l'exemple de la science économique, éviter la tentation de l'encyclopédisme et ne reconnaître comme son champ d'analyse qu'un aspect particulier de l'action humaine. Chacune des sciences sociales trouvera ainsi sa spécificité à l'intérieur de frontières clairement établies. À cet égard, l'économie politique doit servir de modèle aux autres sciences de l'homme.

Par ailleurs, l'économie classique est tombée dans l'erreur de vouloir ignorer, après l'avoir déclaré constant, tout ce qui était à la marge de son champ d'analyse. Cette attitude, qui pouvait se défendre lorsque la science économique était à peu près la seule science de l'homme, devient aujourd'hui intenable. Tout en maintenant l'autonomie de chacune des sciences de l'homme, il faut explorer d'une manière systématique les liens qui les unissent entre elles. Ceci ne peut se réaliser que si l'on admet un dénominateur commun à toutes

les sciences de l'homme : c'est ce que propose Parsons avec la théorie générale de l'action.

2. L'interaction sociale

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons dit plus haut que l'objet d'étude de la sociologie est, selon Parsons, l'action sociale sous la forme particulière qu'elle revêt dans le système social. Cette formulation appelle des explications. Quelle est cette forme particulière ?

Le propre du système social est de relier entre eux une pluralité d'acteurs, d'être d'abord et avant tout un réseau de relations interindividuelles et intergroupes. Autrement dit, dans le système social, on considère *l'action des acteurs sous l'angle spécifique de leur mise en rapport avec les « objets sociaux » de leur environnement, c'est-à-dire sous l'angle de leur interaction avec les autres acteurs*. Dans cette perspective, les objets physiques et les objets symboliques ou culturels n'appartiennent pas à proprement parler au système social : ils deviennent des facteurs extérieurs qui conditionnent ou déterminent l'interaction des acteurs.

À noter tout de suite que les acteurs du système social ne sont pas seulement des personnes individuelles. Ce sont aussi des groupes, des collectivités, comme par exemple un village, une région, une classe sociale, une nation. Ceci permet d'étendre l'application du schéma parsonien de l'interaction à tous les niveaux de la réalité sociale et de dépasser le seul palier des rapports interpersonnels.

L'interaction sociale suppose trois éléments. Il faut d'abord qu'il y ait entre les acteurs des attentes réciproques. Si on prend comme point de référence la perspective d'un acteur particulier, Ego, celui-ci s'attend à ce que l'autre ou les autres acteurs, symbolisés ici par Alter, adoptent telle ou telle conduite, compte tenu des circonstances où ils se trouvent, de ce qu'est Ego pour Alter et Alter pour Ego, etc. En même temps, Ego sait qu'Alter a aussi à son endroit des attentes qui tiennent au même contexte. Ces attentes réciproques existent à cause des normes et valeurs - c'est le deuxième élément - qui régissent ou sont supposées régir la conduite des acteurs. Ego et Alter peuvent se référer aux

mêmes normes ou à des normes différentes, peu importe ; l'essentiel est qu'Ego, sache quelles normes guident Alter et qu'Alter connaisse les normes qui guident Ego. De la sorte, Ego peut s'attendre à telle ou telle conduite de la part d'Alter, parce qu'à la lumière des règles de conduite qu'il connaît il peut prévoir qu'Alter devrait agir d'une certaine manière dans telle situation donnée. Enfin, le troisième élément qui concourt à l'interaction, ce sont les sanctions. Ego et Alter disposent l'un et l'autre de « récompenses » et de « punitions » qu'ils s'appliquent mutuellement, selon que l'autre a répondu ou non aux attentes.

C'est de ces trois éléments qu'est composée la notion de rôle, du moins telle que l'entend Parsons. Ce concept, Parsons l'a puisé dans le folklore américain des sciences sociales, plus particulièrement de la sociologie, de l'anthropologie et de la psychologie sociale. George H. Mead notamment en a fait une notion clé de son analyse des rapports entre la personne et la société, ce qui explique pour une part que les sociologues américains de toutes tendances en aient fait un usage abondant. Transposé dans la sociologie parsonnienne, le rôle se rapporte à *une définition institutionnalisée, explicite ou implicite, des attentes, normes et sanctions qui conditionnent la conduite d'un acteur, par suite de la position qu'il occupe dans la structure sociale*. Par exemple, ce sont les attentes, normes et sanctions qui s'appliquent à la conduite de celui qui occupe la fonction de père de famille, dans une société donnée.

Pour Parsons, c'est toujours dans et par un rôle qu'Ego est en interaction avec d'autres acteurs, qui sont eux aussi en interaction avec lui dans et par des rôles. L'interaction implique nécessairement des acteurs-dans-des-rôles, car c'est seulement par et à travers les rôles que la mise en rapport d'acteurs est possible. Ce qu'on appelle une institution, au sens concret du terme, n'est en définitive rien d'autre qu'une pluralité de rôles complémentaires et coordonnés : par exemple la famille, l'école, l'usine.

C'est sur cette interdépendance des rôles que repose ce que Parsons appelle la « double dépendance » (double *contingency*). La conduite d'Ego dépend pour une part de ce qu'il croit qu'Alter attend de lui et des sanctions qu'Alter peut exercer à son endroit. En même temps, la conduite d'Alter est aussi conditionnée par les attentes à son endroit qu'il croit connaître ou déceler chez Ego. A la limite, la double dépendance serait théoriquement susceptible d'engendrer l'inaction complète d'Ego et Alter, si ce n'était précisément du rôle qui définit et explicite les attentes, faisant ainsi de la double dépendance un principe d'action au lieu qu'elle demeure un facteur d'inaction.

Soulignons qu'en fin de compte l'interaction dont Parsons parle est essentiellement un échange. Elle est échange d'informations sur les attentes réciproques. Échange aussi de sanctions et par là de gratifications ou de frustrations. On verra à diverses reprises combien la notion d'échange dans

l'interaction, à tous les niveaux où se retrouve celle-ci dans le système social, est importante dans la sociologie parsonnienne.

3. Le système social et son environnement

[Retour à la table des matières](#)

Ayant défini le système social par l'interaction qui le spécifie parmi les autres sous-systèmes de l'action, nous devons maintenant, pour suivre Parsons, adopter un autre palier d'analyse où le système social est considéré comme une sorte d'entité théorique qui serait composée, si on pouvait les abstraire du reste du système de l'action, des interactions entre les acteurs d'une collectivité.

Dans cette perspective, Parsons insiste sur un point qui est central à sa théorie, à savoir que, pour chacun des sous-systèmes, les trois autres constituent ce qu'il appelle son environnement. Chaque sous-système se trouve donc dans des rapports d'interaction et d'échange avec chacun des trois autres sous-systèmes. Un réseau d'interdépendance réunit les quatre sous-systèmes, chacun gardant cependant une autonomie suffisante pour être analytiquement distingué des trois autres.

En conséquence, il est possible d'analyser tout système d'action à partir de cinq points de référence différents. En premier lieu, on peut adopter comme point de référence le système d'action lui-même ; les quatre sous-systèmes sont alors définis comme les catégories à partir desquelles son contenu peut être différencié. En d'autres termes, les quatre sous-systèmes constituent alors véritablement le paradigme de différenciation du système de l'action. On peut, en second lieu, adopter comme système de référence chacun des quatre sous-systèmes à tour de rôle. Dans chaque cas, les trois autres sous-systèmes représentent l'environnement de celui qu'on a pris comme point de référence.

Dans cette perspective, prendre le système social comme point de départ de l'analyse, c'est se situer à l'intérieur du système d'action et adopter comme environnement les trois autres sous-systèmes. C'est là le mode d'analyse que privilégie Parsons, et que nous allons suivre.

Le système social, avons-nous dit, correspond à l'intégration dans la théorie générale de l'action. Il est cet aspect du système de l'action qui comprend les rapports d'interactions entre les unités-membres, les exigences de communication et de coordination qui en découlent, les efforts qui sont faits dans tout système d'action pour créer et maintenir des solidarités et des loyautés, amenuiser les conflits, décourager les déviations. En d'autres termes, par le système social, l'accent est mis sur ce qui rassemble, réunit, ordonne les éléments d'un système d'action.

Dans la perspective du système social, pris comme système de référence, le système organique est le point de jonction entre, d'une part, les ressources physiques et biologiques auxquelles recourt l'action et, d'autre part, le système d'action lui-même. Dans ses rapports avec le monde physique ambiant, un système d'action passe nécessairement par les sens, qui servent à médier l'univers physique et à lui donner une signification ou une utilité par rapport au système d'action. D'une manière plus précise, le système organique contribue directement à la production et à la consommation de biens ou d'objets et à leur transformation en énergie utile au système d'action. C'est pourquoi le travail occupe ici une place centrale ; il en est de même pour la technologie, dont la puissance est venue continuer et accroître l'activité humaine ou animale. Pour le système social, le système organique est donc la voie qui ouvre sur l'environnement matériel, physique, géographique, biologique et technique.

Pour sa part, le système de la personnalité est centré sur la motivation nécessaire à l'action sociale. En effet, ce que le système social requiert du système de la personnalité, c'est l'ensemble des dispositions et tendances qui portent les sujets-acteurs à agir d'une manière qui favorise les intérêts du système social, c'est-à-dire dans le sens de la sociabilité, des solidarités nécessaires, de l'intériorisation des normes, valeurs, idéologies. Ce n'est pas en lui-même que le système social, tel que défini par Parsons, puise cette motivation ; il doit compter qu'elle s'inscrit dans le tissu même du système de la personnalité des acteurs qui participent à un système social.

Enfin, le système culturel fournit ce que Parsons appelle la légitimation du système social. À travers le système culturel, le système social puise dans l'univers des valeurs et des normes celles qui concourent à fonder les solidarités et loyautés, à asseoir leur empire et à assurer au système social une stabilité au moins relative dans le temps.

Il n'y a pas lieu de s'attarder davantage à ce jeu d'interrelations. Rappelons seulement que c'est en celles-ci que repose le postulat de base de Parsons sur la complémentarité de la socialisation et de l'institutionnalisation, ou la réciprocité des perspectives, d'où résultent l'interpénétration du psychique et du social et finalement l'unité du système d'action.

4. Une distinction de niveaux

[Retour à la table des matières](#)

Le même mode d'analyse, selon les quatre sous-systèmes, s'applique à l'organisation interne du système social. On considère alors le système social non plus comme un sous-système, mais comme un système d'action qui contient à son tour quatre sous-systèmes correspondant à l'adaptation, la poursuite des buts, l'intégration et la latence. Cependant, lorsqu'il en vient là, Parsons trouve plus utile de *changer de niveau d'analyse*. *Au lieu du système social, c'est de la société qu'il parle et c'est elle qu'il dissèque en sous-systèmes*. Il ne faut pas négliger cette distinction, car elle est d'une grande importance.

En effet, le titre de ce chapitre, système social et société, ne tient pas du pléonasmе, il n'a rien non plus d'une redondance. Contrairement à bien des sociologues qui emploient volontiers ces deux termes l'un pour l'autre, Parsons nous propose une nette distinction entre système social et société, distinction qui devient centrale dans la sociologie parsonienne. Faute de la connaître ou de la comprendre, un grand nombre de textes de Parsons demeurent obscurs ou paraissent contradictoires.

Tel que l'entend Parsons, le concept de système social a une connotation spécifique et restreinte. Le système social signifie l'ensemble des réseaux d'interactions par lesquels deux ou plusieurs acteurs sont en rapport les uns avec les autres, s'inter-influencent, agissent collectivement de toutes les manières possibles. Ainsi défini, le concept du système social est un instrument d'analyse : il correspond à une façon de percevoir le réel, mais il n'est pas l'équivalent conceptuel d'une réalité concrète. La notion de système social se situe au plan exclusivement analytique ou abstrait : elle est une catégorie de la théorie générale de l'action. Le système social de Parsons se situe au même niveau d'abstraction que le système général d'action, puisqu'il en est une des composantes. Il s'agit donc d'une notion que Parsons emploie dans l'ordre analytique et heuristique.

Un des postulats essentiels de la théorie parsonienne veut que la notion de système social puisse être utilisée pour l'analyse de toutes les formes et de toutes les dimensions de groupes, de collectivités, d'institutions concrètes,

d'associations ou de mouvements. Ainsi, on peut faire l'analyse d'une entreprise industrielle, d'une université, d'une classe sociale, d'une société globale à la manière d'un système social, c'est-à-dire en présupposant que chacune de ces réalités possède les caractères d'un système social.

Par opposition à la notion de système social, celle de société fait référence à des réalités concrètes. Quand Parsons parle de la société, il entend précisément une collectivité existante, que l'on peut circonscrire, identifier et localiser. Plus précisément encore, Parsons entend par société ce type particulier de collectivité que la sociologie française appelle une « société globale », c'est-à-dire une collectivité qui est assez complète en elle-même pour que ses membres y trouvent à satisfaire tous les besoins individuels et collectifs et puissent vivre complètement dans ses cadres. On peut empiriquement identifier la société globale à un pays, une nation, ou même parfois à un empire et même à une civilisation.

Entre les deux notions, système social et société, il y a pour Parsons une importante distinction de niveau d'analyse. La notion de société fait directement référence à une réalité concrète identifiable. Celle de système social est un instrument d'analyse applicable à un éventail très étendu de collectivités de toutes tailles et de toutes natures.

Rappelons un point important. Sous la plume de Parsons, la notion de société, tout comme celle de système social, ne comprend pas la culture. Par conséquent, lorsque nous disons que la société définie par Parsons équivaut à la notion de société globale qu'emploient les sociologues francophones, cela n'est pas tout à fait exact. La plupart de ces derniers utiliseront la notion de société globale pour signifier en même temps l'univers symbolique et normatif de la culture et les interactions et institutions sociales. Parsons limite à ces dernières la notion de société.

Si on interprète bien Parsons, on peut dire qu'il distingue trois niveaux d'abstraction. Le premier est celui du schème conceptuel de la théorie générale de l'action, avec ses quatre sous-systèmes fonctionnels : l'adaptation, la poursuite des buts, l'intégration et la latence. C'est là le niveau le plus abstrait, le plus général, car il est valable pour tout système d'action, de quelque nature qu'il soit. Le second niveau d'abstraction est celui où Parsons distingue dans le système d'action quatre sous-systèmes : le système organique, le système de la personnalité, les systèmes social et culturel. Enfin, le troisième niveau d'analyse est celui des concepts qui correspondent à des réalités concrètes. C'est le cas de la notion de société, dont nous verrons qu'elle se subdivise à son tour en sous-systèmes. Le tableau 5 résume ces trois niveaux dans le paradigme habituel, en y ajoutant l'analyse que nous allons maintenant poursuivre, à la suite de Parsons, de l'organisation interne et du fonctionnement de la société.

5. Les sous-systèmes de la société

[Retour à la table des matières](#)

Si on applique à l'organisation interne de la société globale le modèle analytique du système de l'action, on y retrouve les quatre sous-systèmes, auxquels correspondent cependant de nouvelles réalités. L'adaptation devient dans la société l'ensemble des activités qui concernent la production et la circulation des biens de consommation. Le travail est le mode principal par lequel ce type de système est mis en rapport avec son milieu, cherche à l'utiliser, à en bénéficier et à y survivre. Dans le cadre de la société globale, l'adaptation correspond donc à toutes les activités qui constituent *l'économie*, ou le sous-système économique. Dans le sens où l'emploie Parsons, la fonction économique déborde les seules structures et institutions économiques, bien que ce soit principalement là qu'elle se concentre.

La poursuite des buts devient, dans la société globale, la recherche d'objectifs collectifs et la mobilisation des acteurs et des ressources de la société à la poursuite de ces objectifs. C'est ce que Parsons appelle le *politique*. Soulignons tout de suite que Parsons emploie ce terme dans un sens très général, pour signifier toutes les formes de prises de décision, d'organisation et de mobilisation des ressources du système. Le politique ainsi entendu se retrouve aussi bien dans une entreprise, une administration, un mouvement, que dans l'État lui-même.

Ce qui est la latence dans le système d'action devient dans la société globale l'ensemble du réseau de *socialisation* des membres de la société, par lequel la culture est proposée et transmise aux sujets-acteurs, intériorisée par eux, pour devenir un facteur important de la motivation de leur conduite sociale. C'est principalement dans la famille et le système d'enseignement que se concentre cette fonction, bien qu'on la retrouve partout où s'exercent des activités éducatrices, dans les moyens de communication de masse, les syndicats, les partis politiques, etc.

Enfin, à l'intégration du système d'action, Parsons donne le nom de *communauté sociétale* lorsqu'on la retrouve dans la société. Elle comprend l'ensemble des institutions qui ont pour fonction d'établir et de maintenir les

solidarités qu'une société peut requérir entre ses membres. Ce sont les institutions qui établissent les modes de coordination nécessaires à un fonctionnement social qui ne soit pas trop chaotique, ni trop conflictuel. La communauté sociétale est le lieu des contrôles sociaux, mais elle est aussi un principe d'adhésion autant que de coercition. Sous sa forme la plus structurée, la communauté sociétale est représentée par le droit et les institutions juridiques ; sous sa forme la plus fluide, elle est représentée par les différents types de solidarité.

Tableau 5
Trois niveaux d'abstraction et les sous-systèmes de la société

	A		G	
1. Adaptation	3. L'organisme biologique	3. La personnalité		1. Poursuite des buts
2. Système organique				2. Système psychique
1. Latence	3. La culture	Économie	Politique	1. Intégration
2. Système culturel		3. La société		2. Système social
	L	Socialisation	Communauté sociétale	I

1. = Premier niveau d'abstraction,
2. = Deuxième niveau d'abstraction.
3. = Troisième niveau d'abstraction.

6. La communauté sociétale

[Retour à la table des matières](#)

Ces distinctions nous amènent à préciser davantage l'objet d'étude de la sociologie, tel que l'envisage Parsons. Quand on adopte comme référence le système général d'action, l'objet d'étude de la sociologie est la fonction intégrative. Lorsqu'il s'agit de la société globale, le champ de connaissance de la sociologie est le même, c'est-à-dire la communauté sociétale.

Selon Parsons, à chacun des quatre sous-systèmes qui composent la société globale doit correspondre une discipline particulière des sciences sociales. Le sous-système d'adaptation est l'objet d'étude de la science économique ; le

système de poursuite des buts, celui de la science politique ; la latence est l'objet d'étude de la psychologie sociale, mais aussi peut-être de l'anthropologie ou de la psychologie ; enfin, c'est le sous-système de la communauté sociétale qui est l'objet d'étude de la sociologie. On voit que c'est en particulier la latence qui pose des problèmes à Parsons, car il ne sait trop précisément à quelle discipline l'attribuer.

Pour ce qui est de la sociologie, Parsons a une vue claire à son sujet. Ce n'est pas toute la société globale qui est son objet d'étude, sans quoi la sociologie devrait recouvrir l'économie, la science politique, la psychologie sociale ou l'anthropologie, ce qui irait à l'encontre du principe parsonien de l'égalité entre les sciences sociales. Parsons soutient que ce n'est qu'un aspect de la société qui légitime l'existence de la science sociologique: l'intégration, c'est-à-dire la communauté sociétale.

À certains moments ³⁹, Parsons paraît ramener la communauté sociétale à la notion de solidarité de Durkheim et aux deux types de solidarité, mécanique et organique, que celui-ci avait distingués. En effet, la communauté sociétale se compose de l'ensemble des liens qui réunissent les acteurs d'une société, qui les rendent solidaires et dépendants les uns des autres et qui assurent une cohésion au moins relative de l'ensemble collectif qu'ils composent. Par cette définition de la sociologie et de son objet, Parsons se situe peut-être plus que tout autre sociologue contemporain dans la tradition durkheimienne. Par ailleurs, d'une manière plus concrète, Parsons entend par communauté sociétale les institutions, classes sociales, organisations, mouvements sociaux, groupes de pression qui rassemblent et lient les membres d'une société et à travers lesquels ils défendent leurs intérêts, satisfont leurs besoins, réalisent des buts.

Dans la société comme dans tout système d'action, les sous-systèmes sont en même temps autonomes et interdépendants, de sorte que les disciplines qui s'y rattachent sont elles aussi indépendantes les unes des autres, mais inter-reliées.

On comprend dans cette perspective qu'il soit possible et même nécessaire de distinguer diverses sciences sociales ; mais en même temps celles-ci ont entre elles des liens qu'on ne doit jamais oublier ou négliger. Les sciences sociales ont les mêmes rapports d'indépendance et d'interdépendance que les sous-systèmes à l'intérieur de la société.

³⁹ Notamment dans l'article *Systems Analysis : Social Systems*, que Talcott PARSONS a rédigé pour *l'International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, Crowell, Collier and Macmillan Inc., 1968, pp. 458-473.

On voit ici comment Parsons est finalement amené à avoir de la sociologie une image beaucoup plus restrictive que la plupart des sociologues européens aussi bien qu'américains. Parsons est sûrement celui qui a pris le plus au sérieux la nécessité qu'il y a de sortir de la confusion qui règne entre les sciences de l'homme. En même temps, il insiste, également plus que tout autre sociologue, sur l'unité des sciences sociales, les liens nécessaires qui les rapprochent, leur interpénétration dans le cadre général de référence auquel elles se rapportent toutes et qui fonde à la fois ce qui les distingue et ce qui les réunit.

7. Le système d'échange

[Retour à la table des matières](#)

En tant que système d'action, la communauté sociétale qu'étudie le sociologue jouit d'une autonomie relative - elle maintient sans cesse un réseau de frontières qui la distinguent des autres systèmes qui l'entourent. En même temps, la communauté sociétale est un système ouvert qui entretient des rapports d'interactions avec son environnement. La communauté sociétale est en perpétuelle communication avec les trois autres systèmes qui constituent son environnement immédiat : l'économie, le politique et les institutions de socialisation. Un réseau complexe d'échanges s'instaure entre chacun de ces quatre systèmes.

Parsons met particulièrement en lumière deux aspects qu'il juge essentiels dans ce réseau d'échanges. Tout d'abord, s'inspirant de la théorie économique, notamment celle de Léontieff, Parsons croit pouvoir ramener l'échange entre chaque paire de systèmes à un tableau d'« input-output ». Chaque système reçoit de chacun des trois autres des éléments qui sont essentiels à son fonctionnement (« input ») ; il leur offre en retour des « produits » de son activité (« output »). Parsons pousse même plus loin l'analogie avec les échanges économiques : entre deux systèmes, il y a toujours, selon lui, un double échange : échange de *facteurs de production* (« input »), échange de *produits* (« output »). Chaque sous-système de la société apparaît ainsi comme une entreprise spécialisée dans la production d'activités répondant à certains besoins spécifiques, à l'intention d'une sorte de marché où chaque sous-système échange le fruit de son travail contre les produits des autres sous-systèmes.

En second lieu, Parsons a souligné l'importance théorique des média d'échange dans un système comme celui-là. Il n'est pas possible de construire un tel système sans l'existence de symboles par lesquels la communication et l'échange se produisent. Comme chaque sous-système est engagé dans un réseau d'échange, Parsons en conclut qu'il doit exister quatre média d'échange, chacun ayant comme base particulière un des quatre sous-systèmes. Pour développer le schème des quatre média d'échange, Parsons s'inspire ici encore de l'analyse économique. La *monnaie* lui sert de modèle, puisque ses fonctions d'échange ont été abondamment étudiées en économie politique. Mais Parsons ajoute à cette analyse une perspective nouvelle et originale. Tout d'abord, il définit la monnaie comme le lien par lequel l'économie se rattache à la société et en devient un sous-système, grâce au réseau d'échanges que la monnaie lui permet d'entretenir avec les autres sous-systèmes de la société. En second lieu, Parsons met l'accent sur le caractère symbolique de la monnaie, qui fait qu'elle se présente véritablement comme un langage. La monnaie dit la valeur d'une chose, d'un service ; elle appelle une réponse qui s'exprime elle-même en termes monétaires. Enfin, Parsons est amené à considérer l'ensemble du système monétaire comme un code dont les règles régissent la circulation des biens et des services.

C'est à l'occasion de ses travaux de sociologie économique -dont nous reparlerons dans le chapitre suivant - que Parsons a progressivement découvert les divers aspects symboliques de la monnaie et ses fonctions dans l'interaction entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société. A partir de là, Parsons a conclu qu'on doit logiquement trouver, dans chacun des trois autres sous-systèmes, un médium d'échange remplissant des fonctions analogues à la monnaie. D'où son tableau des quatre média d'échange.

A l'intérieur du système politique, le *pouvoir* apparaît à Parsons comme l'équivalent de la monnaie. Parsons le définit comme *la capacité d'obliger les acteurs d'une société à remplir les obligations que leur imposent les buts collectifs, de manière à pouvoir mobiliser les ressources de la société en vue de l'obtention des fins proposées*. Le pouvoir ainsi défini se distingue de l'autorité en ce que celle-ci est un lieu où s'accumule une masse de pouvoir, de sorte que le détenteur d'un poste d'autorité bénéficie d'une somme de pouvoir qu'il peut utiliser et mettre en circulation. Le pouvoir auquel se réfère Parsons n'est donc pas quelque chose de stable ou de fixe. C'est plutôt un moyen d'échange qui, comme la monnaie, a une valeur symbolique, dont on peut construire le code et qui est mis en circulation dans les échanges entre les sous-systèmes par le système politique.

Le troisième médium d'échange, Parsons l'appelle l'*influence*. Elle a sa source dans le système d'intégration, c'est-à-dire dans la communauté sociétale. L'influence, c'est *la capacité d'obtenir l'adhésion, l'approbation ou la*

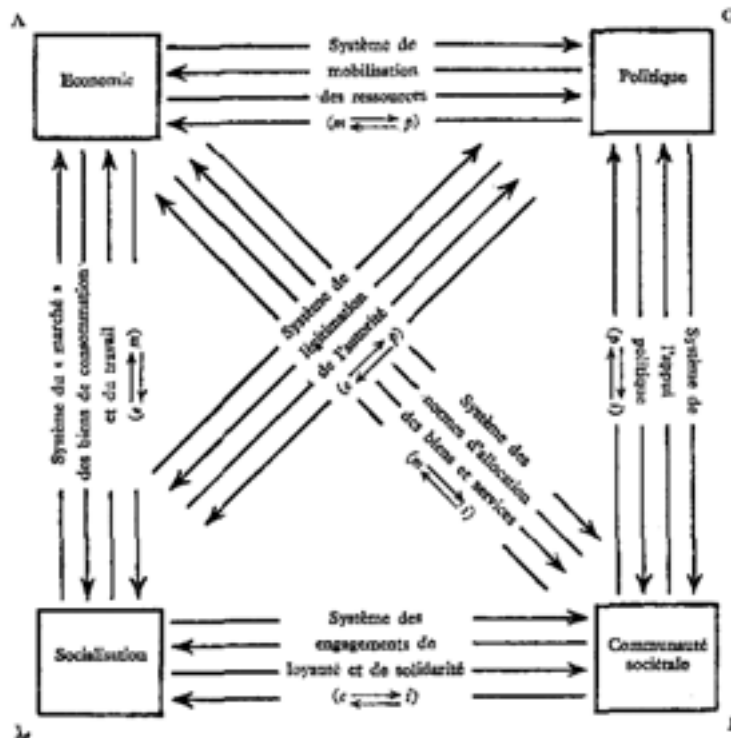
loyauté, par un exercice de persuasion. Elle se distingue du pouvoir en ce qu'elle n'est pas une capacité de contrainte et qu'elle ne fonde pas un recours à la force. L'influence est plutôt liée au prestige de celui qui la détient, ou encore au type d'appel à la solidarité qu'il peut faire entendre. Comme la monnaie et le pouvoir, l'influence est essentiellement mobile, dans le sens qu'elle provoque un échange qui la déplace et la fait circuler. Elle peut aussi s'accroître ou diminuer, comme la monnaie et le pouvoir, selon l'usage qu'en font ceux qui en bénéficient, qu'il s'agisse de personnes ou de groupes.

Le dernier moyen d'échange, c'est ce que Parsons appelle les *engagements* (« commitments ») à l'endroit des valeurs et des normes. C'est par ces engagements que les éléments de la culture se transposent en réalité sociale et qu'ils entrent dans le circuit des rapports d'échange. On peut en effet théoriquement considérer que chaque acteur prend des « engagements » de conformer sa conduite à certaines normes et valeurs d'une culture particulière. C'est par là qu'on peut reconnaître qu'il appartient à une société donnée et que lui-même y trouve son appartenance. Ayant pris ces engagements qui l'intègrent à une société, l'acteur peut, d'une certaine manière, les porter en garantie pour acquérir l'influence, le pouvoir et la monnaie en circulation dans la société et dont il a besoin ou qu'il peut désirer.

La fonction de ces quatre média d'échange est d'assurer la circulation incessante de ce que Parsons appelle les « ressources » à l'intérieur de la société, c'est-à-dire les « facteurs de production » et les « produits » de chacun des quatre sous-systèmes. C'est ce vaste mouvement de circulation qui est résumé dans le tableau 6. On y voit qu'il se produit entre chacun des sous-systèmes un double échange (représenté par les quatre flèches) : échange de facteurs de production dans les deux sens, échange de produits dans les deux sens. Ce double échange constitue dans chaque cas, selon les termes qu'emploie Parsons, un « système d'échange » qu'il est possible de désigner d'une manière assez précise. De plus, chaque système d'échange suppose l'emploi des deux média d'échange qui ont leur source dans les deux sous-systèmes concernés. Ainsi, pour prendre un exemple tiré du tableau 6, dans le système d'échange que Parsons appelle de « mobilisation des ressources », le politique (qu'il ne faut pas faire l'erreur de réduire seulement à l'État) est dépositaire d'un pouvoir qu'il utilise, de bien des façons, pour maintenir ou accroître la productivité de l'économie ; il bénéficie en retour des biens et services que produit l'économie et participe à leur allocation entre les membres et les groupes de la société.

Il serait trop long d'explicitier chacun des cinq autres systèmes d'échange que contient le tableau 6. Nous aurons l'occasion de les revoir plus en détail dans le prochain chapitre.

Tableau 6
Les systèmes d'échange dans la société



Les média d'échange :
 m = monnaie i = influence
 p = pouvoir e = engagement

Ajoutons seulement que Parsons appelle ce vaste circuit d'interaction et d'échange « la dynamique de l'équilibre social »⁴⁰. Par cette expression, qui peut paraître assez paradoxale, Parsons entend souligner qu'on peut dire de la société, comme on a dit du système d'action dans le chapitre précédent, qu'elle est en continuelle activité. Le mouvement fait partie de sa nature, d'autant plus qu'elle est essentiellement faite d'interactions. Le mouvement dont il s'agit ici prend deux formes : les échanges eux-mêmes et la chaîne sans fin des adaptations et réadaptations conséquentes aux perturbations qui accompagnent les échanges. On peut théoriquement imaginer un système social sans perturbation : il faudrait pour cela atteindre une balance parfaite dans les six systèmes d'échange. En pratique, cela est à peu près impossible car l'échange introduit

⁴⁰ An Outline of the Social System, dans Theories of Society, vol. I, p. 60.

presque inévitablement des modifications ou des perturbations dans l'un ou l'autre des systèmes structuraux.

On voit ici que l'équilibre, comme on le disait déjà, n'est pour Parsons ni une réalité, ni un souhait. C'est vraiment un procédé heuristique, un point de référence théorique, utile pour percevoir les mouvements des systèmes d'action.

8. Les changements de structure

[Retour à la table des matières](#)

La dynamique de l'équilibre social est en réalité un procès de non-changement. Elle décrit la manière de fonctionner de toute société, sans que celle-ci connaisse nécessairement de changement de structure. Il ne faut donc pas confondre cette dynamique avec le changement social. Dans la sociologie parsonienne, celui-ci se présente sous deux formes assez distinctes : sous la forme de ce que Parsons appelle les changements de structure et sous la forme de l'évolution à long terme.

Le changement de structure se caractérise par des transformations assez importantes dans l'organisation et le fonctionnement d'une société, ou d'une sous-structure ou d'un sous-système dans une société, pour les faire passer d'un type social à un autre, ou d'une catégorie sociale à une autre. C'est le cas, par exemple, du passage de la société traditionnelle à la société industrielle, de la société féodale à la société bourgeoise, de la société capitaliste à la société socialiste.

La première question qui se pose est celle des *sources* du changement de structure. Parsons trouve utile de distinguer les sources de changement qui sont extérieures à la société et celles qui lui sont internes. Les facteurs exogènes peuvent être de différents ordres. Mentionnons, par exemple, des modifications génétiques de l'organisme, des transformations du milieu physique ou du climat, des changements dans la technologie. Dans son analyse de la division du travail, Durkheim avait mis en évidence l'influence du facteur démographique sur ce qu'il appelait la densité morale, qui est elle-même à son tour un facteur propice à la division du travail.

Les sociologues ont cependant eu trop facilement tendance à restreindre les facteurs exogènes à des sources de changements du type de celles que nous venons d'énumérer. Parsons ajoute pour sa part que, pour un système donné pris comme point de référence, il faut aussi considérer comme facteurs exogènes les changements se produisant dans les autres systèmes qui constituent l'environnement. Par exemple, sur le plan microsociologique, les changements qui peuvent survenir dans la personnalité psychique sont de nature à affecter le système social. Ou encore, des modifications dans l'univers culturel des valeurs ou des symboles peuvent influencer sur une société, même si ces changements dans l'ordre culturel n'ont pas leur source dans cette société.

Les facteurs endogènes sont plus difficiles à cerner et à aligner que les facteurs exogènes. Parmi les facteurs endogènes, Parsons accorde une importance particulière au rôle joué par les tensions (*strains*) dans la société. Les tensions sont les difficultés internes, les contradictions, les frottements, les inadaptations qui rendent le fonctionnement du système plus laborieux, plus difficile et parfois moins efficace. Il y a toujours des tensions dans toute société et elles ont une valeur positive en ce qu'elles sont des sources d'action et d'innovation. Mais il arrive que des états de tension ne réussissent pas à trouver de canal par lequel s'exprimer. On assiste alors à une croissance du réservoir de tension et à la mise en réserve d'énergies qui s'accumulent sans pouvoir se dépenser d'une manière positive. C'est lorsque ce réservoir devient trop chargé qu'il finit par provoquer d'une manière plus ou moins violente un changement de structure.

Si on comprend bien la pensée de Parsons, la tension nous paraît être souvent une réaction interne aux facteurs exogènes de changement. C'est généralement par la tension interne qu'ils provoquent que les facteurs exogènes contribuent au changement social. Par exemple, le changement technologique entraîne des inadaptations dans les rapports de travail, provoquant des tensions qui appellent à leur tour des changements de structure. La tension sert en quelque sorte à médiatiser l'influence des facteurs exogènes, souvent aussi à l'amplifier et à en étendre la portée dans le temps.

Les facteurs exogènes et endogènes n'entraînent cependant pas d'eux-mêmes le changement. Il arrive qu'ils soient présents sans que des changements de structure s'ensuivent. Cela provient de ce que les forces de changement en action dans la société demeurent plus faibles que les forces d'équilibre du système, c'est-à-dire que les forces de contrôle. Certaines *conditions* doivent être remplies pour que la balance penche dans l'autre sens. La première est que la tension à l'intérieur du système soit assez forte pour engendrer et soutenir la motivation nécessaire pour opérer des changements. En second lieu, il faut que se développent des mécanismes efficaces pour briser ou contourner la résistance de ceux qui ont intérêt au maintien du statu quo. Autrement, devant les forces d'opposition et de contrôle, les tensions

risquent de n'engendrer que de la passivité, ou encore des formes détournées et inefficaces d'hostilité. D'une manière positive, il faut, en troisième lieu, qu'apparaisse clairement un modèle de la nouvelle société qui soit réaliste et réalisable. Sans un tel modèle, les forces de changement risquent de s'épuiser assez vite, sans amener d'action efficace. En quatrième lieu, un nouvel ensemble de sanctions doit progressivement apparaître, qui récompensent les nouvelles normes et les nouvelles conduites et tendent à détacher des anciennes.

Parsons ajoute une dernière condition : les facteurs de changement doivent remonter le plus haut possible dans l'échelle de la hiérarchie cybernétique, c'est-à-dire normalement jusqu'au palier des symboles et des valeurs. C'est là que se situent les forces de contrôle les plus puissantes. Par conséquent, si l'univers des valeurs n'est pas atteint par les tensions et n'est pas engagé avec les forces de changement, il est probable que les résistances au changement l'emporteront. C'est dans cet univers des valeurs que les nouveaux modèles et les nouvelles sanctions doivent puiser leur inspiration, tout comme les sanctions et modèles anciens.

Le changement de structure demeure une des réponses possibles aux tensions montantes dans une société. Si les conditions propices au changement ne sont pas remplies, la société emprunte d'autres voies. Les forces de contrôle peuvent parfois réussir à dissoudre les tensions par de simples procès d'équilibration, c'est-à-dire en modifiant assez l'ordre existant pour affaiblir l'impact des facteurs de changement sans transformer profondément la société. Ou encore, les facteurs de changement peuvent être niés et les forces de changement étouffées, avec le risque que celles-ci réapparaissent sous d'autres formes et parfois avec une puissance accrue. Il est aussi possible d'isoler les forces de changement et de les rendre inoffensives pour le reste du système, en les lançant sur une voie d'évitement. Enfin, si les tensions sont trop fortes mais n'arrivent pas à entraîner les changements espérés, la société peut finir par disparaître comme entité autonome, se désorganiser, se fusionner avec une autre ou se faire conquérir par une autre.

Voilà, brièvement résumé, comment Parsons aborde le changement social. Il ne lui donne pas dans sa théorie la place centrale que bien de ses critiques voudraient. Mais il serait injuste de dire qu'il a complètement négligé ou même refusé le changement social. Il y a même chez Parsons un néo-évolutionnisme, qui est apparu surtout dans ses derniers écrits. En réalité, l'évolution à long terme lui apparaît simplement comme une autre forme de changement de structure.

9. Évolution des sociétés

[Retour à la table des matières](#)

Parsons a été à l'école des précurseurs de la sociologie, dont l'approche était généralement évolutionniste ou historique, qu'il s'agisse de Durkheim, Spencer, Weber, Sombart ou Marx. Sous leur influence, il s'est posé le problème de l'évolution des sociétés au cours des âges, des phases que traversent les civilisations et des grands mouvements qui oscillent à travers l'histoire. Mais c'est aussi à leur contact que Parsons s'est convaincu que leur entreprise avait été prématurée, parce qu'ils n'avaient pas le cadre conceptuel et théorique qui leur aurait permis de dégager les grandes lignes de l'histoire et les phases principales de l'évolution humaine et sociale. Parsons a donc consacré la première partie de son œuvre à l'élaboration du schéma théorique, avec lequel il croit maintenant être mieux armé pour reprendre les thèses évolutionnistes des premiers sociologues.

Parsons explique l'évolution à partir de deux grandes lois : une loi générale de l'évolution, qui en précise le principe; la loi de la hiérarchie cybernétique, qui indique la direction de l'évolution.

Sa loi générale de l'évolution, Parsons la puise dans la biologie qui, de toutes les sciences de l'homme, est allée le plus loin dans l'analyse de l'évolution et de ses facteurs. C'est en biologie que les théories évolutionnistes se sont élaborées au XIXe siècle et c'est dans cette science qu'elles ont conservé une avance, surtout par rapport aux autres sciences de l'homme. Aux yeux de Parsons, il n'y a aucune difficulté à aller puiser en biologie la loi générale de l'évolution, car il existe certains dénominateurs communs entre les principes qui président à l'évolution des organismes et ceux de la théorie générale de l'action. En particulier, on observe dans l'histoire sociale, comme dans l'histoire des organismes vivants, que les systèmes qui ont survécu et qui se sont le plus développés ont fait preuve d'une plus grande aptitude que les autres à s'adapter à leur environnement et aux changements dans leur milieu. La capacité d'adaptation est un des grands principes de toute vie, qu'elle soit végétale, animale, psychique ou sociale. De quelque nature qu'il soit, un système survit, se développe et progresse dans la mesure où il conserve une capacité toujours renouvelée d'adaptation à son environnement et à des

situations nouvelles. *La capacité d'adaptation généralisée*, tel est le principe fondamental de l'évolution.

Cette capacité d'adaptation se ramène à son tour aux deux grands processus de tout changement, la différenciation et l'intégration. Une société progresse dans la mesure où elle se différencie toujours davantage, de manière à pouvoir répondre à tous ses besoins d'une manière plus complète et plus parfaite. En même temps, parce qu'elle se différencie, elle doit inventer de nouvelles modalités d'intégration pour coordonner les éléments nouveaux et plus nombreux qui la composent. Une différenciation croissante, accompagnée d'une intégration soutenue, confère à une société l'adaptabilité nécessaire pour évoluer suivant ses besoins et les exigences de son environnement.

La seconde loi nous est déjà connue, c'est celle de la *hiérarchie cybernétique*. Elle nous enseigne que dans l'évolution sociale à long terme, s'étendant sur plusieurs générations, les changements dans le système de la culture constituent les étapes principales de l'évolution sociale. Parce qu'elle est première dans l'échelle des contrôles, la culture exerce une influence dominante sur le système social et les autres systèmes. C'est là que se joue la partie. Les changements qui s'y opèrent ont la chance de marquer la société en profondeur et pour une longue période.

À partir de ces deux lois, Parsons distingue trois stades principaux dans l'évolution sociale : la société primitive, la société intermédiaire et la société moderne ⁴¹. Étant donné la loi de la hiérarchie cybernétique, c'est un critère culturel qui distingue ces trois types de sociétés. Le passage de la société primitive à la société intermédiaire s'est fait par l'apparition de *l'écriture*. Celle-ci a représenté une très importante révolution, car elle a contribué à stabiliser davantage l'univers de la culture. À partir du moment où elle a été écrite, la langue a pu adopter des codes grammaticaux et syntaxiques plus rigoureux et enrichir indéfiniment son vocabulaire. L'écriture a aussi permis de figer les événements, les idées, les sentiments et les émotions. Grâce à l'écriture, l'homme a pu objectiver sa pensée, la projeter hors de lui-même et en faire en quelque sorte un objet de travail. D'une manière analogue, les sociétés humaines ont pu prendre un recul par rapport à leur histoire. La tradition orale ne pouvait conserver le souvenir que de quelques générations ; les archives étendent la perspective historique d'une manière indéfinie. Bref, avec l'écriture, la culture a pris un caractère plus stable, s'est détachée davantage de la quotidienneté dont elle était auparavant entièrement dépendante. La culture a pu ainsi devenir plus autonome de l'événement, plus indépendante de

⁴¹ Parsons a présenté les trois stades de l'évolution des sociétés dans deux volumes : *Societies : Evolutionary and Comparative Perspectives*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1966 ; *The System of Modern Societies*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1971. Le second, qui porte sur le troisième stade, celui de la société moderne, a paru trop tard pour que nous puissions en tenir compte dans notre analyse.

la conjoncture et, par conséquent, s'affirmer comme un système en elle-même. L'écriture a opéré une plus nette différenciation entre la culture et les autres systèmes d'action, ce qui ne peut être, aux yeux de Parsons, qu'un indice de développement.

Le passage de la société intermédiaire à la société moderne a été marqué par l'apparition du droit, d'institutions juridiques, comme les cours de justice, et de règles strictes de procédures. L'apparition du droit a, elle aussi, eu pour conséquence d'accroître la stabilité et la permanence de la culture. Le droit définit d'une manière rigoureuse les règles et normes de conduite, il spécifie les valeurs dans des applications concrètes, il institutionnalise des idées, des principes, des idéaux. Avec l'existence du droit, les mœurs sont moins soumises à des influences à court terme, moins liées à une conjoncture présente ou à l'impact d'événements particuliers. Dans la mesure où le droit se codifie et où la jurisprudence prend corps, la culture s'exprime d'une manière plus rigoureuse dans des règles écrites, dont l'interprétation relève d'agents officiels qui sont eux-mêmes liés par des normes de procédure.

L'évolution sociale apparaît donc à Parsons comme l'affirmation progressive de la culture dans la vie humaine et sociale ; elle est liée au progrès d'un système culturel plus différencié et en même temps plus stable, dont le contenu s'enrichit du fait qu'il est à la fois plus abondant et diversifié.

On peut se demander si Parsons n'a pas fait ici un usage trop limité de sa loi de la hiérarchie cybernétique. Il n'a utilisé de celle-ci que la hiérarchie des facteurs de contrôle et a laissé de côté les facteurs de conditionnement. Prise dans sa totalité, en tenant compte du -mouvement de bas en haut autant que de haut en bas, cette loi aurait probablement fourni à Parsons un modèle plus complexe, susceptible d'englober plus d'éléments de la réalité. Telle qu'elle se présente, la théorie évolutionniste de Parsons se rapproche étrangement de celle de Spencer ; il n'apparaît pas que Parsons ait apporté une contribution originale à l'évolutionnisme social.

Par ailleurs, sa thèse évolutionniste éclaire toute sa sociologie. Il est évident - et Parsons lui-même l'a souligné plusieurs fois - que la sociologie parsonienne est avant tout axée sur les sociétés complexes, c'est-à-dire les sociétés les plus avancées dans l'évolution sociale. En effet, le cadre théorique que construit Parsons s'applique à des sociétés hautement différenciées, dans lesquelles les distinctions entre culture et système social, entre religion et politique, entre économie et politique, entre droit et morale, se sont affirmées d'une manière non équivoque. Le paradigme de la différenciation est inspiré de l'analyse de sociétés complexes et il s'applique d'abord à elles.

Pour Parsons, la théorie sociologique n'a pu se développer que dans des sociétés avancées, où les sous-systèmes sont assez différenciés pour qu'on en

puisse poursuivre l'analyse. Parsons ne se sent pas visé par ceux qui reprochent à son schème conceptuel et théorique de ne pas s'appliquer aussi bien aux sociétés primitives et de manquer par conséquent d'universalité. À ses yeux, c'est là simplement la preuve que les sociétés avancées offrent à la sociologie l'objet privilégié de son analyse et de sa réflexion.

10. La sociologie comparée

[Retour à la table des matières](#)

Entre l'évolutionnisme et la sociologie comparée, le lien est étroit dans l'esprit de Parsons : la sociologie comparée trouve son fondement dans l'évolutionnisme. Parsons est convaincu qu'on ne peut pas comparer des sociétés sans les situer dans une échelle d'évolution qui nous permet de dire que telle société est plus « avancée » que d'autres. La comparaison entre des sociétés prend nécessairement comme point de référence un certain ordre de développement dans le temps, suivant un schème évolutif qui établit les critères de comparaison.

La sociologie comparée pose en effet deux problèmes méthodologiques. Le chercheur doit d'abord décider des structures ou des aspects d'une société qu'il est théoriquement important de confronter aux mêmes structures et aux mêmes aspects dans d'autres sociétés. En second lieu, le chercheur doit pouvoir apprécier l'importance des différences qu'il observe dans les structures de deux ou plusieurs sociétés. Ce double problème, une perspective évolutionniste sur les sociétés permet de le résoudre en indiquant les éléments sociaux qui se transforment au cours de l'histoire et les stades par lesquels passe l'évolution des sociétés. Du fait même que l'on décrit une genèse et une histoire, on pose des points de comparaison entre des sociétés qui se trouvent à des moments différents dans le circuit évolutif.

Ce lien de la sociologie comparée avec l'évolutionnisme est d'autant plus important, aux yeux de Parsons, que celui-ci considère que l'étude comparée est essentielle au caractère scientifique des sciences de l'homme. La comparaison entre des collectivités ou des sociétés est, dans ces sciences, l'équivalent de l'expérimentation en laboratoire dans les sciences physiques et naturelles. En comparant des sociétés dans le temps ou dans l'espace, le sociologue peut faire varier certains facteurs et en maintenir d'autres constants, à la manière du

chercheur en laboratoire. L'étude comparée permet l'équivalent de la manipulation des variables, qui est rarement possible dans les sciences de l'homme, mais qui le devient ainsi d'une manière indirecte.

Le schème conceptuel que nous avons présenté jusqu'ici fournit trois éléments importants pour les fins des études comparées en sociologie. Tout d'abord, la loi de la différenciation offre d'importants points de repère. Une société plus différenciée est une société plus avancée dans l'ordre du développement général de son système fonctionnel et structurel. Par conséquent, plus une société marque de différences entre ses quatre sous-systèmes fonctionnels, plus elle est en avance sur les autres du point de vue du développement général. Le paradigme des quatre sous-systèmes fournit donc un cadre essentiel de points de repère à la sociologie comparée. Pour la première fois, le sociologue n'est pas dans l'arbitraire ou le flou pour comparer des sociétés. Il peut se référer à un schème analytique applicable à tout système social et à toute collectivité. Le haut degré d'abstraction du paradigme autorise précisément à l'utiliser d'une manière générale, comme le requiert la recherche comparative.

En second lieu, on peut affirmer qu'en principe, dans un système concret d'action (par exemple, une société, une personnalité), les quatre sous-systèmes n'ont pas une égale importance. On observe que les sociétés ne présentent pas toutes le même ordre ou la même hiérarchie dans l'agencement des quatre sous-systèmes. Par exemple, la société industrielle se caractérise par un développement et une prolifération de la fonction économique, au point que celle-ci prend une nette primauté dans l'ensemble de la société ; c'est alors qu'apparaissent : des institutions et des structures spécialisées en vue de la seule fonction de production et de circulation des biens. On pourrait, par ailleurs, donner l'exemple de sociétés où la fonction politique a pris la prédominance et caractérise l'ensemble du système social. C'était le cas en particulier de la société égyptienne de l'Antiquité, qui était entièrement polarisée par l'administration bureaucratique gouvernementale que présidait le pharaon. Parsons lui-même n'a pas beaucoup élaboré cette possibilité d'emploi du paradigme de différenciation pour des fins comparatives. Il l'a cependant suffisamment indiquée, notamment, par rapport à la société industrielle.

Le troisième élément auquel recourt Parsons pour les fins des études comparées, c'est celui des variables structurelles. Et ici, Parsons a été plus explicite. Dans *The Social System*, Parsons consacre plusieurs pages à montrer comment les deux variables universalisme-particularisme et performance-qualité fournissent les éléments principaux d'un cadre général d'analyse comparée. Comme l'indique le tableau 7, l'arrangement de ces deux variables permet de constituer quatre types différents de sociétés, que Parsons illustre de

cas concrets. Et cette typologie fournit les quatre classes principales de sociétés qu'il est possible d'identifier à travers l'histoire ⁴².

Tableau 7		
Types de sociétés d'après certaines variables structurelles		
	Universalisme	Particularisme
Performance	Société qui privilégie l'accomplissement personnel, à travers des règles dont l'application est indépendante des personnes concernées v.g. les États-Unis	Société qui privilégie l'accomplissement personnel, suivant des règles qui tiennent compte du contexte spécifique de relations humaines qui s'attache à un statut particulier v.g. la Chine classique
Qualité	Société où l'action est guidée par des normes universalistes, à l'intérieur d'un système social où le statut hiérarchique traditionnel garde une importance prédominante v.g. l'Allemagne	Société où l'action est guidée par des normes variables suivant le statut des acteurs et le contexte particulier de l'action v.g. l'Amérique latine

En utilisant ainsi les variables structurelles dans une perspective à la fois comparative et évolutionniste, Parsons a en quelque sorte bouclé la boucle. Par la voie de la sociologie comparée, l'évolutionnisme nous ramène au point de départ de la théorie de l'action, c'est-à-dire aux variables structurelles qui sont les catégories fondamentales de la structure de tout système d'action. L'analyse structurelle rejoint l'analyse dynamique et s'y intègre. Cette unité du modèle théorique correspond bien à l'intention première de Parsons. Il nous restera à dire plus loin dans quelle mesure cette intention a effectivement été réalisée, et surtout à quel prix.

⁴² Talcott Parsons, *The Social System*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1951, p. 102 et pp. 180 à 200.

Chapitre IV

Les systèmes économique et politique

[Retour à la table des matières](#)

Une théorie aussi générale et englobante que celle de Parsons s'étend dans toutes les directions, au point d'inclure dans l'aire analytique qu'elle recouvre la science économique et la science politique. En effet, l'économie et le politique sont les deux autres sous-systèmes « actifs » de la société, interreliés d'une manière étroite au sous-système de la communauté sociétale. Il était logique qu'après avoir élaboré sa théorie générale de l'action, Parsons ait voulu en poursuivre l'application dans l'étude des systèmes économique et politique.

En réalité, cependant, l'évolution de la pensée de Parsons n'a pas suivi un cours aussi net. Ce qui apparaît a posteriori comme un aboutissant était déjà présent dès le début. Plus exactement, la théorie économique a fourni à Parsons d'importants éléments de départ. On peut en effet affirmer que la notion d'action sociale lui a été largement inspirée par ses analyses de l'action économique. Rappelons que, dans ses premiers écrits, Parsons a longuement discuté le modèle de conduite économique de Marshall, dont il s'est ensuite inspiré, en le modifiant, pour l'étendre à l'ensemble de l'action sociale. Dans

l'évolution de la pensée de Parsons, l'homme social a d'abord été une extension de l'homme économique, jusqu'à ce que l'homme économique devienne un aspect de l'homme social.

De plus, au cours de l'élaboration de la théorie générale de l'action, la science économique a fourni à Parsons certains concepts clés dont il s'est abondamment servi. En particulier, c'est à l'aide de notions économiques que Parsons a construit son tableau de l'interaction et des échanges entre les systèmes d'action. L'apport de la science économique explique sans doute que la société apparaisse à Parsons comme un vaste marché d'échanges entre des unités individuelles et collectives, où circulent non seulement la monnaie, mais le pouvoir, l'influence et les engagements.

Si l'on avait suivi le déroulement historique de la pensée de Parsons, on aurait dû traiter dès le début de sa sociologie économique. La lecture de Weber et la thèse de doctorat qu'il a soutenue à Heidelberg ont fait prendre conscience à Parsons des limites d'une approche exclusivement économique des problèmes économiques. Ceci a amené Parsons à vouloir démontrer que l'économie est un secteur de la société, qu'elle doit être analysée comme telle et que les économistes restreignent à l'excès leur champ de vision en refusant de considérer l'interaction entre les phénomènes qu'ils étudient et le reste de la société. Mais pour étudier cette interaction, il fallait élaborer une théorie générale susceptible de recouvrir l'économie et les autres sous-systèmes de la société. La logique à laquelle Parsons tenait dans l'élaboration de son système général l'amenait à postuler que cette théorie générale devait pouvoir s'appliquer à toutes les sciences de l'homme, c'est-à-dire aussi bien à la science politique qu'à la science économique.

L'importance de ce chapitre-ci dans la compréhension de l'œuvre de Parsons n'a donc pas besoin d'être soulignée davantage. Avec la sociologie économique, nous touchons au cœur du schème parsonien. Et avec la sociologie politique, nous abordons le principal secteur où Parsons a transposé le modèle général d'analyse sociale emprunté à la science économique.

A) Le système économique

[Retour à la table des matières](#)

Un des principaux traits, sinon le principal, des sociétés industrielles modernes, telles que les perçoit Parsons, tient à la prédominance de l'activité et des institutions économiques. Comparées à la société primitive et à la société Intermédiaire, les sociétés modernes ont vu croître le monde de la production, le secteur du travail, le réseau des échanges monétaires et l'importance du crédit. La société industrielle moderne - et pour Parsons, surtout la société capitaliste moderne - est le lieu privilégié pour l'étude de l'économie, de son rôle et de sa place dans la société. C'est dans ce type de société que l'économie s'est le plus différenciée du reste de l'activité sociale, qu'elle s'affirme comme un sous-système aisément identifiable, dont on peut suivre les rapports d'échanges et d'interactions avec le reste de la société.

Le schème parsonien, comme nous l'avons déjà souligné, ouvre toujours deux voies simultanées à l'analyse. On peut d'abord considérer l'économie en tant que système social, différencié des autres sous-systèmes de la société et se différenciant lui-même en sous-systèmes. C'est ce qu'on peut appeler l'analyse verticale, qui s'attache à l'étude de l'économie dans sa spécificité, dans son organisation interne et son fonctionnement. La seconde orientation consiste à situer l'économie dans la société et à faire le relevé de ses différents rapports d'échange et d'interaction avec les autres sous-systèmes de la société. On considère alors l'économie sur un plan horizontal, comme un des quatre sous-systèmes dont l'ensemble compose la société.

Nous allons poursuivre l'analyse suivant ces deux voies que nous indique Parsons ⁴³.

⁴³ L'exposé le plus complet de la théorie et de la sociologie économique de PARSONS se trouve dans l'ouvrage qu'il publia en collaboration avec Neil Smelser, *Economy and Society. A Study in the Integration of Economic and Social Theory* (1956).

1. Le sous-système économique

[Retour à la table des matières](#)

L'économie, telle que l'entend Parsons, n'est ni une structure concrète, ni une institution. C'est plutôt l'aspect sous lequel apparaît l'activité des acteurs sociaux lorsqu'ils sont engagés dans la production et la circulation des biens et services nécessaires à la survie matérielle et au bien-être des individus et de la collectivité. La production et la circulation des biens et services sont donc ce qui polarise l'économie et lui confère sa spécificité. Toute activité qui contribue à la production et à la circulation des biens et services s'insère dans le réseau de la fonction économique. En même temps, la production et la distribution des biens indiquent les frontières de l'économie. Une fois que les biens et services ont été produits et distribués, la façon dont ils sont consommés, la raison pour laquelle on les désire et on les consomme et tous les usages qu'on fait de ces biens et services ne concernent plus l'économie. Ce sont là d'autres aspects de l'activité sociale, appartenant à d'autres sous-systèmes de la société.

Le sous-système économique apparaît véritablement comme un sous-système fonctionnel, qu'on peut analytiquement isoler et dont on peut désigner l'activité qui le caractérise comme étant la production et la circulation des biens et services requis pour la survie et le bien-être des individus et de la collectivité. C'est dire qu'en tant que sous-système l'économie se prête, dans la logique parsonnienne, à une analyse suivant le paradigme fonctionnel du système de l'action : il doit être possible d'y distinguer les quatre sous-systèmes fonctionnels que comprend tout système d'action et de reconnaître le réseau des échanges entre ces sous-systèmes. Résumons brièvement la pensée de Parsons à ce sujet.

Tout d'abord, *la production et la circulation des biens et services* constituent, comme nous venons de le voir, le but poursuivi par l'économie. Répondre aux besoins de la consommation en produisant en quantité suffisante tous les biens et services requis par les membres d'une collectivité, tel est l'objectif du sous-système économique. On peut donc identifier un sous-système de mobilisation des ressources en vue de cet objectif : c'est ce qui correspond à la *poursuite des buts (G)* dans tout système d'action.

À cette fin, le système économique doit pouvoir compter sur un réservoir de ressources de diverses natures. Elles peuvent être d'ordre matériel, comme

les richesses naturelles, mais elles sont aussi et peut-être plus encore de nature culturelle et psychosociale. Parmi les ressources économiques nécessaires, il faut compter la technologie, qui est essentiellement culturelle% Il en va de même de la motivation des acteurs à entrer dans des rôles de production et à les remplir suivant les normes et les modèles que propose la culture : c'est le problème de la socialisation des acteurs aux exigences de la production, aux gratifications et sanctions qu'elle procure. L'ensemble de ces ressources physiques, culturelles et psychosociales compose ce que Parsons appelle les *engagements économiques* que requiert l'économie pour fonctionner d'une manière efficace. La somme de ces ressources constitue le sous-système de la latence (L), qui débouche sur la culture en même temps que sur la personnalité.

Tableau 8
Paradigme des sous-systèmes de l'économie

A			G				
<table><tr><td>Sous-système de la capitalisation et de l'investissement</td><td>Sous-système de la production et de la distribution</td></tr><tr><td>Sous-système des engagements économiques : ressources physiques, culturelles et psycho- culturelles (motivation)</td><td>Sous-système de l'organisation</td></tr></table>				Sous-système de la capitalisation et de l'investissement	Sous-système de la production et de la distribution	Sous-système des engagements économiques : ressources physiques, culturelles et psycho- culturelles (motivation)	Sous-système de l'organisation
Sous-système de la capitalisation et de l'investissement	Sous-système de la production et de la distribution						
Sous-système des engagements économiques : ressources physiques, culturelles et psycho- culturelles (motivation)	Sous-système de l'organisation						
L			I				

(Source : Economy and Society, p. 44.)

La mobilisation des ressources au service du but poursuivi exige qu'un système de gratification préside à l'embauche et à l'allocation des ressources. Cela suppose que des capitaux soient temporairement sacrifiés pour être investis dans l'activité productrice, plutôt que dans la consommation à court terme, et que l'allocation de ces capitaux serve de gratification aux acteurs engagés dans la production et la distribution des biens et services. L'ensemble des activités que requiert cette *capitalisation* et celles qui en découlent constituent le sous-système de l'*adaptation* (A) de l'économie, par lequel celle-ci va chercher dans le milieu, c'est-à-dire dans le reste du système social et dans l'environnement physique, les ressources nécessaires, sélectionne ces ressources et détermine le coût que le système est prêt à payer pour leur usage ou leurs services.

Enfin, l'efficacité de l'économie requiert la coordination et l'organisation des facteurs de production au service du but poursuivi. Parsons reprend ici la notion d'organisation qu'avait développée Marshall. Ce dernier en avait

d'ailleurs fait un des facteurs de production relevant plus particulièrement de l'entrepreneur ou de l'administrateur. Parsons voit dans l'ensemble des *activités organisatrices* de la production le sous-système *d'intégration (I)* propre à l'économie.

Entre ces quatre sous-systèmes de l'économie, il n'est pas difficile de retracer un vaste réseau d'échanges et d'interactions. Ainsi, les investissements qu'on consacre à la production servent à engager et retenir les différentes ressources physiques et sociales nécessaires à la production. De même, les institutions économiques créées pour répondre aux exigences d'intégration doivent s'assurer les services des ressources humaines nécessaires ; elles garantissent en retour à ceux dont elles obtiennent les engagements des gratifications monétaires et une certaine sécurité.

La loi de l'offre et de la demande est la loi la plus générale qui préside à l'ensemble de ces échanges ; c'est pourquoi elle occupe une place centrale dans la théorie économique. Parsons ne manque pas de souligner que cette loi économique n'est qu'une forme spéciale de la loi plus générale de l'équivalence de l'action et de la réaction qu'on trouve dans tout système d'action. On peut se représenter la demande comme une forme d'action sur un marché, que ce soit le marché du travail ou celui des biens ; à cette action répond une réaction, qui prend la forme de l'offre. Et l'offre par rapport à la demande peut aussi faire l'objet de la même analyse. Les courbes d'offre et de demande que les économistes ont pu établir représentent, dans le système de l'action, les mesures les plus raffinées et les plus précises auxquelles on a pu encore arriver dans l'utilisation de cette loi de l'action et de la réaction. La raison en est que, dans l'économie, les deux éléments fondamentaux de toute interaction, l'action et la sanction, prennent des formes quantifiables, grâce à la monnaie qui est l'étalon de mesure central dans l'activité économique. L'action d'un acteur ou d'un bien, pour les fins de la production, peut être mesurée en termes de productivité, de coût et de rentabilité. Et l'acteur qui fournit son travail peut de son côté mesurer les gratifications ou les sanctions qu'il reçoit en termes monétaires précis. Il n'y a aucun autre cas où la loi de l'action et de la réaction se présente avec autant de netteté et d'une manière aussi aisément mesurable.

Pour Parsons, cette différence de visibilité entre les deux lois ne correspond pas à une distinction fondamentale. Il s'agit plutôt de quelque chose d'accidentel, qui ne change rien au fait que l'une n'est qu'une application spécifique de l'autre.

2. L'économie et la société

[Retour à la table des matières](#)

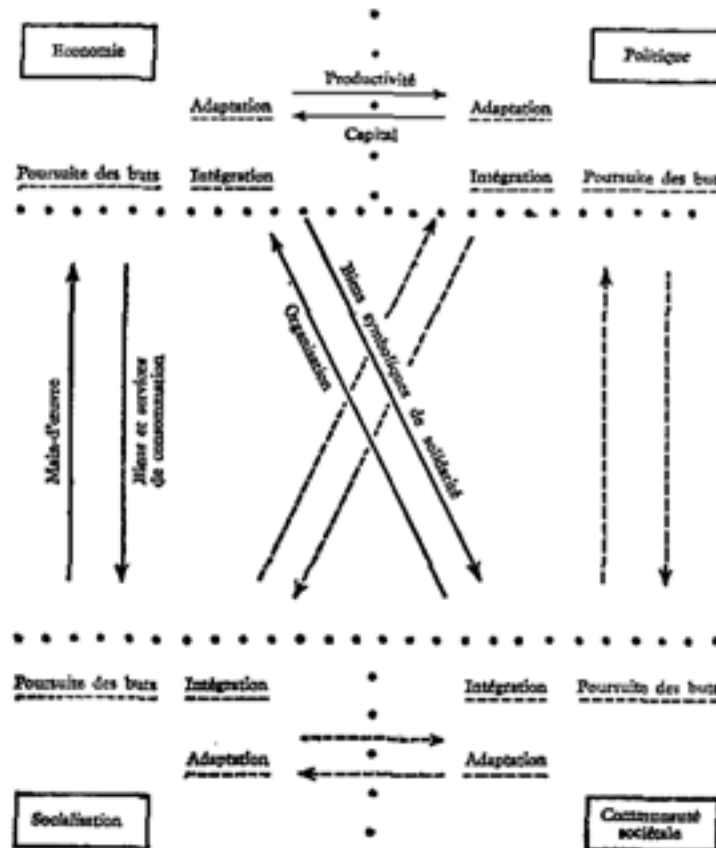
La deuxième orientation que suggère le schème parsonien nous porte vers l'analyse de l'économie en tant que partie de la société. Ici, l'économie n'est plus envisagée comme un système social, mais comme un sous-système de ce type particulier de système. social qu'est la société globale.

Comme telle, l'économie devient le sous-système d'adaptation de la société et, à ce titre, entre en interaction d'échanges avec les autres sous-systèmes. Ce sont surtout ces échanges que Parsons s'attache à identifier. Cela confère à son analyse un caractère dynamique. Parsons ne nous décrit pas un système économique stable, équilibré et en quelque sorte permanent. L'économie décrite par Parsons se présente plutôt comme un marché très actif, s'imbriquant à son tour dans un autre plus vaste, la société, où l'économie est engagée dans des processus incessants d'échange avec d'autres marchés.

Nous allons reconstituer le schéma que dresse Parsons de ce réseau d'échanges entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société. Le tableau 9, qui développe d'une manière plus détaillée une partie du tableau 6, va nous aider à suivre la description de Parsons.

On y trouve d'abord, aux quatre coins, les sous-systèmes de la société : l'économie, le politique, les institutions de la communauté sociétale et le système de la socialisation. Chacun de ces sous-systèmes se subdivise à son tour en trois sous-systèmes internes, qui sont ceux de l'adaptation, de l'intégration et de la poursuite des buts. Comme le montre le tableau, *c'est toujours par l'intermédiaire d'un de ses sous-systèmes internes que l'économie échange avec les trois autres systèmes de la société*. Et il en est évidemment de même pour chacun des trois autres systèmes dans leurs rapports entre eux et avec l'économie. C'est là une règle de symétrie que Parsons impose rigoureusement à tous ses systèmes d'échange.

Tableau 9
Les systèmes d'échange entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société



On notera aussi que le sous-système de la latence n'apparaît pas à l'intérieur de chacun des systèmes de la société. La raison en est, nous dit Parsons, que ce sous-système constitue, dans tout système d'action, un cas spécial : la latence fait référence à un réservoir de ressources psychiques et à l'univers des règles, valeurs et normes de la culture. Elle n'est donc pas engagée dans l'interaction de la même façon que les autres sous-systèmes : elle représente le *contexte normatif* dont l'action sociale s'inspire, mais elle n'est pas action sociale proprement dite. Étant donné qu'il s'agit ici d'échanges et d'interactions, la latence se trouve en dehors de ce réseau.

Considérons maintenant les échanges, en prenant le système économique comme système de référence, tandis que les trois autres sous-systèmes forment l'environnement avec lequel il est en interaction.

Le sous-système de la socialisation contient tout particulièrement l'institution de la famille, et l'on pourrait ajouter l'institution scolaire. Par rapport à l'économie, ces institutions fournissent la main-d'œuvre, de différents types et de différentes spécialisations, requise pour la poursuite du but de l'économie, la production des biens et services de consommation. En échange de la main-d'œuvre, l'économie fournit aux institutions de socialisation les biens et services qu'elles consomment. Elle fournit également la monnaie et le crédit qui servent à l'acquisition des biens et services.

Dans ses rapports avec le politique, l'économie compte sur l'État et sur ceux qui ont comme responsabilité la mobilisation et la coordination du travail pour être les garants du capital requis pour la production. Selon Parsons, c'est dans le politique que l'on trouve la base du système monétaire et du crédit : les institutions politiques ont l'autorité pour étendre ou restreindre la masse monétaire et le crédit, créer, maintenir ou dévaloriser la monnaie. A sa base, le système économique repose donc sur des décisions prises par les instances politiques. Et c'est de ces décisions que procède la masse du capital qui peut être investie dans l'économie. En retour du capital et du crédit, l'économie apporte à l'activité politique la productivité économique qui lui est nécessaire, notamment par son sous-système d'adaptation.

Enfin, le sous-système de la communauté sociétale fournit les éléments d'organisation grâce auxquels la structure économique prend forme sous l'aspect de firmes, d'entreprises, d'usines, de bureaucraties. C'est là l'aspect proprement institutionnel de l'économie, grâce auquel se réalise la combinaison des facteurs de production. En retour, l'économie apporte à la communauté sociétale des biens et services qui, revêtant un caractère symbolique, servent à spécifier le statut socio-économique des personnes qui en bénéficient, désigner les classes sociales, fonder ou exprimer des solidarités. Par exemple, la contribution financière apportée à un mouvement social, à une œuvre de bienfaisance, à un parti politique, puise dans l'économie les éléments destinés à exprimer symboliquement une forme ou l'autre de solidarité.

Comme le souligne Parsons, dans tous ces échanges, la monnaie joue le rôle de médium par lequel l'économie s'assure la contribution des autres sous-systèmes. C'est en retour d'un traitement ou d'un salaire que la main-d'œuvre de l'institution familiale vient sur le marché du travail; du secteur politique, l'économie reçoit les bases du crédit, mais elle assure en retour une productivité accrue dont la monnaie est la mesure ; en échange de l'organisation, l'économie utilise la monnaie pour obtenir les services des entrepreneurs et administrateurs.

Parsons complète ce tableau des échanges en empruntant à la science économique des notions dont on a déjà vu qu'il fait grand usage. Les économistes ont identifié quatre facteurs de production : la propriété foncière, le

travail, le capital et l'organisation. À chacun correspond un mode de participation aux revenus : le loyer, les salaires, l'intérêt, les profits. Facteurs de production et produits correspondent respectivement aux notions d'entrées (« input ») et de sorties (« output »).

Conjuguées ensemble, les notions de facteurs de production et de produits et celles d'entrées et de sorties permettent à Parsons de construire un tableau de ce qu'il appelle les doubles échanges à chacune des frontières de chaque sous-système. Le tableau 10 résume les doubles échanges qui s'effectuent entre l'économie et les autres sous-systèmes, et indique le médium impliqué dans chaque cas. On voit que, pour chaque échange, il y a entrée de facteurs de production dans les deux sens et il y a également sortie de produits dans les deux sens.

Ajoutons que Parsons s'est amusé à compliquer plus encore ce tableau en tenant compte de l'ordre des contrôles hiérarchiques entre les média d'échange et de l'ordre des contrôles hiérarchiques à l'intérieur des systèmes d'échange. Nous ne le suivrons pas ici dans ces raffinements.

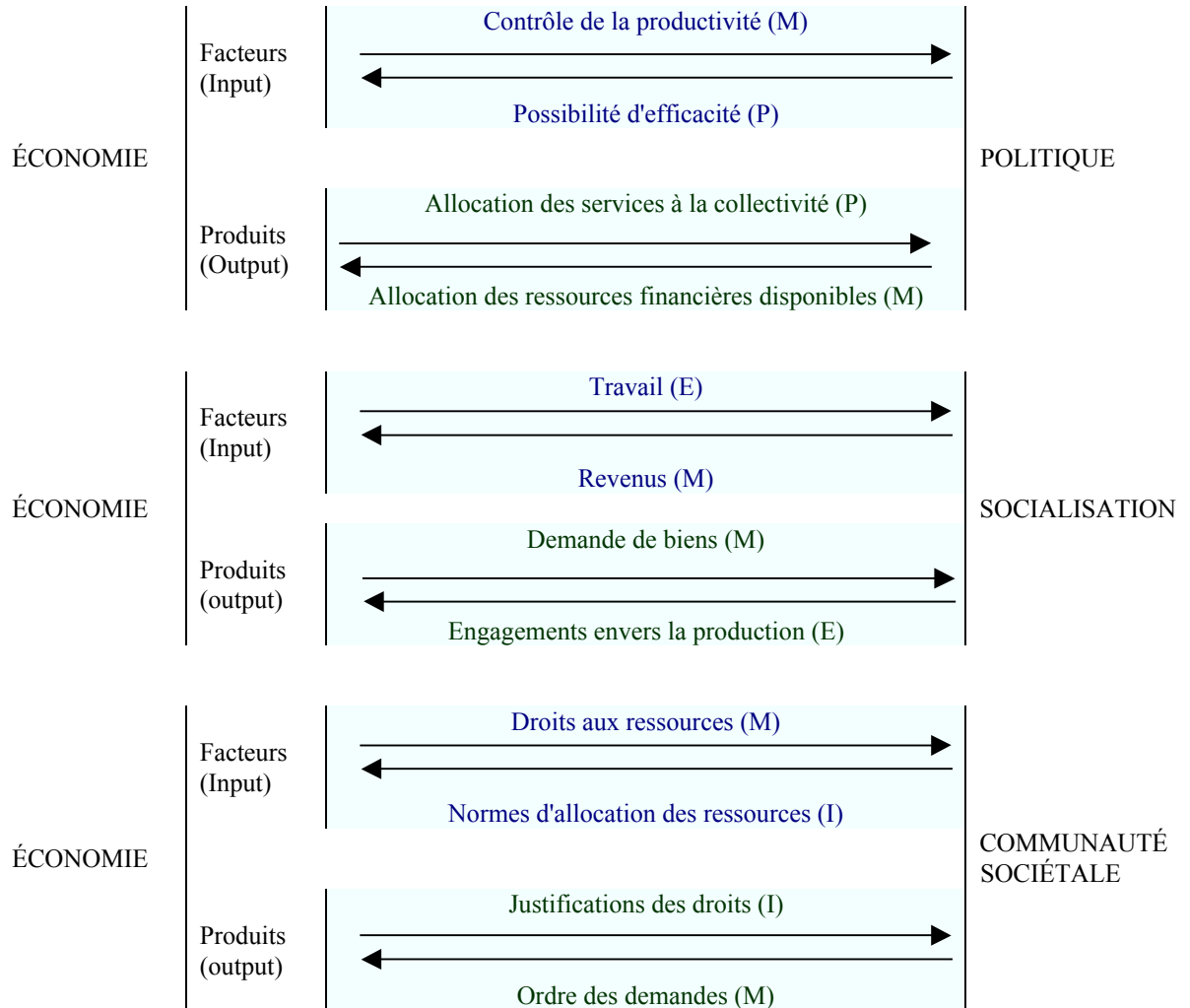
3. La structure institutionnelle de l'économie

[Retour à la table des matières](#)

On se souvient que la sociologie, telle que définie par Parsons dans son sens le plus strict, se réduit toujours à l'étude du sous-système d'intégration de tout système d'action. Dans la société globale, ce sont les solidarités constitutives des communautés sociétales qui forment l'objet privilégié de l'étude sociologique. À l'intérieur de l'économie, considérée comme système social, la même logique prévaut, de sorte que la sociologie économique s'attache à l'étude des éléments intégrateurs du système économique. Ces éléments intégrateurs, c'est d'abord et avant tout ce que Parsons appelle les institutions économiques.

Parsons considère qu'il existe trois institutions économiques, qui ne sont cependant pas sur un pied d'égalité. L'institution économique principale est le contrat ; les deux autres découlent du contrat : ce sont la propriété et le travail.

Tableau 10
Le réseau des doubles échanges entre l'économie et les autres sous-systèmes de la société



M : Monnaie
I : Influence
P : Pouvoir
E : Engagements

Le contrat est l'institution économique la plus fondamentale, car il sert à institutionnaliser de la manière la plus précise et la plus formelle l'échange entre deux ou plusieurs parties. Dans l'échange contractuel, chacune des parties remplit un rôle, apporte une contribution, attend un avantage. En outre, c'est dans le contrat que des règles et des normes sociales apparaissent de la manière la plus explicite. Bref, on peut dire du contrat qu'il crée entre les parties un véritable système d'interaction et d'échange. Et ce système peut être à son tour analysé dans les catégories parsoniennes des quatre sous-systèmes. Il y a en effet quatre éléments principaux qui entrent dans la relation contractuelle, chacun de ces éléments se rapportant à l'un des quatre sous-systèmes. On trouve d'abord l'intérêt que poursuit chacune des parties en cause, dans sa recherche de biens, services ou valeurs dont elle espère bénéficier à l'occasion de l'échange : c'est l'aspect de la poursuite des buts.

Il y a en second lieu un univers commun de valeurs que partagent les parties, dont s'inspire leur motivation à contracter et à respecter le contrat. Il s'agit ici du sous-système de la latence.

En troisième lieu, les contractants doivent accepter des contraintes dans leur liberté à contracter, contraintes qui leur sont imposées par leurs rapports avec le reste de la société, ou avec d'autres secteurs de la société. Le contrat doit non seulement tenir compte des intérêts des contractants, mais il doit aussi respecter les intérêts de la société en général et ceux d'autres acteurs qui peuvent être atteints par les effets du contrat. Nous touchons ici aux impératifs de l'adaptation.

Enfin, le système d'actions et de sanctions impliqué dans l'échange contractuel prend des formes symboliques qui servent de contrôles institutionnalisés pour les parties contractantes. Ces actions et sanctions sont les gratifications symboliques qui s'appellent succès, approbation, estime, prestige, etc. C'est la contribution du système de l'intégration dans le contrat.

Les deux autres institutions économiques sont des cas particuliers du contrat. La *propriété* découle de ce que Parsons appelle le *contrat d'investissement*. Du point de vue de la production, la propriété est l'institutionnalisation des droits d'un acteur dans des objets non sociaux (ou des objets sociaux dans le cas de l'esclavage) qu'il est autorisé à utiliser comme moyens de production, ou dont il bénéficie comme récompense en retour de ce qu'il produit. La propriété ainsi entendue est un droit qui établit un rapport de nature économique entre un acteur et des objets. Et ces rapports sont eux-mêmes sanctionnés par l'accord d'un certain nombre d'autres acteurs. En retour, le propriétaire se trouve engagé à contribuer quelque chose au système de production. C'est

en ce sens que la propriété est définie par Parsons comme un contrat d'investissement.

Le troisième type d'institution économique comprend l'ensemble du secteur du travail ou des occupations que l'on appelle communément le *marché du travail*. Il s'agit ici des rôles directement liés à la production et à la distribution des biens, que ces rôles se situent dans des organisations bureaucratiques, ou qu'ils soient isolés comme dans le cas des professions libérales ou du pêcheur propriétaire de sa barque. Le marché du travail découle plus particulièrement du *contrat d'embauche*, qui peut être individuel ou collectif, et qui reste assez souvent implicite ou seulement verbal.

Dans la société industrielle moderne, une différenciation progressive s'est opérée entre ces deux institutions, le travail et la propriété. Cette différenciation a entraîné le développement de la bureaucratie. Aussi, Parsons considère-t-il celle-ci comme une exigence du développement économique et industriel. Il croit que l'entreprise familiale, petite ou grande, a joué un rôle essentiel au début de l'industrialisation occidentale. Mais la firme familiale fusionnait trois institutions en une : la famille ou la parenté, les rôles professionnels, la propriété. À la longue, ce type d'entreprise risquait d'être un obstacle au développement économique de la société industrielle, car celle-ci exige des formes plus universalistes d'administration qui ne sont possibles que dans l'entreprise bureaucratique.

B) Le système politique

[Retour à la table des matières](#)

Parsons a cru que la logique de la théorie de l'action lui permettait, ou mieux l'obligeait à appliquer le même schème d'analyse à chacun des sous-systèmes de la société aussi bien qu'au système général d'action. Le schème d'analyse qu'il a mis au point et utilisé en science économique et en sociologie économique, Parsons a voulu le transposer en science politique et en sociologie politique. C'est là l'originalité et en même temps une des ambiguïtés des analyses politiques de Parsons : elles cherchent à être une réplique aussi fidèle que possible de son analyse des structures et des processus économiques.

Dès le début de sa carrière, Parsons s'intéressait aux problèmes politiques et à ce qu'il appellera plus tard « les aspects politiques du système social ». Comme nous le verrons plus loin, ses essais empiriques en font foi. C'est

cependant dans une étape ultérieure de son œuvre qu'il a vraiment entrepris une analyse du sous-système suivant le schème du système d'action ⁴⁴.

1. Le sous-système politique

[Retour à la table des matières](#)

L'intention explicite de Parsons est de démontrer qu'il existe une science politique qui peut atteindre le même niveau théorique et général que la science économique. Cette dernière s'est développée jusqu'ici beaucoup plus que la première, à cause de conditions qui lui étaient plus favorables. Parsons est convaincu que le temps est venu de jeter les bases d'une science politique équivalente à la science économique. Au surplus, il veut démontrer que cette science politique doit se constituer à partir des éléments que fournissent la théorie générale de l'action et, à l'intérieur de celle-ci, la science économique.

Pour remplir cette double intention, il est essentiel de considérer le politique comme un secteur de la société ou, dans les termes de Parsons, comme un sous-système du système de la société, et de le traiter comme tel. Mais cela exige aussi que l'on donne au terme politique une extension à laquelle on n'est pas habitué. Pour Parsons, le politique comprend *toute forme de prise de décisions et de mobilisation de ressources humaines, en vue d'un objectif défini (plus ou moins explicitement) et poursuivi par une collectivité donnée*. Le politique comprend la définition d'un ou de plusieurs buts collectifs, la mobilisation des ressources au service de ce ou ces buts et la prise de décision nécessaire à l'obtention de ces buts. Or, pour Parsons, cette activité politique ne se trouve pas seulement dans l'institution gouvernementale, mais aussi dans toutes les organisations et associations de la société. Une entreprise industrielle ou commerciale, un hôpital, une université, un syndicat, un parti politique, un mouvement social requièrent l'exercice d'une fonction politique au sens où Parsons l'entend. Aussi, pour éviter la confusion facile entre politique, au sens où il l'entend, et administration gouvernementale, Parsons emploie-t-il en anglais le terme *polity* au lieu du nom courant *policy*. Il est difficile de

⁴⁴ Dans l'œuvre de Parsons, il n'y a pas en science politique l'équivalent de ce que fut son *Economy and Society* en science économique et en sociologie économique. Parsons a écrit beaucoup sur toutes sortes d'aspects de la science politique et sur les problèmes politiques, mais sous forme d'articles ou de contributions à des livres collectifs. Heureusement, les principaux articles de science politique de Talcott PARSONS ont été récemment réunis en un volume, grâce à l'initiative de W. C. MITCHELL, sous le titre *Politics and Social Structure*, New York, The Free Press, 1969.

trouver en français l'équivalent de cette distinction. Il faut qu'il soit entendu que, quand nous parlons ici du politique, c'est dans le sens étendu et polyvalent que Parsons lui a donné.

Parsons n'a pas fait l'analyse interne du sous-système politique comme il avait fait celle du sous-système économique. Il s'est plutôt attaché à montrer trois choses, à savoir que la notion de pouvoir peut être traitée comme l'équivalent, en science politique, de celle de la monnaie en science économique, que les rapports d'échanges et d'interactions entre le sous-système politique et les autres peuvent être décrits dans les mêmes termes que les rapports entre le sous-système économique et les autres sous-systèmes, enfin que les institutions politiques sont l'analogue des institutions économiques.

Parsons a désarçonné bien des politicologues en proposant de redéfinir le pouvoir sur le modèle de l'argent et d'en faire un médium d'échange à l'intérieur du système politique et entre le système politique et les autres sous-systèmes de la société. Pour Parsons, la science économique a pu se créer et se développer à partir de la notion de monnaie, conçue à la fois comme médium d'échange et comme symbole de la valeur des objets. À l'instar de la science économique, la science politique doit se constituer par une notion du pouvoir qui soit analogue.

À cette fin, Parsons introduit des éléments originaux dans la notion de pouvoir. Tout d'abord, le pouvoir défini par Parsons devient un élément en circulation dans l'interaction des acteurs et des collectivités de tout système social. Le pouvoir ne repose pas quelque part, dans une sorte de latence ou de permanence. Il est mobile, actif; il entraîne sans arrêt des échanges et, par conséquent, des déplacements. Dans la conception parsonnienne, une personne en autorité puise dans une sorte de réservoir le pouvoir qu'elle échange en retour des biens et services dont a besoin la collectivité qu'elle dirige.

Corrélativement, le pouvoir prend par nécessité un caractère symbolique. Comme l'argent, le pouvoir par lui-même n'est rien. Il vaut par ce qu'il permet d'obtenir. Ou encore par l'autorité qu'il sert à mesurer : une autorité est plus élevée en hiérarchie parce qu'elle dispose d'un plus vaste réservoir de pouvoir à mettre en circulation.

En troisième lieu, le pouvoir n'est pas une masse stable et fixe dans une société. La somme de pouvoir en circulation peut croître ou décroître, exactement comme l'argent. Il est possible de mettre en circulation du pouvoir supplémentaire, en quelque sorte « à crédit ». C'est ce qui se produit, par exemple, lorsqu'un chef charismatique crée plus de pouvoir qu'il n'en circulait jusqu'ici dans une société, sur le crédit de ce qu'il peut faire et de la créance qu'on peut lui accorder. Il peut donc y avoir dans le système politique des phénomènes d'inflation et de déflation du pouvoir, analogues aux mouvements

d'inflation et de déflation dans le système économique. Et on pourrait observer, à l'intérieur du système politique comme du système économique, des mécanismes destinés à lutter soit contre l'inflation, soit contre la déflation.

En quatrième lieu, Parsons lie le pouvoir aux buts qu'une collectivité se donne et recherche, et à la notion d'efficacité (*effectiveness*) dont doit faire Preuve le système politique dans la recherche et l'obtention des buts collectifs. De ce point de vue, le pouvoir est instrumental, tout comme la monnaie est instrumentale dans la poursuite du bien-être. Entre les buts collectifs, l'efficacité et le pouvoir, il y a le même lien, aux yeux de Parsons, qu'entre la production, l'utilité et la monnaie dans le système économique.

Enfin, Parsons fait une nette distinction entre le pouvoir et l'autorité. Il définit cette dernière comme étant le code par lequel l'usage du pouvoir devient signifiant pour les membres d'une collectivité donnée. Plus concrètement, cela veut dire que l'autorité est « l'aspect d'un statut, à l'intérieur d'un système d'organisation sociale, en vertu duquel celui qui l'occupe est en position de prendre des décisions qui non seulement le lient lui-même, mais aussi la collectivité dans son ensemble et par conséquent chacun de ses membres »⁴⁵. Cette définition de l'autorité n'est pas plus orthodoxe en science politique que celle que Parsons donne du pouvoir. Mais elle est cohérente avec la notion parsonienne du pouvoir, de sorte que les deux se complètent : la notion d'autorité réfère au système à l'intérieur duquel le pouvoir puise son sens symbolique pour tous les membres d'une société donnée.

Les cinq traits du pouvoir que nous venons de mentionner permettent à Parsons de le définir de la manière suivante : « Le pouvoir est la capacité généralisée d'obtenir que les unités appartenant à un système d'organisation collective s'acquittent de leurs obligations, lorsque celles-ci sont légitimées par leur apport aux buts collectifs et lorsque, en cas de refus, il y a possibilité de recourir à des sanctions négatives à l'encontre des récalcitrants »⁴⁶. On voit par cette définition que le fondement dernier du pouvoir, c'est la force physique : en dernier ressort, le pouvoir donne à ceux qui sont dans des postes d'autorité le droit de recourir à la force pour obliger les récalcitrants à agir dans le sens désiré. Mais en règle générale, le droit d'utiliser la force n'est pas immédiatement apparent dans le pouvoir. Celui-ci s'établit plutôt sur des fondements seconds, dont on peut dire qu'ils symbolisent la force ou qu'ils en tiennent lieu. La force physique est donc au pouvoir ce que le métal est à l'argent. Ce n'est qu'en période de crise qu'on recourt au métal qui sert d'étalon à l'argent ; dans le commerce courant, on prend pour acquis l'équivalent de l'argent au métal. De même, ce n'est qu'en période de crise que l'autorité

⁴⁵ On the Concept of Political Power, dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 107, no 3, juin 1963. Reproduit dans *Politics and Social Structure*, p. 372.

⁴⁶ *Ibid*, p. 361.

recourt à la force physique ; dans la vie courante, elle s'appuie sur d'autres bases de légitimation.

Au total, ce qui fait le pouvoir, c'est la capacité d'obliger ou de lier par obligation les membres d'une organisation à contribuer à la poursuite des buts de cette organisation. Le pouvoir comporte la possibilité d'exercer sur les autres une forme de coercition. Et aux yeux de Parsons, il est essentiel de ne pas confondre cette coercition avec la persuasion, car celle-ci relève de l'influence conçue comme le médium d'échange propre au sous-système de la communauté sociétale.

2. Politique et société

[Retour à la table des matières](#)

Définir la notion de pouvoir comme un médium d'échange en constante circulation permet à Parsons d'élaborer un modèle d'analyse du système politique dans ses rapports avec le reste de la société. Tout comme l'économie, le politique est conçu par Parsons comme un système autonome et ouvert, dont les frontières touchent aux autres sous-systèmes et sont le lieu d'échanges constants.

Le tableau 11 montre que le système politique comprend quatre sous-systèmes, celui de la latence étant ici aussi un cas spécial qui n'entre pas dans le réseau d'échanges. C'est par ses sous-systèmes d'adaptation, d'intégration et de poursuite des buts que le système politique est engagé dans des processus d'échanges avec le système économique de la société, le système de la communauté sociétale et le système de la socialisation.

Le tableau 12 décrit le système des doubles échanges de facteurs et de produits, qui réunit le système politique aux trois autres systèmes de la société.

Entre le politique et l'économie, la monnaie sert de principal moyen d'échange du côté de l'économie, et le pouvoir du côté du politique. En ce qui concerne les facteurs, l'économie apporte au politique ce que Parsons appelle le contrôle de la productivité, c'est-à-dire le contrôle de l'ensemble des ressources qui servent à la production nécessaire pour que la collectivité, que le politique maintient, mobilise et dirige, continue à exister et soit en mesure de donner son rendement le meilleur. Entendu en ce sens, le contrôle de la pro-

ductivité prend le caractère d'un facteur d'efficacité pour le système politique. En retour, le système politique fournit ce que Parsons appelle la « capacité d'efficacité », qui prend notamment la forme du capital et du crédit que l'État met en circulation et qu'il supporte à l'intention du système économique.

Tableau 11
Les systèmes d'échange entre le politique et les autres sous-systèmes de la société

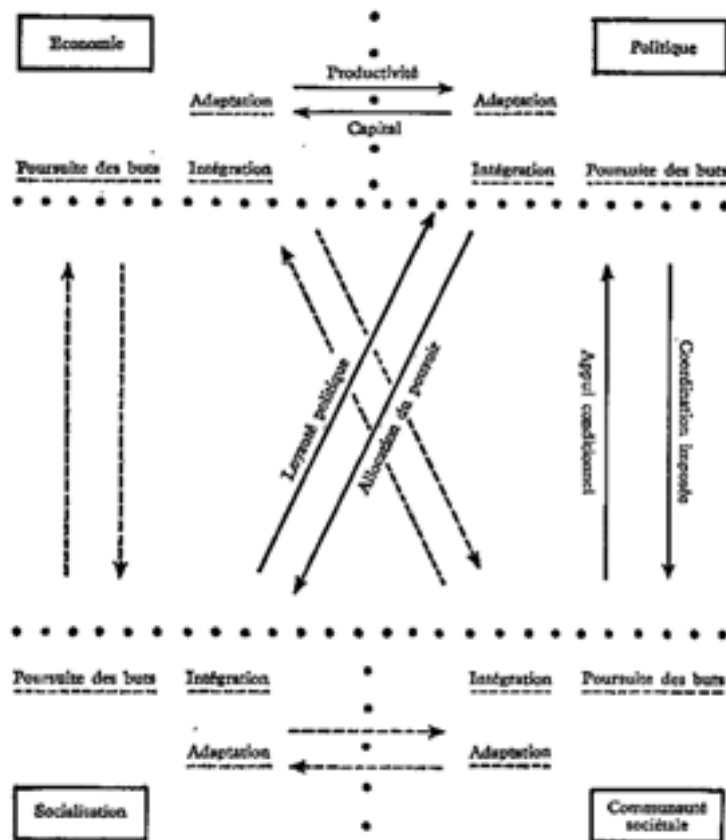
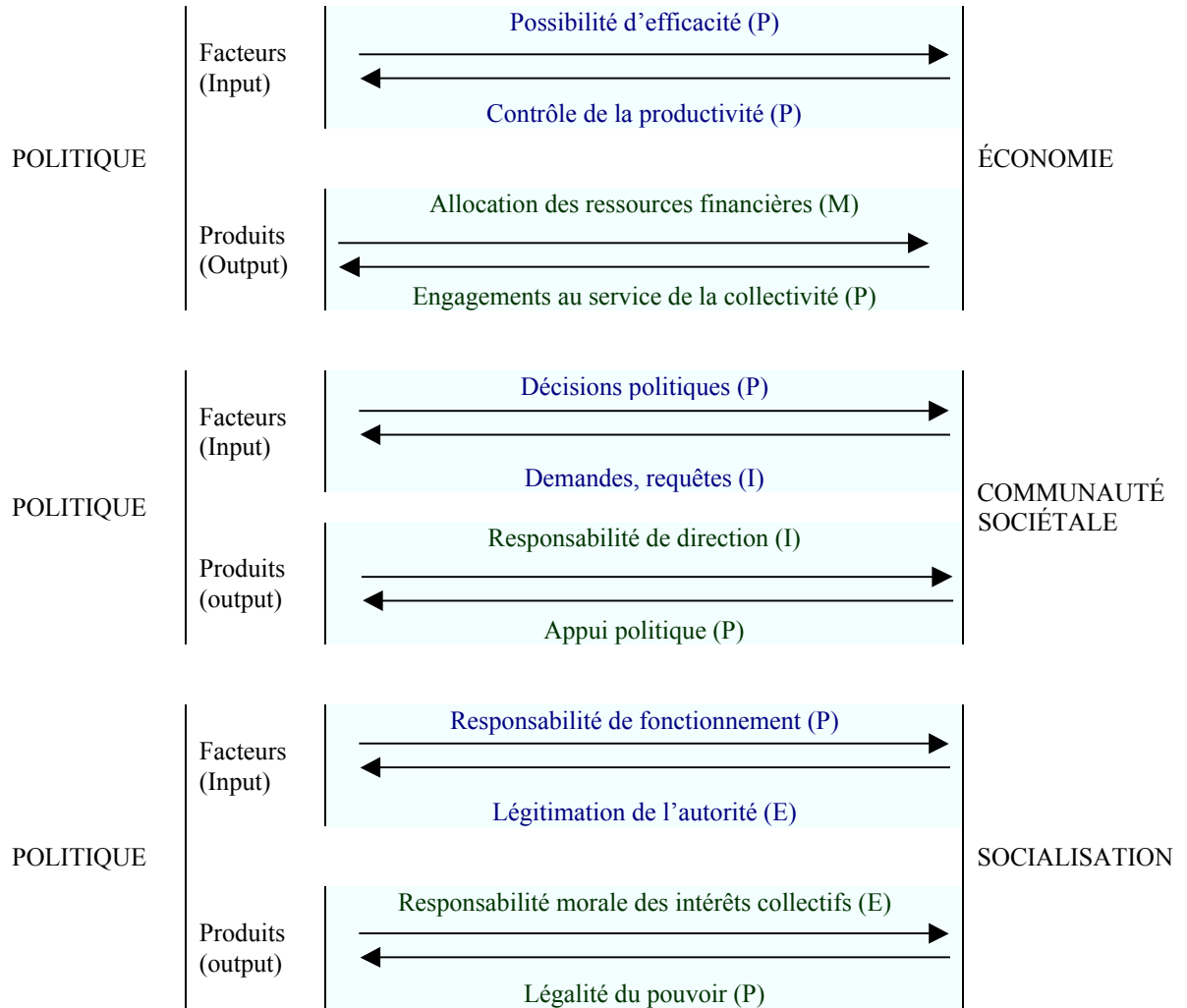


Tableau 12
Le réseau des doubles échanges entre le politique et les autres sous-systèmes de la société



M : Monnaie
I : Influence
P : Pouvoir
E : Engagements

Dans l'échange des produits, l'économie assure au système politique une sorte d'engagement de ses ressources au service de la collectivité, dans le cadre des processus de mobilisation dont est responsable le système politique. En retour, ce dernier établit une allocation des ressources financières nécessaires pour que le personnel engagé dans l'activité économique s'acquitte de ses obligations d'une manière efficace.

Dans l'échange *entre le politique et la communauté sociétale*, ce n'est plus la monnaie mais l'influence qui sert de moyen d'échange contre le pouvoir. Pour ce qui est des facteurs, le système politique fournit aux institutions sociales les décisions qui sont nécessaires à leur fonctionnement ou qu'elles requièrent de l'autorité publique. De son côté, l'autorité politique attend des institutions sociales les requêtes, réactions, projets, etc., qui constituent la matière sur laquelle elle travaille et lui fournissent un cadre de référence à partir duquel s'opère la prise de décision.

En ce qui a trait aux produits, le système politique assure aux institutions sociales la responsabilité de direction et de leadership qui est nécessaire à leur organisation et à leur action. De son côté, l'institution sociale apporte au système politique le support de la communauté sociétale, des institutions et associations qu'elle comprend. Il s'agit en d'autres termes de l'appui dont a besoin le système politique pour fonctionner, et d'une certaine adéquation entre l'autorité politique et la solidarité particulière à une collectivité donnée.

Le troisième secteur d'échanges, *entre le système politique et la latence*, recourt aux engagements comme moyen d'échanges, au lieu de la monnaie et de l'influence. Du côté des facteurs, le système politique offre ce que Parsons appelle une « responsabilité de fonctionnement » (*operative responsibility*) pour désigner la responsabilité qu'assume l'autorité politique dans l'application des valeurs et des normes culturelles propres à la collectivité. En retour, c'est dans la latence que l'État s'assure de la légitimité de son autorité. C'est ici que se situe, par exemple, l'analyse de Max Weber sur les différents types d'autorité et leurs fondements.

Pour ce qui est des produits, le pouvoir politique assure la latence d'une sorte de responsabilité morale, quant aux intérêts collectifs propres à une société donnée. En retour, la latence procure au pouvoir politique les éléments légaux sur lesquels s'appuie l'autorité de ceux qui occupent des postes de direction dans l'organisation politique.

Tel est le système complexe d'échanges que le modèle parsonien décrit pour mettre en lumière la multiplicité des liens qui relient le système politique à l'ensemble de la société. Si ce modèle paraît complexe, il faut aussi dire qu'il représente une certaine simplification, en ce qu'il suit d'une manière rigou-

reuse le modèle déjà établi pour le système économique. Parsons a voulu retrouver à toutes les frontières du système politique le même type d'échange de facteurs et de produits qu'il avait déjà relevé dans le cas du système économique. Nous dirons plus loin ce que nous pensons d'un tel procédé.

3. La structure institutionnelle du politique

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'il en vient à la sociologie politique, Parsons suit le même procédé : il recourt à l'analogie avec la sociologie économique. Celle-ci, on l'a vu, est consacrée à l'étude des trois institutions du système économique. Dans le système politique, Parsons retrouve trois institutions correspondantes, dont la première est la source des deux autres : le *leadership*, l'*autorité* et la *réglementation*.

Le *leadership* est, dans le système politique, l'équivalent du contrat dans le système économique. C'est l'institution politique la plus diffuse, la plus généralisée et en même temps la plus fondamentale. «Par l'institutionnalisation du leadership, j'entends le modèle d'ordre normatif par lequel certains sous-groupes, par suite de la position qu'ils occupent dans une collectivité donnée, ont l'autorisation et même l'obligation de prendre des initiatives et des décisions, en vue de l'obtention des buts de la collectivité, avec le droit d'engager la collectivité comme totalité »⁴⁷. Ainsi entendue, l'institution du leadership se retrouve à différents paliers de réalité dans la société : au palier de la société globale, sous la forme de l'État ; à celui des organisations bureaucratiques de toutes sortes, sous la forme de postes d'autorité reconnus ; dans les mouvements et associations, où l'on est habitué à parler de leadership dans un sens plus restreint. Quels que soient le contexte et le niveau de réalité où on se situe, le leadership est une forme essentielle de l'organisation institutionnelle. Dans certains cas, il est l'expression à la fois concrète et symbolique d'une communauté de pensée, d'une solidarité spirituelle, d'une communion. Dans d'autres, il est lié à la communauté d'intérêts et à la poursuite des objectifs qu'appelle une telle communauté. Ce sont ces objectifs qui définissent ce que

⁴⁷ Talcott PARSONS, *Structure and Process in Modern Societies*, pp. 149-150.

Parsons appelle les buts collectifs, c'est-à-dire les fins que poursuit l'organisation conçue comme une totalité.

La seconde institution est celle de *l'autorité*, qui est étroitement reliée à la première. Nous avons vu plus haut que Parsons distingue l'autorité du pouvoir. Il fait de l'autorité le lieu où s'accumule le pouvoir et à partir duquel il circule. Parsons distingue trois niveaux d'autorité. Il y a tout d'abord l'autorité qui confère le pouvoir de prendre des décisions qui lient et obligent les membres d'une organisation. La seconde donne le pouvoir de distribuer des responsabilités aux membres ou unités d'une organisation et de contrôler l'exercice de ces responsabilités. La troisième permet d'allouer des facilités, en particulier de contrôler les fonds et les biens mobiliers et immobiliers.

Ces trois types d'autorité se situent sur une échelle hiérarchique de nature cybernétique. Celui qui détient l'autorité nécessaire pour prendre des décisions au nom de tous les membres d'une organisation a par le fait même une autorité qui s'exerce sur l'allocation des responsabilités et des facilités. C'est l'autorité la plus élevée, parce qu'elle exerce un contrôle généralisé qui s'étend aux autres paliers de prise de décision. L'autorité qui se situe au deuxième palier, ayant le pouvoir de distribuer des responsabilités, a nécessairement du même coup celui d'allouer les fonds et les biens qui accompagnent les responsabilités. L'autorité la moins élevée est celle dont la juridiction se limite aux choses, sans s'étendre aux hommes et aux organisations. Parsons voit, dans cette application, une preuve supplémentaire de l'usage étendu que l'on peut faire en sociologie du principe de la hiérarchie cybernétique.

La troisième institution politique est celle que Parsons appelle la *réglementation*. Elle consiste dans l'établissement de normes et de règles qui composent le cadre explicite du contrôle social dans toute société. Le droit en est évidemment la forme la plus évidente. Mais il existe bien d'autres types de réglementation, surtout dans la société industrielle et complexe du monde moderne. Par exemple, toute entreprise économique a la sienne ; les professions et métiers ont établi depuis longtemps des codes d'éthique et un ensemble de règlements ; la procédure et les standards qui régissent la recherche scientifique sont une autre forme de réglementation ; la discipline que s'imposent les membres d'un parti ou d'un mouvement social appartient au même ordre de réalité.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Le principal reproche qu'on adresse à Parsons est d'avoir élaboré une sociologie exclusivement statique, où le changement n'a pas de place. A notre avis, cette accusation n'est guère fondée. Comme il est peut-être déjà devenu apparent, et comme nous aurons encore l'occasion de le souligner, la théorie parsonnienne de l'action sociale est essentiellement axée sur les processus d'interaction, les réseaux d'échanges, les actions et réactions, les perturbations et réadaptations constamment impliquées dans l'action.

En réalité, la difficulté théorique la plus sérieuse est ailleurs. Nous avons touché, dans ce chapitre-ci et le précédent, au cœur du problème que pose l'ensemble de la théorie parsonnienne. Il s'agit en effet de savoir si Parsons a réussi à démontrer que le schème général d'analyse qu'il a construit est directement applicable à tous les systèmes d'action. Plus exactement, on doit se demander s'il est nécessaire que la théorie générale de l'action appelle la formulation de schèmes analytiques aussi symétriques dans tous les secteurs de l'action.

On peut se demander si, dans une certaine mesure, Parsons n'a pas trahi la pensée de Pareto. Celui-ci proposait une sociologie dont le thème central devait être l'analyse du système social, à la manière dont la science économique étudie le système économique. Mais Pareto était trop conscient de la différence et même peut-être, à ses yeux, de l'opposition entre la rationalité que la science économique attribue à la conduite économique et la non-rationalité ou l'irrationalité des autres conduites sociales, pour proposer que la sociologie utilisât le même modèle analytique que la science économique. Il ne serait pas venu à l'esprit de Pareto d'imaginer qu'on pût appliquer le même schème analytique à l'étude des résidus et des dérivations qu'à l'étude de la conduite rationnelle.

Sans doute, peut-on dire par ailleurs à la décharge de Parsons qu'il a voulu, avec raison, dépasser cette fausse dichotomie de Pareto et classer les conduites et leurs motivations suivant d'autres typologies. Mais précisément parce que Parsons est très sensible à la complexité du système d'action et plus particulièrement du système social, et parce qu'il est un des sociologues à avoir le mieux mis en lumière la multiplicité et la complexité des systèmes et des

sous-systèmes et leur agencement, on s'étonne qu'il ait par ailleurs voulu enfermer tous les systèmes d'action dans un même schème explicatif. Pour en arriver là, il se voit obligé de faire subir à des notions élaborées dans d'autres sciences, notamment en science économique, une extension et une généralisation qui paraissent parfois abusives, ou en tout cas arbitraires. L'analogie qu'utilise Parsons pour transposer en science politique (et aussi en psychologie) les notions de facteurs de production, de produits, d'entrées et de sorties, d'institutions économiques, finit par imposer un cadre rigide à la réalité, au risque de la fausser ou de la diminuer.

Par ailleurs, cette façon de procéder a pu permettre à Parsons de mettre en lumière, d'une manière renouvelée, certains aspects des processus. En particulier, il faut savoir gré à Parsons d'avoir développé la notion d'échange entre les sous-systèmes de la société, le rôle du pouvoir et de l'influence comme média d'échange, l'analogie entre le marché économique et la communication dans l'ensemble de la société. Ce sont là des aperçus souvent éclairants, dont on n'a pas encore tiré tous les fruits qu'ils promettent.

En s'inspirant de l'intention qui anime Parsons, il sera peut-être possible de reprendre certaines de ses analyses et d'assouplir son schème en le dégageant des servitudes et de la rigidité qu'il lui a imposées.

Chapitre V

Structure et développement de la personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Il était normal que Parsons fût amené à entreprendre l'analyse psychologique de l'action sociale. Plusieurs raisons l'obligeaient à aller dans cette direction. Tout d'abord, sa notion de l'action, dont il a fait le noyau central de tout son appareil théorique, suppose chez l'acteur social une motivation et des ressorts psychiques que Parsons devait un jour ou l'autre tenter d'expliquer. En second lieu, dans l'élaboration de sa théorie générale de l'action, Parsons en vint à attribuer une place importante au sous-système de la personnalité et à ses rapports avec l'organisme, d'une part, les systèmes social et culturel, d'autre part. Enfin, on se rappelle l'intérêt croissant que Parsons prit à l'œuvre de Freud, dont il dit qu'il lui aurait consacré une place importante dans son premier grand ouvrage, *The Structure of Social Action*, s'il l'avait connue plus tôt.

La théorie psychologique de Parsons s'est élaborée à partir du schème freudien, dont Parsons a voulu s'inspirer, qu'il a cherché à compléter tout en le critiquant sur certains points. En réalité, cependant, Parsons est assez peu freudien, car ce qu'il recherche avant tout c'est d'étendre à l'analyse de la

personnalité le modèle théorique général qu'il a déjà élaboré pour le système de l'action. Ce n'est donc pas en psychologue que Parsons aborde le problème de la personnalité, ni même en sociologue, mais en théoricien de l'action. C'est ce qui fait à la fois l'originalité de Parsons et son isolement.

Il n'y a pas à s'étonner que la psychologie parsonnienne soit peu connue et rarement discutée. Peu de psychologues la connaissent, parce qu'elle se présente dans un langage qui leur est assez étranger ; peu de sociologues s'y intéressent, parce qu'ils ont le sentiment de se situer ici à la marge de leurs intérêts.

Comme la théorie psychologique de Parsons appartient intimement à la théorie générale de l'action et est en rapport étroit avec sa sociologie, nous allons consacrer ce chapitre-ci à en présenter les grandes lignes, laissant forcément de côté bien des détails et des subtilités ⁴⁸.

1. La personnalité dans le système de l'action

[Retour à la table des matières](#)

Le postulat de départ de Parsons veut que la personnalité soit un système d'action et qu'à ce titre elle puisse faire l'objet du même mode d'analyse que tous les systèmes d'action. Plus précisément, la personnalité doit être considérée comme un sous-système du système général de l'action, à la fois dépendant et indépendant des autres sous-systèmes. Parsons est donc amené à distinguer la personnalité des autres sous-systèmes et à la relier à ceux-ci d'une manière à la fois fonctionnelle et dynamique.

Cette perspective fournit à Parsons une notion assez particulière de la personnalité. Il définit le système de la personnalité comme *le lieu théorique*

⁴⁸ La psychologie de PARSONS se trouve surtout dans les oeuvres suivantes : *Toward a General Theory of Action*, pp. 110-158 ; *Family, Socialization and Interaction Process* ; *Social Structure and Personality* ; *An Approach to Psychological Theory in Terms of a Theory of Action*, dans *Psychology ; A Study of a Science*, sous la direction de Sigmund KOCH, New York, McGraw-Hill, 1959, vol. 3, pp. 612-711 ; *The Contribution of Psychoanalysis to the Social Sciences*, *Science and Psychoanalysis*, 1961, vol. IV ; *The Position of Identity in the General Theory of Action*, dans *The Self in Social Interaction*, publié sous la direction de C. GORDON et K. J. GERGEN, New York, John Wiley & Sons, 1968.

des relations entre l'organisme et les objets extérieurs environnants, particulièrement les objets sociaux et culturels. Concrètement, ce système de relations prend la forme de la conduite ou du comportement, inspiré de motivations, d'attitudes, de perceptions. D'une manière plus précise, la conduite s'organise comme un procès dont les unités de base sont ce que Parsons appelle les dispositions (*need-dispositions*). Cette notion de disposition est centrale dans la conception que Parsons se fait de la personnalité. Mais bien qu'il l'utilise abondamment, elle demeure assez mal définie. Qu'il suffise pour l'instant de dire que la disposition est apprise et non héréditaire ou instinctive ; cela la distingue des impulsions, fondées dans la constitution organique ou biologique. Parsons dit aussi qu'il a voulu employer deux termes (en anglais, *need*, c'est-à-dire besoin et « disposition ») pour bien montrer qu'il s'agit en même temps d'une exigence que le système de la personnalité doit chercher à satisfaire et d'une tendance à agir ou à réagir.

À ces éléments de définition de la personnalité, Parsons en ajoute un autre encore. Dans le système général de l'action, la personnalité se distingue des autres sous-systèmes par la primauté de la poursuite des buts. De sa nature, la personnalité est donc essentiellement téléologique ; les dispositions définissent des buts, des objectifs à court terme ou à long terme, qui servent d'axe à l'action individuelle et aussi collective. C'est cette fonction de poursuite de buts, caractéristique de la personnalité, qui prédomine dans les rapports entre le sous-système de la personnalité et les autres sous-systèmes.

Ces rapports sont d'un caractère que nous connaissons déjà : ce sont des rapports d'échange et d'interdépendance. Un réseau d'échanges doubles établit entre la personnalité et chacun des trois autres sous-systèmes des liens multiples d'interdépendance. Entre l'organisme et la personnalité, il y a analogiquement le même type de rapports qu'entre l'économie et le politique. L'organisme fournit à la personnalité les ressources énergétiques et adaptatives nécessaires à la conduite. Le rôle particulier de la personnalité est de mobiliser ces ressources et de les orienter vers les objectifs fixés. Le système de la personnalité dans la théorie de Parsons est ainsi en étroit rapport avec ses bases physiologiques et sensori-motrices. C'est par le système organique que la personnalité est en contact avec le monde extérieur, grâce à l'appareil sensoriel ; c'est aussi par l'organisme que la personnalité peut manipuler le monde physique extérieur ; c'est aussi dans l'appareil organique que la personnalité puise l'énergie motivante.

Parsons insiste sur un point qui, à ses yeux, est capital : la personnalité n'est pas une sorte de continuation de l'organisme, elle n'est pas la conduite assujettie aux exigences instinctuelles ou impulsives. Étant donné la hiérarchie cybernétique à laquelle Parsons tient, c'est la personnalité qui exerce sur l'organisme une action de contrôle, qui peut être plus ou moins effective, mais qui est toujours recherchée.

Dans ses rapports avec le système social, la personnalité est engagée dans un échange de sanctions, qui s'inscrit d'une manière plus large dans la recherche du support mutuel. En effet, la personnalité s'insère dans le système social par le biais du rôle social, qui devient à proprement parler cet aspect de la personnalité qu'on peut appeler son identité sociale. Le sujet psychique est ainsi en communication et en rapport d'interaction avec d'autres sujets, qui sont pour lui des objets sociaux en même temps qu'il est pour eux objet social. C'est là le fondement de ce que Parsons appelle la « double dépendance » (double *contingency*). Dans tout rapport social, la satisfaction que recherche le sujet est conditionnée, d'une part, par les sanctions positives que peuvent exercer les autres sujets et, d'autre part, par la satisfaction que les autres sujets attendent eux-mêmes de l'action du premier sujet.

La même fonction de contrôle qu'assurent les sanctions dans l'échange entre la personnalité et le système social est remplie par les « signaux régulateurs » (regulatory *cues*) dans l'échange entre la culture et la personnalité. À l'endroit de la personnalité, la culture a comme fonction première de fournir les normes et valeurs qui favorisent l'intégration interne du système psychique. C'est à partir de ces éléments que la personnalité trouve ce que Parsons appelle sa légitimation, c'est-à-dire les fondements normatifs destinés à fixer les buts et à orienter les conduites. La culture forme donc le sous-système de référence dernier à la lumière duquel s'organise le système psychique, dans ses rapports avec l'organisme et bien plus encore avec les autres acteurs à travers les rôles et les institutions du système social.

Un des principaux avantages que Parsons voit à situer ainsi le système de la personnalité dans ses rapports avec les autres systèmes, c'est d'éviter deux extrêmes. Cela empêche d'abord de tomber dans le biologisme qui a dominé une bonne partie de la théorie psychologique et qui attribuait un rôle prédominant aux instincts ou à l'ensemble de l'appareil physiologique. Aux yeux de Parsons, Freud tout autant que les behavioristes n'ont pas évité ce défaut. En second lieu, l'école dite de « la culture et de la personnalité » avait le défaut inverse de privilégier le rapport de la personnalité avec la culture aux dépens des conditionnements biologiques. Au surplus, Parsons lui reproche de n'avoir pas su distinguer entre le social et le culturel.

Par son schéma, Parsons veut rétablir l'équilibre des rapports entre la personnalité et les autres sous-systèmes, et montrer en même temps la hiérarchie des contrôles et la direction dans laquelle ceux-ci s'exercent.

2. Les sous-systèmes de la personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Quand on adopte la personnalité comme système de référence, le modèle parsonien veut qu'on y retrouve les quatre sous-systèmes, comme dans le système de la société ou dans le système général de l'action. Toutefois, Parsons n'a pas mené une analyse aussi poussée de l'organisation interne de la personnalité que celle qu'il avait faite du système social, de l'économie et du système général de l'action. Par conséquent, les sous-systèmes de la personnalité, dans les écrits de Parsons, sont assez mal identifiés et demeurent incertains.

Parsons reconnaît que Freud avait déjà identifié et analysé trois sous-systèmes de la personnalité : le ça, le moi et le surmoi. Mais il paraît hésiter à utiliser ces trois sous-systèmes, qui n'entrent qu'imparfaitement dans ses catégories. Pourtant, il considère que c'est surtout par le ça que la personnalité est en rapport avec l'organisme, ce qui confère au ça une fonction assez voisine de celle de l'adaptation. Le moi sert à mobiliser et diriger les ressources de la personnalité dans ses rapports avec elle-même et son milieu ; cela l'identifie à la fonction de poursuite des buts. Le surmoi remplit des fonctions de coordination du ça et du moi, par l'ensemble des rôles sociaux intériorisés et des sanctions qu'il comporte.

C'est ici que Parsons veut corriger et compléter le schéma freudien. Les rôles du ça et du moi définis par Freud lui apparaissent relativement clairs, bien qu'en réalité Parsons leur attribue, nous semble-t-il, une signification qui diffère de celle de Freud. Mais c'est plutôt à la fonction du surmoi qu'il s'attaque parce qu'il la juge ambiguë du fait qu'elle se rapporte en même temps à l'intégration et à la latence. Pour clarifier le modèle freudien, Parsons propose de laisser au surmoi la fonction que Freud lui-même a d'abord voulu lui attribuer : l'intériorisation des systèmes d'interaction et de rôles sociaux significatifs, ainsi que des sanctions qui les régissent. À ce titre, le surmoi remplit dans la personnalité la fonction intégrative, par laquelle se réalise le contrôle qu'exercent les exigences et les normes du système social.

Il reste alors à compléter ce tableau par un quatrième sous-système que n'a pas prévu Freud, celui de la latence, par lequel la personnalité est mise en rapport avec l'univers culturel des valeurs, idéologies et symboles. Cette quatrième fonction, Parsons la désigne sous le nom de *l'identité*. Il appelle ainsi le système par lequel le sujet-acteur recourt à l'univers des symboles, valeurs, idéaux, idéologies qu'offre la culture pour donner à son action un sens, à ses yeux et à ceux des autres. Comme le veut la théorie parsonnienne du système d'action, le système d'identité ainsi défini représente la base stable de la personnalité, le sous-système de significations qui peut exercer un contrôle sur les autres sous-systèmes et leur interrelations, parce qu'il fournit les éléments de coordination et les dénominateurs communs nécessaires.

L'analyse que nous venons de rapporter n'est cependant qu'esquissée dans l'œuvre de Parsons ⁴⁹. En général, Parsons a plutôt repris ses propres catégories pour analyser l'organisation des sous-systèmes de la personnalité et leurs interrelations. C'est donc ici encore le schéma AGIL qui prévaut : Parsons s'y sent plus à l'aise que dans tout autre cadre analytique. Il a cependant su l'utiliser d'une manière assez originale, en développant notamment une classification nouvelle des types de personnalité. Cette typologie est basée sur le principe - déjà énoncé plus haut, en parlant de la sociologie comparée chez Parsons - que dans tout système concret d'action, les quatre sous-systèmes n'ont pas une égale importance. Par suite de circonstances particulières, de conditions données, ou à cause d'une certaine évolution, un système d'action peut être marqué par la primauté de l'un ou l'autre des quatre sous-systèmes. Un système d'action où prime l'adaptation aura un caractère assez nettement différent d'un autre où prime la poursuite de buts, ou l'intégration, ou la latence. On peut pousser les distinctions plus loin encore. Une fois qu'on a établi la primauté de l'un des quatre sous-systèmes, chacun des quatre types peut connaître des variations selon la hiérarchie dans laquelle s'agencent les trois autres sous-types. Ainsi, dans le type d'action marqué par la primauté de l'adaptation, le système d'action sera passablement différent selon que l'intégration occupe plus d'importance que la latence ou l'inverse.

Parsons a eu recours à ce principe de la relativité dans l'agencement des sous-systèmes pour en tirer une typologie des personnalités. Nous n'entrerons cependant pas ici dans le détail de cette typologie, qui comprend à la limite 24 types possibles différents. Nous allons nous contenter d'esquisser les traits principaux des quatre types dominants de personnalité décrits par Parsons. La personnalité où prime la poursuite des buts est orientée d'une manière prédo-

⁴⁹ L'exposé le plus récent qu'en a fait PARSONS se trouve dans *The Position of Identity in the General Theory of Action*. C'est celui que nous avons suivi. Nous avons cependant dû négliger les différences qu'on trouve entre cet article et ce que PARSONS disait en 1955 dans *Family, Socialization and Interaction Process*. Une assez importante évolution s'est produite dans la pensée de Parsons sur la place du ça, du moi et du surmoi dans son modèle, mais il ne nous était pas possible d'en tenir compte ici.

minante vers l'extérieur d'elle-même : elle est polarisée par des objectifs, qui la font mobiliser ses ressources et ses énergies. Il en résulte en particulier un intérêt pour le pouvoir. On se souvient que Parsons a donné à ce terme un sens précis dans sa théorie politique. Appliqué au système de la personnalité, il signifie la possibilité de contrôler d'une manière efficace l'action d'autrui dans l'intérêt de buts poursuivis par Ego. Ce type de personnalité est prêt à sacrifier ou retarder des gratifications immédiates, lorsque celles-ci sont un obstacle à la poursuite des buts fixés.

Si c'est l'adaptation qui prime dans la personnalité, l'attitude générale est de nature plutôt utilitaire et par conséquent plus souple que dans le type précédent. Cette personnalité éprouvera plus de satisfaction que la première à bénéficier d'avantages immédiats. Ces derniers peuvent être, par exemple, la connaissance pour elle-même, ou l'art pour l'art, ou même la richesse pour le plaisir que sa possession procure.

On notera que dans ces deux premiers types de personnalité, le système est orienté d'abord vers des objets qui lui sont extérieurs. Dans les deux autres types, c'est l'organisation interne du système de la personnalité qui prend une primauté. Dans le cas de la personnalité où prime la latence, la personnalité est organisée autour de ses valeurs ou de ses idéologies. C'est le type de personnalité que l'on peut appeler idéaliste, qui tend à rejeter tout compromis avec des exigences concrètes ou des réalités qui appellent différentes formes d'adaptation.

La personnalité où prime l'intégration est axée sur l'équilibre interne et harmonieux de la personnalité elle-même. Vivre en paix avec soi-même et avec les autres devient alors une manière d'être dominante, à laquelle ce type de personnalité est prêt à sacrifier soit d'autres objectifs, soit des valeurs personnelles, selon la place qu'occupe dans sa hiérarchie la latence ou la poursuite de buts.

On voit ici comment Parsons a tiré parti de son modèle général d'analyse pour élaborer une classification dont on ne peut pas dire qu'elle soit dénuée de tout intérêt. A tout le moins, cette typologie fournit un instrument d'analyse qui mériterait d'être vérifié empiriquement par l'élaboration de tests de personnalité qui s'en inspireraient.

3. La personnalité comme système d'action

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui précède servait à Parsons à situer le système de la personnalité dans le cadre de son schème général de l'action. Suivons maintenant son analyse de l'organisation interne de la personnalité et de son fonctionnement.

Nous avons dit que Parsons considère la personnalité comme un système d'action. Cela suppose qu'elle dispose de ressorts et de mécanismes d'intégration qui, en même temps, inclinent à l'action et canalisent celle-ci. Ce système d'action qu'est la personnalité peut se présenter cependant sous un double aspect. Celui de la *conduite* ou du comportement, celui de *l'apprentissage*. Bien sûr, les deux sont complémentaires : il y a souvent apprentissage à l'occasion de toute conduite, et l'apprentissage se fait nécessairement par une série de conduites. Mais il est utile de distinguer ces deux réalités de la personnalité, pour considérer la conduite comme l'activité caractéristique de l'organisation de la personnalité, et l'apprentissage comme l'évolution génétique de l'organisation de la personnalité. Même s'il accorde plus d'importance à l'apprentissage, Parsons a quand même dû développer son analyse de la conduite. Nous allons commencer par celle-ci.

À la base de toute conduite, Parsons pose l'existence des dispositions (*need dispositions*) qui constituent l'élément moteur essentiel : elles fournissent la motivation qui entraîne à l'action. Les dispositions, telles que définies par Parsons, ne sont pas héréditaires, comme on l'a déjà dit, mais apprises. Elles se développent progressivement dans la personnalité en se multipliant selon le principe de la différenciation continue. Chez le jeune enfant, les dispositions sont peu nombreuses ; leur nombre va ensuite croissant à mesure que la personnalité atteint une certaine maturité.

Les dispositions peuvent expliquer des chaînes de conduites spécifiques, car elles établissent des liens de causalité actifs entre des buts particuliers, des moyens et des conditions. Cependant, les dispositions n'expliquent pas à elles seules l'ensemble du système d'action que compose une personnalité. Un deuxième élément doit s'ajouter, les valeurs, qui permettent d'établir des liens et des rapports de nécessité entre différentes dispositions, de maintenir une

sorte de cohérence dans l'agencement des dispositions d'une personnalité, de donner à la conduite une continuité sur une longue période de temps.

Ce lien entre les dispositions et les valeurs se réalise concrètement dans l'institution du rôle social. Par les rôles sociaux qu'elle remplit, en complémentarité d'autres rôles sociaux, la personnalité organise et agence ses dispositions de manière à répondre aux attentes de rôles et aux sanctions, et par là établir une certaine conformité entre ses dispositions et les valeurs sur lesquelles s'appuient les rôles. D'une manière plus générale, à travers les rôles se précisent et s'ordonnent des sortes de buts généralisés en fonction desquels s'établit également la concordance des dispositions et des valeurs. C'est en ce sens que la personnalité comme totalité se caractérise, dans le cadre de la théorie générale de l'action, par la fonction de la poursuite des buts.

Dans cette perspective, la personnalité apparaît nettement comme le lieu de rencontre entre, d'une part, la motivation et l'énergie dont les racines sont finalement organiques et, d'autre part, les normes et valeurs du milieu socio-culturel. Dans l'échelle de hiérarchie cybernétique, la personnalité occupe une place centrale : c'est en elle que se réalise la conjugaison et aussi l'opposition de l'énergie qui vient « d'en bas » et de l'information qui vient « d'en haut », c'est-à-dire des facteurs de conditionnement qu'impose le milieu physico-biologique et des facteurs de contrôle qui proviennent de l'univers socio-culturel. C'est pourquoi Parsons peut insister sur le fait que les buts de la personnalité ne lui sont pas dictés par des « unités de disposition » atomisées ; il rejette cette vue comme étant trop exclusivement psychologisante et même biologisante à la limite. Pour que la conduite ait une cohérence et une continuité, il faut que les unités de disposition s'agencent entre elles d'une manière stable et ordonnée. Ceci ne peut se réaliser que par référence à des valeurs et à des buts, qui se précisent et s'expriment dans des modèles de rôles et leurs sanctions.

L'organisation de la personnalité exige encore autre chose. Il lui faut disposer d'un ensemble d'apports extérieurs lui procurant deux éléments essentiels : l'information et la motivation. Le terme information est toujours employé par Parsons dans un sens très général, pour faire référence à toute forme de signes extérieurs que la personnalité capte et auxquels elle peut donner une signification en utilisant les codes dont elle dispose. Quant à la motivation dont il est ici question, Parsons entend plus précisément l'ensemble de l'énergie interne dont on pourrait dire qu'elle sert de carburant à la personnalité. Cette information et cette motivation peuvent, soit se trouver dans le milieu extérieur environnant de la personnalité, soit être intériorisées dans la personnalité. Enfin, étant donné qu'il s'agit de facteurs d'action, Parsons soutient qu'on peut y distinguer des facteurs d'entrées (« input ») et des facteurs de sorties (« output »). On reconnaît, dans cette dernière distinction, le modèle économique que Parsons continue à appliquer. Et cette distinction d'origine

économique est très importante, car on verra le rôle que joue, selon Parsons, le rapport entrées-sorties dans l'explication de la pathologie psychique.

Le tableau 13 résume les grands facteurs d'entrées et de sorties du système de la personnalité. Si on lit ce tableau d'abord du côté de la motivation, on voit que deux types de « récompenses » (rewards) constituent les éléments principaux d'action de la personnalité. Les récompenses contextuelles sont les objectifs extérieurs que la personnalité se fixe, parce qu'elle en attend en retour une forme ou l'autre de gratification. Quant aux récompenses narcissiques, ce sont les objectifs que la personnalité poursuit pour réduire les tensions internes ; elle peut en attendre en retour diverses formes de satisfaction.

Tableau 13
Facteurs d'entrées et de sorties du système de la personnalité

Types d'objets	Les sources d'entrées		G
	Information	Motivation	
Objets du contexte	a) Facilités, ressources.	a) Récompenses contextuelles.	I
	b) Succès.	b) Gratification.	
Objets intériorisés	a) Contenu des modèles de stabilité et de développement.	a) Récompenses narcissiques.	I
	b) Réussite.	b) Satisfaction.	

L

a) Entrée
b) Sortie.

Du côté de l'information, le système de la personnalité a besoin d'utiliser ou de manipuler des facilités ou des ressources qui lui servent de moyens dans l'obtention des récompenses ; c'est de l'utilisation efficace de ces ressources que la personnalité peut attendre en retour la gratification du succès. Enfin, le système de la personnalité puise dans les modèles que lui fournit la culture les éléments nécessaires à sa stabilité interne, à son développement et finalement à la réussite dans son action à l'intérieur d'une collectivité donnée.

On voit qu'il existe un rapport constant entre les entrées et les sorties. Il y a aussi un réseau complexe de rapports entre les entrées : ainsi, les récompenses sur lesquelles se fonde la motivation sont dépendantes des facilités et du contenu culturel. À noter enfin que Parsons a une fois de plus ramené l'ensemble des entrées et sorties aux quatre catégories familières de l'AGIL.

4. La psychologie de l'apprentissage

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu plus haut que Parsons divise l'objet de la psychologie en deux grandes catégories : les conduites et l'apprentissage. À ses yeux, l'apprentissage est beaucoup plus important que les conduites du point de vue de la théorie psychologique, du moins celle qui intéresse Parsons. L'apprentissage est en effet au cœur du rapport entre la personnalité et son milieu socio-culturel : il explique l'interpénétration des différents sous-systèmes de l'action, il libère la psychologie du préjugé biologiste et de la primauté de l'instinct.

Comme tout processus, l'apprentissage obéit à la loi parsonnienne de la différenciation et de l'intégration. Il se réalise par un mouvement de différenciation qui a pour effet de modifier une structure en la dédoublant ou en la démultipliant ; par un coup de balancier en sens inverse, l'intégration rétablit un nouveau mode de rapport d'équilibre et de fonctionnement entre les nouvelles unités. Il en résulte un système plus complexe que le précédent, caractérisé par des fonctions plus raffinées, plus nombreuses et par un nouveau type d'intégration des parties.

À ce premier principe, Parsons en ajoute un second qui a pris une grande importance dans sa théorie psychologique, la fission binaire. Parsons soutient que la différenciation dans le système psychique se fait toujours par dédoublement de chacune des unités déjà existantes. Ainsi, il applique ce principe à l'évolution des dispositions, pour en déduire ce qu'il appelle un « arbre généalogique des dispositions ». Comme on le verra plus en détail, la personnalité de l'enfant à la naissance ne fonctionne qu'à partir d'une seule disposition, la dépendance orale. Par suite de l'interaction avec la mère, la dépendance orale se subdivise, au moment de la phase anale, en deux dispositions : la disposition à la dépendance et la disposition à l'autonomie. Puis, à la phase suivante, ces deux dispositions se subdivisent à leur tour en deux autres, et ainsi de suite. Ce principe est fondamental aux yeux de Parsons : il établit que le développement de la personnalité ne résulte pas de l'évolution des instincts, mais d'un ensemble de processus dont les lois résident non dans la biologie mais dans la théorie générale de tout système d'action.

Parsons utilise également le principe de la différenciation pour en tirer ce qu'il appelle le paradigme de l'apprentissage, qui est résumé dans le tableau 14. Ce tableau, nous dit Parsons, est une adaptation du paradigme des entrées et sorties du tableau 13 au processus de l'apprentissage. Les deux tableaux sont basés sur les mêmes distinctions : distinction, d'une part, entre expressivité et cognition, qui correspond à la distinction entre motivation et information, et distinction, d'autre part, entre discrimination et généralisation, qui correspond à la distinction du contexte et de l'intériorisation.

Ce paradigme a pour but d'expliquer un cycle complet de l'apprentissage dans une phase donnée de la socialisation. Si on le lit de A à L, on comprend que tout apprentissage commence d'abord par une période de discrimination cognitive où un nouvel objet apparaît qui devient source de frustration, parce qu'il semble inaccessible ou à cause des pressions qu'il exerce. Il en résulte un état de privation relative, c'est-à-dire que la gratification et la satisfaction ne sont plus complètes. La solution au problème consiste à rechercher une nouvelle intégration par la voie de la généralisation : le nouvel objet, source de frustration, doit en venir à susciter les mêmes sentiments que des objets déjà gratifiants, ce qui se produit en l'associant symboliquement à un objet ou à d'autres objets qui sont déjà sources de gratification ou de satisfaction.

Tableau 14
Paradigme de l'apprentissage

Relations aux objets	Aspects de la signification	
	Aspect cognitif	Aspect expressif
Discrimination (différenciation)	Discrimination cognitive	Privation relative
Généralisation (intégration)	Généralisation cognitive	Généralisation de la cathexis

À partir de cette description d'une phase d'apprentissage, Parsons croit pouvoir rejoindre les mécanismes de fonctionnement de la personnalité et de socialisation qu'ont identifiés et décrits les psychanalystes freudiens. Dans l'interprétation qu'en donne Parsons, ces mécanismes servent en effet à maintenir ou à rétablir l'équilibre entre les entrées et les sorties, de manière à régulariser et harmoniser le fonctionnement psychique. Le cycle de l'apprentissage suppose nécessairement une rupture d'équilibre entre les entrées et les sorties, par suite de l'apparition de nouvelles informations et de nouvelles motivations. Il est donc théoriquement logique de vouloir compléter le

paradigme de l'apprentissage en y introduisant les mécanismes du fonctionnement de la personnalité. C'est ce qu'on trouve dans le tableau 15.

Tableau 15 Classification des mécanismes de fonctionnement et de socialisation de la personnalité			
<i>Apprentissage</i>	Mécanismes axés sur l'objet	Mécanismes axés sur la motivation	<i>Conduite</i>
	A		G
Mécanismes de différenciation	(1) Mécanismes d'adaptation primaire (narcissisme, fantaisie, agression, anxiété). Conversion de l'ancienne structure en motivation. Discrimination cognitive et réactions à la frustration.	(2) Mécanismes de privation relative (inhibition, projection). Réorganisation de la motivation par un stimulus d'attachement diffus et d'inhibition d'autres motivations.	
Mécanismes d'intégration	(4) Mécanismes de renforcement (intégration positive de l'Ego, culpabilité, honte, ritualisme, négation). Consolidation de la nouvelle structure. Autonomie des normes relatives aux nouvelles situations.	(3) Mécanismes d'intériorisation (substitution, identification). Conversion de la motivation dans une nouvelle structure. Généralisation de la cathexis aux nouveaux objets.	
	L		I
<i>Conduite</i>			<i>Apprentissage</i>

Les quatre groupes de mécanismes que distingue Parsons recouvrent chacun un certain nombre de mécanismes freudiens. Sans entrer dans le détail, indiquons seulement que c'est dans les mécanismes d'adaptation primaire que se retrouvent la gratification narcissique, la fantaisie, l'agression, l'anxiété ; c'est dans la catégorie des mécanismes de privation relative que se retrouvent l'inhibition et la projection. Le mécanisme d'intériorisation comprend la substitution et l'identification ; le mécanisme de renforcement comprend l'intégration de l'Ego et les mécanismes attachés au surmoi, tels que la honte, le ritualisme, la négation.

On voit par quels détours Parsons tente de rejoindre la psychologie freudienne et de la réintégrer dans son schéma général.

5. Les phases de la socialisation

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qui précède nous amène finalement au phénomène -central pour Parsons - de la socialisation de la personnalité. C'est ce processus qui explique la genèse des dispositions et des sous-systèmes de la personnalité, ainsi que l'agencement et le fonctionnement de ses mécanismes. Dès le début de la vie humaine, et tout au long de son existence, la personnalité, telle que définie par Parsons, se structure et se modifie principalement par ses rapports avec un environnement socio-culturel donné. En tant que système d'action, la personnalité se construit dans une relative autonomie, c'est-à-dire d'après ses exigences propres, mais en utilisant les éléments que lui fournissent les autres sous-systèmes de l'action, notamment la société et la culture, mais aussi l'organisme biologique. Par conséquent, les systèmes social et culturel sont aussi importants, et même plus importants, que le système biologique dans la genèse et la structuration de la personnalité.

Ceci, Freud l'avait bien entrevu et l'avait mis en évidence. Pour sa part, Parsons veut ajouter un élément nouveau, que n'avait pas saisi Freud. Lorsque la personnalité, en tant que système d'action, intériorise des objets sociaux, elle ne les assimile pas individuellement. Ce qu'elle intériorise plutôt, ce sont *des systèmes d'interaction entre des objets sociaux*. Parsons croit nécessaire de corriger Freud en mettant en lumière la structure des rapports sociaux qui constituent le milieu environnant de la personne à différentes étapes de sa vie, ainsi que la manière dont ces systèmes sociaux sont intériorisés par la personnalité.

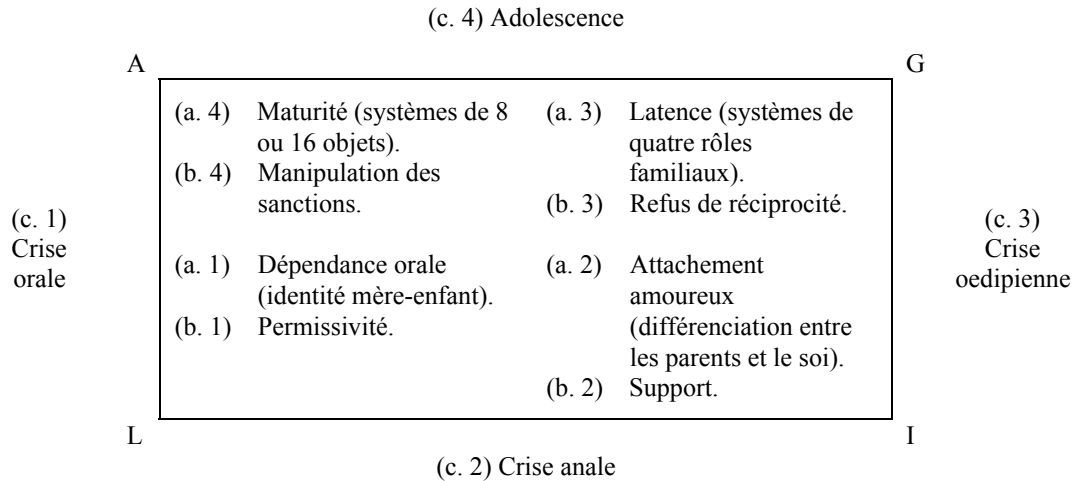
C'est dans cette voie que Parsons veut apporter une contribution originale à l'analyse de la socialisation. Selon lui, « ce qui a manqué à Freud, ce fut une analyse systématique de la structure des relations sociales en tant que système dans lequel se situe le processus de socialisation. Voilà la contribution que nous essayons, pour notre part, d'apporter »⁵⁰. Parsons s'inscrit dans le cadre du schéma freudien pour décrire le processus de socialisation, mais en mettant

⁵⁰ *Family, Socialization and Interaction Process*, p. 41.

l'accent sur les systèmes de rapports sociaux qu'intériorise la personne et qui servent à structurer son organisation psychique.

Parsons distingue quatre phases dans la genèse et le développement de la personnalité. Ces phases sont décrites dans le tableau 16. Comme le souligne Parsons, il ne s'agit pas de phases qui se succèdent d'une manière continue. La socialisation se fait plutôt suivant un mode de discontinuité selon lequel la personne passe d'une phase de relative stabilité à un état de crise dont la solution amène une nouvelle phase de stabilité, située à un niveau plus élevé d'organisation et de fonctionnement. C'est un procès qui se déroule « en spirale » : la socialisation progresse par une succession d'étapes dont chacune est supérieure ou plus avancée que la précédente.

Tableau 16
Les quatre phases de la socialisation



Le tableau 16 décrit ce procès, quand on le lit dans la succession L, I, G, A. Les moments marqués a. 1 à a. 4 représentent chacune des quatre phases principales, caractérisées par une certaine stabilité du système. Les moments marqués b. 1 à b. 4 indiquent les mécanismes d'apprentissage des contrôles sociaux qui sont particulièrement attachés à chacune des phases. Les moments c. 1 à c. 4 indiquent les ruptures ou crises qui perturbent la période de stabilité, provoquent un changement et aboutissent à une nouvelle période dans l'histoire de la personnalité.

Ce qui intéresse surtout Parsons, c'est de faire l'analyse du type de rapports sociaux par lesquels se définit chacune des phases de ce tableau. Suivons-le dans le développement qu'il propose.

La première phase, celle de la dépendance orale, est caractérisée par la relation sociale la plus simple qui soit : elle réunit deux personnes, l'enfant et la mère, la première étant entièrement dépendante de la seconde qui lui accorde les gratifications élémentaires dont elle a besoin. Ces rapports sociaux prennent la forme d'un véritable système social, le plus élémentaire, situé, comme le dit Parsons, à la limite de la possibilité d'existence d'un système social. Il y a système social puisqu'il y a attente réciproque entre les deux acteurs, un réseau simple de communication basée sur un échange d'actions et de réactions, les éléments d'un code pour interpréter les actions et réactions.

Parsons appelle cette phase celle de la dépendance orale, parce que la bouche joue chez l'enfant le rôle dominant dans ses rapports avec sa mère. En effet, le fœtus passe de l'état « d'organisme pur » à celui d'enfant en traversant ce que Parsons appelle la crise orale, c'est-à-dire l'apparition du besoin de se nourrir par la bouche. Par la nourriture qu'il reçoit et le contact qui l'accompagne, l'enfant développe son premier mode d'interaction. C'est aussi en même temps le premier mode de gratification, la bouche devenant le premier sens à se développer d'une manière particulière. C'est à ce stade que demeure attaché l'érotisme oral comme une des formes de plaisir que recherchera la personnalité.

Le caractère principal de ce système social simple, c'est que la mère (ou son substitut) est la source de tous les soins pour l'enfant. C'est à ce titre et par là qu'elle devient objet d'attentes et de gratifications. Il en résulte que les soins que donne la mère et qu'attend l'enfant développent entre les deux une interaction marquée par la dépendance de l'enfant. La mère a tout pouvoir sur l'enfant en même temps qu'elle est pour lui instrumentalité presque pure, ce qui fait que l'enfant est dans l'état le plus complet de soumission, d'attente, de dépendance.

La deuxième phase est marquée par une première différenciation entre la mère et l'enfant. L'identification qui prédominait chez l'enfant dans la première phase n'est plus aussi totale. L'enfant commence à ressentir que la mère attend de lui qu'il « fasse quelque chose ». Corrélativement, ce que l'enfant peut faire devient de plus en plus une condition d'acceptation ou de sanction de la part de la mère. Ainsi, l'enfant prend conscience qu'il peut manipuler par son action l'acceptation et le support de sa mère.

Ce qui opère la transition de la première phase à la deuxième, c'est la crise anale. L'analyse freudienne a mis en lumière le fait que la défécation constitue pour le jeune enfant sa première production personnelle, et qu'il apprend à

l'utiliser dans ses rapports avec ses parents, soit pour leur plaire, soit pour les punir. La défécation revêt donc un caractère fortement symbolique et devient objet d'interaction. À cause de cela, Parsons voit dans la période anale l'occasion de la première fission binaire : l'enfant opère une distinction entre la mère ou les parents et lui-même. L'identification totale à la mère est rompue, parce que l'enfant peut faire quelque chose de personnel et que la relation avec la mère est en partie conditionnée par cette production.

Dans cette deuxième phase, le rapport entre la mère et l'enfant n'est plus à sens unique, c'est-à-dire que la mère n'est plus la seule à contribuer au contenu de la relation. Par conséquent, la relation entre la mère et l'enfant peut être marquée de part et d'autre par un refus de réciprocité. La relation devient à proprement parler une interaction pour les deux sujets. Cela rend cette phase particulièrement importante dans le processus de socialisation : elle est l'apprentissage d'un premier rôle social et de la réciprocité de l'interaction entre des acteurs dans des rôles complémentaires.

Il est un autre aspect essentiel de cette seconde phase de la socialisation - l'interaction entre la mère et l'enfant est dominée non plus par les soins, mais de plus en plus par l'amour. L'enfant accorde une importance symbolique croissante aux gestes maternels et à ce que ces gestes expriment de chaleur et de sécurité affectives. De son côté, l'enfant développe un sentiment d'affection, qui est le premier sentiment proprement social qu'il connaît.

Parsons croit d'ailleurs pouvoir réinterpréter, à la lumière de cette analyse, le narcissisme primaire mis en lumière par Freud. Il y voit une forme détournée d'identification à la mère, qui a pour caractéristique que l'enfant s'aime lui-même à travers l'amour pour lui qu'il ressent chez sa mère et qu'il a intériorisé. Le narcissisme primaire est donc, chez le jeune enfant, une sorte de miroir de l'amour maternel que l'enfant peut reproduire parce qu'il l'a parfaitement compris et assimilé dans l'interaction avec sa mère.

La troisième phase est celle à laquelle Parsons accorde la plus grande importance et qu'il s'attache à décrire le plus longuement. Le point de transition en est la crise oedipienne, si bien analysée par Freud, mais que Parsons réinterprète dans le cadre de la structure familiale et en termes de rôles sociaux. À l'occasion de la crise oedipienne, la famille apparaît comme un milieu différencié en quatre objets sociaux, qui se distinguent les uns des autres suivant deux critères principaux : la hiérarchie d'abord, qui fait la distinction entre les parents, de statut supérieur, et les enfants, de statut inférieur ; le sexe en second lieu, qui vient recouper la première distinction.

La différenciation entre le père et la mère est plus marquée que dans les phases précédentes. Et cette différence ne tient pas seulement au sexe des parents, mais à la signification sociale attachée à l'un et l'autre sexe. Dans la

civilisation contemporaine nord-américaine à laquelle se réfère Parsons, le père est le symbole du travail extérieur, de la production, de la compétition ; la mère demeure la principale source de la sécurité, le symbole de l'amour et de l'acceptation inconditionnelle.

Par suite de cette différenciation de rôles, l'enfant prend contact avec des normes universalistes et spécifiques symbolisées par le rôle paternel, et des modèles particularistes et diffus attachés au rôle maternel. L'éclatement du rôle parental en deux unités nettement distinctes est un événement important dans la socialisation, principalement parce qu'il est l'occasion où l'enfant développe une perception plus différenciée des normes sociales, ce qui contribue à différencier davantage la structure interne de sa personnalité. Ce processus est complété par la découverte progressive que fait l'enfant du rôle qui est attaché à son sexe. Le petit garçon doit apprendre qu'il y a des normes de conduite qui s'appliquent à lui et non à la petite fille, et inversement. Cet apprentissage se fait par identification aux parents du même sexe, mais aussi pour une large part par l'apprentissage des attentes de rôles qu'expriment les parents et d'autres adultes.

L'apprentissage du rôle attaché au sexe va connaître une période intensive dans la phase œdipienne : le garçon développe un attachement particulier à l'endroit de la mère, et la fille à l'endroit du père. Le caractère fortement érotique et affectif de la période oedipienne place l'enfant dans un climat émotif particulièrement fort, favorable à l'identification au parent du même sexe et, du point de vue sociologique, à la différenciation des rôles selon les sexes. Parsons met ici en lumière une fonction sociale de l'érotisme, qui consiste à établir entre les parents et les enfants des rapports affectifs propices à l'apprentissage du rôle social attaché à chacun des deux sexes.

La phase oedipienne n'est cependant pas vécue de la même façon par le garçon et la fille. Elle est, selon Parsons, plus tourmentée pour le garçon que pour la fille. Une des raisons en est que la petite fille peut répéter le rôle maternel d'une manière beaucoup plus immédiate, tandis que le rôle paternel, dans ce qui le spécifie, c'est-à-dire le travail, est extérieur au foyer. Le garçon n'a pas devant les yeux le modèle concret du rôle masculin en milieu de travail. Par contre, il est en contact plus fréquent avec la mère, tandis que la fille est en contact moins fréquent avec le père. Ainsi s'explique, selon Parsons, que le complexe d'Oedipe soit plus fort que le complexe d'Electre et qu'il provoque des remous plus considérables.

Cela amène Parsons à souligner que l'importance de la phase oedipienne dans le développement de la personnalité, notamment du garçon, est un phénomène étroitement lié à la société industrielle contemporaine. L'absence du père est plus ressentie dans ce type de société que dans toute autre, entraînant une dissymétrie dans le développement psychique du garçon et de la fille et de

plus fortes tensions chez le garçon en phase oedipienne que chez la fille. Parsons va même jusqu'à dire que la notion de crise oedipienne, dans la théorie freudienne, aurait probablement été incompréhensible et même impensable dans toute autre société que la société industrielle moderne.

Dans le schéma freudien, à la phase oedipienne fait suite la période dite de latence, marquée par une régression de l'érotisme chez l'enfant. Dans la société industrielle, cette période coïncide avec celle où l'enfant sort de la famille, s'intègre au milieu scolaire, à des groupes de camarades du même âge, à un univers extra-familial, limité mais quand même différencié. Le milieu familial auquel s'identifiait l'enfant, et qui a constitué sa première collectivité d'appartenance, se différencie désormais de ce qui est en dehors de lui, principalement l'école. Dans le milieu familial règnent les normes attachées à la figure maternelle ; dans le milieu scolaire, l'enfant prend contact avec les règles de l'univers du travail et de la production. La différenciation entre le rôle paternel et le rôle maternel se complète par la différenciation entre le milieu familial et les autres milieux. Parsons souligne à ce sujet que l'universalisation de l'instruction des adolescents a été un événement historique très important, en ce qu'il a généralisé une plus grande différenciation de la structure de la personnalité dans l'ensemble de la population des sociétés industrielles.

Le milieu scolaire a en effet joué un rôle primordial dans l'avènement de la société industrielle, non seulement parce qu'il a servi à préparer la main-d'œuvre nécessaire aux différents postes de travail, mais aussi - et peut-être surtout - parce qu'il a généralisé les normes universalistes, spécifiques, activistes et rationnelles qui sont à la base de la culture de ce type de société.

L'adolescence constitue un autre point de rupture dans le développement de la personnalité, ouvrant une nouvelle phase dont l'objectif est à toute fin pratique illimité, puisque c'est la maturité de la personnalité. L'adolescence est marquée par un état de tension entre les liens affectifs divers qui se sont créés durant la période de latence entre des jeunes du même sexe - notamment à l'intérieur de cliques, de groupes, de « gangs » - et un retour à l'érotisme oedipien, marqué par un intérêt croissant pour les personnes de l'autre sexe. Ici encore, l'érotisme a une importante fonction sociale : ce n'est plus la découverte du rôle attaché au sexe, mais sa mise en application progressive.

Un deuxième caractère de l'adolescence, c'est l'élargissement de l'univers extra-familial, la multiplication d'expériences nouvelles dans des milieux maintenant accessibles et l'intériorisation progressive de valeurs liées à la vie adulte.

La maturité psychique est cependant relative. Aux yeux de Parsons, la personnalité dont la structure psychique est plus différenciée aura, à la con-

dition d'être suffisamment bien intégrée, une plus grande maturité que la personnalité moins différenciée. Par conséquent, les expériences sociales qui accompagnent l'adolescence et la postadolescence sont stratégiques dans la mesure où elles offrent une plus ou moins grande variété de situations nouvelles et où elles obligent à développer une plus grande différenciation de la personnalité.

Dans cette optique, Parsons voit une différence importante dans la socialisation de ceux qui accèdent aux études supérieures et de ceux qui n'y accèdent pas. Cette distinction s'exprime par les différences que souligne Parsons entre l'école secondaire et l'université, et entre la culture des jeunes, ou plus exactement des adolescents, et la culture étudiante que Parsons appelle *studentry*.

Parsons avait été un des premiers sociologues à souligner, au début des années 1950, l'importance de la sous-culture des jeunes, à la fois comme phénomène social et comme phase de la socialisation. Cette sous-culture est liée à la fois à la brisure que l'adolescent doit opérer avec sa famille et aux tensions que lui imposent les exigences du milieu scolaire. La culture adolescente, qui se concrétise dans des groupes d'amis, un style de vie communautaire, une certaine marginalité par rapport à la société globale, accentue la distance de l'adolescent par rapport à son milieu familial et marque, parfois avec brutalité, la rupture avec l'univers familial restreint et l'entrée dans le monde extra-familial.

En même temps, la sous-culture des jeunes offre un milieu de compensation pour l'adolescent qui doit subir le stress de la socialisation scolaire. Contrastant avec les exigences universalistes, spécifiques et rationnelles de l'enseignement, la sous-culture adolescente met l'accent sur des expériences communautaires caractérisées par le particularisme et la diffusion. La culture des jeunes prolonge ainsi certains traits du milieu familial, mais dans une structure fortement égalitaire où le décalage d'âge, d'expérience et d'autorité est aboli. Dans une société qui met l'accent sur la rationalité et la productivité, la culture adolescente représente à la fois une sorte d'îlot communautaire et une antichambre de la vie adulte. Les normes universalistes, spécifiques, activistes et rationnelles, essentielles à la société industrielle, provoquent des tensions psychiques, peut-être surtout chez les jeunes ; la sous-culture de la jeunesse est une réaction contre ces tensions, un refuge devant une certaine dureté de la culture des sociétés de production.

Depuis la dernière guerre mondiale, une nouvelle révolution scolaire s'est produite aux États-Unis ; non seulement la majorité des jeunes terminent-ils maintenant le cours secondaire, mais près de la moitié d'entre eux s'inscrivent à l'université. Parsons croit que cette prolongation de la scolarité pour une si forte proportion des jeunes est en train de constituer une cinquième phase de

la socialisation. Celui qui poursuit des études universitaires développe, selon Parsons, une structure de personnalité plus différenciée que celui qui a arrêté ses études après le cours secondaire. L'enseignement universitaire procure, en effet, un contact plus approfondi avec ce que Parsons appelle « la rationalité cognitive », ce qui a pour conséquence une perception du monde selon des catégories plus complexes et en même temps plus logiques. Par ailleurs, l'étudiant universitaire connaît un état prolongé de soumission à l'autorité de professeurs et d'éducateurs, ce qui maintient une situation analogue à celle de la famille à un âge où les jeunes pourraient mener une existence relativement autonome et responsable. Cet état prolongé d'infériorité et de soumission est une des sources du malaise que connaît le milieu étudiant, ainsi que de la recherche de nouvelles solidarités égalitaires dans des mouvements de contestation et des requêtes pour une démocratisation de l'enseignement. Contrairement à la sous-culture adolescente, la sous-culture étudiante débouche ainsi sur le militantisme et l'action politique.

D'un autre côté, la phase universitaire est une socialisation prolongée à un univers professionnel particulier, fait à la fois de connaissances spécialisées et d'une éthique spécifique. Pour l'étudiant universitaire, la socialisation au monde du travail est plus longue, plus profonde et plus marquante que ce n'est le cas pour les autres. Cette constatation prendra son importance lorsqu'on verra plus loin la place que Parsons accorde à la professionnalisation de la société industrielle.

6. La pathologie de la personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Parsons pousse l'analyse de la personnalité jusqu'à l'interprétation des syndromes pathologiques. Pour le comprendre, il faut remonter au tableau 13, p. 150. Les syndromes pathologiques résultent, selon Parsons, d'un déséquilibre d'entrées ou de sorties, soit par excès de l'un ou l'autre, soit par manque. La personnalité doit alors investir d'une façon exagérée dans certains mécanismes de défense, de manière soit à absorber un surplus d'entrées, soit à compenser pour une pénurie d'entrées. Le tableau 17 résume la pensée de Parsons. On y voit, par exemple, que la paranoïa résulte d'un excès d'entrées d'informations qui inondent la personnalité et qu'elle doit recanaliser par le mécanisme de la projection.

En revanche, la schizophrénie est caractérisée par un manque de communication avec l'extérieur et un tarissement de l'information, la personnalité compensant par des solutions narcissiques toujours plus accentuées.

Ajoutons que le tableau comprend aussi un élément étiologique : Parsons a tenté de montrer le lien génétique entre les syndromes pathologiques et les trois premières phases de la socialisation de la personnalité.

Tableau 17
Les principaux syndromes pathologiques

	A		G	
Crise décisive : la phase œdipienne		Paranoïa + Schizophrénie -	Manie + Dépression -	Crise décisive : la phase anale
		Structure interne empêchant l'ajustement « normal » (système des défenses)	Compulsion + Psychopathie -	Crise décisive : la phase orale
	L		I	

+ = surplus d'entrées.

- = pénurie d'entrées.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Comme on peut le voir, Parsons a élaboré sa théorie psychologique d'une manière extrêmement développée et détaillée. On aurait pu s'attendre de sa part à quelques considérations générales ou d'ensemble, lui permettant d'intégrer d'une manière superficielle les grandes lignes de la théorie freudienne dans son propre schème d'analyse. Il n'en est rien : Parsons a voulu pousser très avant son analyse du système de la personnalité.

Il l'a d'ailleurs menée si loin qu'on peut finalement se demander dans quelle mesure il est encore fidèle à Freud dont il dit s'inspirer. Bien qu'elle soit coulée dans le langage freudien, la théorie psychologique de Parsons nous apparaît finalement bien peu freudienne. La raison en est que dans la

personnalité décrite par Freud, les instincts, les impulsions, la libido jouent un rôle central. C'est à partir d'eux que s'organise la personnalité, de manière à les canaliser, les inhiber, les étouffer, s'en servir ou s'en défendre. Ce fut précisément l'originalité de Freud de montrer l'importance dynamique des instincts sexuels et érotiques, même lorsqu'ils sont apparemment réduits au silence. Dans la théorie parsonienne, la personnalité est au contraire pratiquement vide d'instincts; ceux-ci sont mis de côté au profit de l'intériorisation des valeurs culturelles et des normes sociales. Le ça n'est plus la bouillonnante chaudière d'énergie qu'il est chez Freud. Sans doute, la notion de disposition (*need-disposition*) comprend-elle les besoins du système en même temps que les dispositions. Mais Parsons insiste pour dire qu'elles sont apprises et non innées, ce qui fait qu'elles n'ont rien de commun avec l'instinct. Pour éviter le réductionnisme biologique de la théorie des instincts, Parsons tend donc à présenter une image très fortement sociologisée de la personnalité. Au total, nous croyons que la théorie de Talcott Parsons se rapproche davantage de l'école américaine de l'interactionnisme symbolique, inspirée surtout de George Mead et aussi du néofreudisme américain, à tendance sociologisante, illustré par les noms d'Eric Fromm, Erik Erikson, Karen Horney.

Terminons enfin par une note critique sur le processus de socialisation que décrit Parsons. Puisqu'il se situe plus particulièrement dans la société américaine, il est remarquable que Parsons utilise un modèle très conservateur de la famille américaine. On est même étonné de constater à quel point Parsons demeure ici freudien, d'une manière trop orthodoxe : on n'a pas de peine à reconnaître dans la famille qu'il décrit celle de la classe bourgeoise que connaissait Sigmund Freud. Parsons ne tient aucun compte des transformations profondes de la famille américaine et des conséquences qu'elles entraînent ou risquent d'entraîner dans le processus de socialisation. Par exemple, le travail de la femme à l'extérieur du foyer n'entre d'aucune façon dans le modèle de famille utilisé par Parsons ; il en est de même du divorce ou de la séparation. Pourtant, comment ne pas s'interroger sur les conséquences que le travail de la femme peut avoir sur l'image de la mère et sur son rôle dans la socialisation de ses enfants ? De même, le divorce et le remariage des conjoints modifient profondément les rapports entre les parents et les enfants.

De leur côté, les tenants de la libération de la femme n'ont pas manqué de reprocher à Parsons de se faire l'interprète d'une image traditionnelle de la femme. Il lui attribue en effet un rôle expressif, fortement marqué d'affectivité, de particularisme et de diffusion. Ce faisant, Parsons ne fait que traduire la perception courante de la femme dans la classe moyenne américaine, accréditant ainsi le statut d'infériorité contre lequel des femmes américaines se sont révoltées.

Enfin, on ne peut qu'être frappé de ce que le processus de socialisation décrit par Parsons ne soit toujours qu'à sens unique, c'est-à-dire que le socia-

lisé soit toujours l'enfant, et le socialisateur, l'adulte. Pourtant, dans des périodes de transformation rapide, ou encore dans le cas d'immigrants, les adolescents et jeunes gens peuvent devenir les principaux agents socialisateurs de leurs parents. Parsons ne paraît avoir accordé aucune attention à la socialisation des parents, et des adultes en général, par la jeunesse, phénomène pourtant particulièrement notable dans une société comme celle des États-Unis.

Chapitre VI

Les essais empiriques

[Retour à la table des matières](#)

L'œuvre de Parsons est complexe à plusieurs égards ; il ne semble pas toujours facile d'en réconcilier toutes les parties. Elle comporte en particulier un grand nombre d'études et d'essais sociologiques de nature empirique qui peuvent paraître, au premier abord, ne pas se rattacher à l'architecture de l'ensemble, comme si Parsons avait de temps à autre abandonné sa recherche théorique pour entreprendre l'étude des grands problèmes du monde contemporain ou l'analyse de certains phénomènes sociaux qui l'intéressaient. La réalité est tout autre. Les essais de sociologie empirique font partie intégrante de l'œuvre de Parsons ; ils se rattachent à la théorie générale de l'action aussi bien qu'à la sociologie générale. À les négliger, on n'aurait qu'une connaissance imparfaite de la démarche qu'a suivie Parsons, de sa manière de travailler, de la genèse et de l'évolution de son modèle théorique.

De plus, ces travaux empiriques répondent à la conception que Parsons se fait de l'éthique du sociologue. On a souvent reproché à Parsons son hermétisme, à cause du niveau élevé de généralité où se situe sa pensée et du langage abstrait et difficile qu'il emploie. Parsons a toujours cru et professé qu'il est du devoir du sociologue d'éclairer ses contemporains sur le fonctionnement et l'évolution de leur société, les options qui se présentent, les problèmes qui se posent à leur conscience. Parsons n'attribue pas, à la manière

de Comte, un pouvoir politique au sociologue, mais plutôt une *influence*, au sens que Parsons donne à ce terme et qui le distingue du pouvoir. Le sociologue détient une certaine quantité d'information qu'il a la responsabilité de transmettre à ses concitoyens de la manière la plus exacte et complète possible, sans la déformer, la tronquer ni la cacher.

Telle est la contribution spécifique du sociologue, *en tant que sociologue*, à la solution des problèmes sociaux et aux changements qui s'imposent. Parsons s'y est lui-même employé activement par ses essais, tout au long de sa carrière. Mais, à la différence de C. Wright Mills ou de David Riesman, il était desservi par un style lourd et maladroit, tout autant que par la complexité de sa démarche analytique. A cause de cela, ses essais n'ont pas connu la large diffusion qu'il aurait sans doute souhaitée.

Si l'on considère la longue série des essais, on est frappé par la quantité et la diversité des sujets que Parsons a abordés. Peu d'autres sociologues américains ont fait preuve d'une curiosité aussi étendue et d'une pareille aptitude à traiter des questions les plus diverses. Les essais de Parsons se ramifient dans toutes les directions, touchent presque chacun des aspects de la société moderne. De fait, cinq des douze volumes qu'a publiés Parsons, seul ou en collaboration avec d'autres auteurs, sont des collections d'articles déjà parus et qu'il réunissait sous un thème qui leur était commun. Ce sont *Essays in Sociological Theory* (en deux éditions), *Structure and Process in Modern Societies*, *Social Structure and Personality*, *Sociological Theory and Modern Society* et *Politics and Social Structure*. De plus, un grand nombre d'autres essais n'ont pas pu trouver place dans ces collections. On voit ainsi la part importante qui revient à ces études dans l'œuvre de Parsons.

1. Les essais et la théorie

[Retour à la table des matières](#)

En ce qui concerne les recherches plus proprement théoriques de Parsons, les études empiriques y occupent une place importante. De fait, peu de théoriciens ont procédé à la manière de Parsons dans l'élaboration de leur œuvre. Le théoricien est d'ordinaire l'homme des traités, où il aime exposer sa théorie de la manière la plus complète possible, sans se laisser distraire par des travaux de courte durée. Parsons, au contraire, a rédigé la plus grande partie de son œuvre en réponse à des invitations à écrire des articles, présenter des

communications, participer à des séances d'étude, des colloques ou des débats. Quelques-uns de ces articles ou exposés ne sont que des discussions de théorie pure. Dans la plupart, Parsons traite d'une manière à la fois théorique et empirique de sujets concrets qu'on lui avait proposés.

Parsons voyait dans chacune des invitations qu'il acceptait l'occasion de développer un aspect de son modèle théorique ou de confronter celui-ci à de nouvelles réalités. Le cadre très général de la théorie de l'action faisait que Parsons ne connaissait aucune limite aux champs nouveaux qu'il pouvait explorer. Quel que soit le sujet qui lui était soumis, il pouvait toujours - et même il devait théoriquement toujours - y découvrir un aspect systémique de l'action sociale. Son schème conceptuel postulait qu'aucune question impliquant l'action humaine ne devait lui être étrangère. Toute discussion empirique pouvait donc s'inscrire d'une façon ou de l'autre dans sa recherche théorique.

D'une manière plus précise, on peut relever un certain nombre d'acquis théoriques que Parsons a conceptualisés ou développés à partir de recherches ou d'observations empiriques. Ainsi, on se souvient que lorsque Parsons a entrepris, au début de sa carrière, l'étude des œuvres de Marx, Sombart, Weber, Marshall, Pareto et Durkheim, il se proposait de comparer l'explication que chacun avait donnée du capitalisme occidental et du développement de la société industrielle moderne. C'est à partir de cette recherche que Parsons a progressivement découvert ce qu'il a interprété comme étant les éléments d'une théorie commune à ces auteurs, qu'il a appelée la théorie de l'action. Celle-ci n'est pas apparue subitement et à l'état libre dans la pensée de Parsons; elle a germé lentement, à partir de questions que Parsons se posait sur la société occidentale contemporaine.

On a vu également que le schème des variables structurelles, qui a constitué le cœur de la théorie parsonnienne pendant plusieurs années, a été d'abord élaboré à l'occasion d'une recherche qu'a faite Parsons sur la pratique médicale. Dans cette étude, Parsons s'est heurté dès le début à l'opposition que l'on dresse souvent entre les professions libérales, d'une part, le monde de l'industrie et de la finance, d'autre part. Si l'on en croit cette distinction, les professions libérales se caractériseraient par une forme d'« altruisme » qui en fait des sortes de vocations au service de certaines grandes causes, telles la santé, la justice, la science. Par contre, le monde industriel et financier a une réputation d'égoïsme, parce que le but avoué qu'on y poursuit est la maximisation du profit et que la loi qui y règne est celle de la concurrence. Parsons reconnaît une validité à cette distinction ; on verra plus loin l'usage qu'il en a fait lui-même. Mais en même temps, ses enquêtes auprès des médecins le convainquent qu'on ne peut en rester là : il faut faire éclater cette dualité pour rechercher les traits qui caractérisent l'ensemble du monde du travail, auquel

appartiennent les professions libérales aussi bien que l'industrie, la finance et le commerce.

Dans un premier article, paru en 1939 ⁵¹, Parsons met en relief trois traits principaux qui caractérisent le monde du travail : la *rationalité* qui s'oppose au *traditionalisme* ; la *spécificité fonctionnelle* qui s'oppose à la *diffusion* ; l'*universalisme* qui s'oppose au *particularisme*. Il montre que ces trois traits, la rationalité, la spécificité et l'universalisme, s'appliquent aussi bien aux professions libérales qu'au monde de l'industrie et de la finance. La conjugaison de ces traits distingue le monde du travail de tous les autres types d'institutions sociales. On reconnaît ici la première esquisse des variables structurelles. Puis dans un article subséquent, en 1942, où il traite plus spécifiquement de la pratique médicale, Parsons ajoute une autre variable, la *neutralité affective* qu'il oppose à l'*expression affective* ⁵². Par la suite, Parsons découvre que ces variables structurelles sont utiles pour analyser non seulement l'univers du travail, mais aussi la stratification sociale ⁵³, la famille et la parenté ⁵⁴. Cela l'autorise à croire qu'elles sont des dimensions élémentaires de n'importe quelle structure du système social : il en fait l'axe central du modèle théorique qu'il présente dans *The Social System* (1951). Enfin, dans *Toward a General Theory of Action* qui paraît la même année, Parsons va plus loin : il montre que les variables structurelles sont les catégories fondamentales de tout système d'action.

Cette évolution de la pensée de Parsons montre bien le lien étroit - et même causal ici - entre les études empiriques et le développement du modèle théorique. Sans doute, Parsons est-il revenu à diverses reprises sur le schème des variables structurelles pour le préciser davantage. Mais l'étude des professions, particulièrement de la pratique médicale, demeure la première recherche empirique à l'occasion de laquelle Parsons a élaboré la notion des variables structurelles, pour l'étendre ensuite au système social et finalement au système d'action.

D'une manière un peu semblable, le paradigme des quatre fonctions, autre élément central de la théorie parsonienne, provient des recherches empiriques sur la structure et le fonctionnement des petits groupes que Robert Bales menait dans son laboratoire de Harvard. On se souvient que pour identifier et classer les unités élémentaires du comportement des participants à des groupes de discussion Bales avait imaginé la notion des « problèmes fonctionnels » que tout groupe doit résoudre sans arrêt pour se maintenir et

⁵¹ The Professions and Social Structure, dans *Essays in Sociological Theory* (1954), chap. II.

⁵² Propaganda and Social Control, *ibid.*, chap. VIII.

⁵³ An Analytical Approach to the Theory of Social Stratification, *ibid.*, chap. IV, P. 79.

⁵⁴ The Kinship System of the Contemporary United States (1943), *ibid.*, chap. IX, pp. 188-192.

fonctionner. Parsons y a vu les dimensions fonctionnelles de tout système d'action. On sait l'usage abondant et varié qu'il en a fait par la suite et la place centrale qu'il leur a accordée dans son modèle théorique.

On pourrait encore citer le cas du paradigme de la déviance, dont on n'a pas eu l'occasion de parler dans les chapitres précédents. S'inspirant cette fois des travaux de Robert K. Merton ⁵⁵, Parsons a notamment voulu démontrer qu'il existe plusieurs types de déviance, que des comportements exagérés de conformité et de soumission sont des formes de déviance tout autant que l'aliénation, la révolte ou le retraitisme, qu'enfin chaque type de déviance peut se rapporter à des tensions différentes dans le système social. À ces fins, Parsons a élaboré le paradigme de la déviance ⁵⁶, à la fois d'une manière théorique et à partir de diverses sources empiriques. En particulier, il a utilisé ses observations sur la structure de la famille et sur les rapports entre ses membres, sur la maladie en tant que déviance et les relations entre le malade et ceux qui l'entourent, sur les attitudes à l'endroit de la mort observées par Malinowski.

S'il existe plusieurs formes de déviance, on trouve en retour diverses modalités de contrôle social. Corrélativement au paradigme de la déviance, il doit donc exister un paradigme des mécanismes de contrôle social. Dans la perspective d'un acteur donné, la déviance est soit la non-réponse d'autres acteurs à ses attentes, soit une réponse qui frustre ses attentes. Les mécanismes de contrôle social sont les moyens dont dispose l'acteur pour développer et entretenir chez les autres acteurs la motivation à satisfaire ses attentes. Or, la psychanalyse a amplement démontré que la déviance résulte d'états de tension qui entraînent quatre principaux types de réaction : anxiété, fantasmes, hostilité, réactions de défense. Pour lutter contre la motivation à la déviance chez les autres, l'acteur recourt - consciemment ou non - à des mécanismes susceptibles de répondre à ces états de tension et de les dissoudre.

On peut observer empiriquement le recours à de tels mécanismes dans les méthodes d'éducation des enfants dans la famille et à l'école ; on les voit aussi dans les activités des mouvements sociaux et politiques de diverses natures, aussi bien que dans les institutions juridiques. Mais la relation sociale où les mécanismes de contrôle sont le plus en évidence est celle du psychothérapeute et son patient ; dans ce cas, le recours aux mécanismes de contrôle est conscient et systématiquement recherché de la part du thérapeute. C'est donc dans ce type de relation qu'on peut le mieux les identifier.

⁵⁵ Robert K. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, traduit par Henri MENDRAS, Paris, Plon, 1965, chap. V.

⁵⁶ On trouve ce paradigme en particulier dans *The Social System*, chap. VII.

Parsons recourt encore ici aux observations faites lors de son enquête auprès des médecins, qui doivent assez souvent jouer le rôle de psychothérapeutes ; mais il utilise surtout l'expérience clinique qu'il a lui-même vécue à l'occasion de son analyse didactique, ainsi que l'enseignement de la théorie et de la pratique psychanalytique. Il ramène à quatre les mécanismes de contrôle : le *support*, destiné à faire décroître l'anxiété et le besoin de recourir à des réactions d'hostilité ou de défense ; la *permissivité*, qui autorise à exprimer des sentiments forts jusqu'ici étouffés et inavoués ; le *déni de réciprocité*, qui exprime le refus de répondre à l'hostilité par l'hostilité, à l'anxiété par l'anxiété, de sorte que se brise le cercle vicieux de la déviance ; la *manipulation de sanctions* positives et négatives.

C'est principalement dans la relation psychothérapeutique que ces quatre mécanismes sont en évidence et qu'ils sont utilisés rationnellement par le thérapeute. Mais toute autre forme de contrôle social est basée sur le recours à ces mécanismes. Par exemple, les rites religieux les utilisent d'une manière différente mais non moins réelle ; il en est de même dans les institutions juridiques et dans l'éducation sous toutes ses formes, que ce soit dans la famille, à l'école, au travail ou dans les mouvements sociaux et politiques. D'une manière générale, le contrôle social s'affaiblit et disparaît lorsque les mécanismes de contrôle ne sont plus efficaces ou ne peuvent plus être employés, ce qui laisse alors libre cours à diverses formes de déviance.

Les exemples que nous venons de donner illustrent suffisamment de quelle manière Parsons a utilisé des observations empiriques provenant d'une grande variété de champs de réalité pour construire les éléments de son modèle théorique, dont certains y occupent une place centrale. On a pu constater ainsi les liens étroits qui unissent ses études et observations empiriques à sa recherche théorique.

2. La diversité des études empiriques

[Retour à la table des matières](#)

On n'a cependant une vue complète de l'importance des études empiriques dans la sociologie parsonnienne que lorsqu'on fait un tour d'horizon de tous les sujets qu'a touchés Parsons. Nous avons déjà dit que sa curiosité paraît sans limite, de sorte qu'il a abordé une grande diversité de questions. On peut

regrouper en douze catégories de sujets ou thèmes l'ensemble des essais de Parsons. Il n'est pas inutile de les énumérer et d'en faire une brève revue.

1. Le thème le plus général est sûrement celui des caractères de la société industrielle occidentale. À la rigueur, on pourrait regrouper sous cette rubrique la plupart des essais de Parsons et presque toutes les catégories qui suivent. Dès ses premiers écrits et tout au long de son oeuvre, Parsons s'est employé à décrire, analyser, *interpréter et* expliquer différents aspects de la société industrielle moderne. Et celle-ci se réalisait, à ses yeux, sous sa forme la plus évoluée dans la société américaine. C'est donc surtout à cette dernière que se réfère Parsons, parce qu'il la connaît mieux, mais aussi parce qu'il la considère comme une sorte d'archétype de la société industrielle.

D'une manière plus précise encore, Parsons a consacré certains articles à l'analyse des traits particuliers de la société industrielle. Signalons deux de ces articles qui se complètent l'un l'autre et qui ont d'ailleurs été écrits à peu près à la même période, c'est-à-dire un peu avant 1960. Il s'agit d'abord d'une étude sur le « cadre institutionnel du développement économique »⁵⁷, où l'auteur retrace l'évolution des structures économiques, bureaucratiques et professionnelles de l'économie capitaliste en Occident ; à partir de là, il tente de poser le problème des pays présentement en voie de développement. Ces derniers évoluent dans un contexte bien différent de celui dans lequel s'est faite la révolution industrielle occidentale. L'arrangement institutionnel ne peut donc pas être le même dans les deux cas. Parsons insiste notamment sur le fait que le rôle de l'État dans les pays en voie de développement doit être beaucoup plus important qu'il ne l'a été dans l'histoire du développement industriel de l'Occident. En Europe et aux États-Unis, l'abstention du gouvernement en matière économique, dans la logique du laissez-faire d'inspiration libérale, a permis à l'entreprise industrielle, financière et commerciale de se développer d'une manière de plus en plus autonome des liens de la famille et des vestiges de la société préindustrielle que les hommes politiques continuaient à charrier. Par contre, dans les sociétés contemporaines en voie de développement, c'est l'État qui peut le mieux introduire des comportements de caractère universaliste et être l'agent principal d'une nouvelle culture favorable au développement économique.

Dans ce premier article, Parsons adoptait une perspective évolutive et dynamique. Le second est plus structurel : il porte sur les principaux traits caractéristiques de la société industrielle⁵⁸. D'une manière explicite, Parsons s'inspire ici du schème des quatre sous-systèmes fonctionnels, pour décrire les

⁵⁷ Some Reflections on the Institutional Framework of Economic Development (1958), dans *Structure and Process in Modern Societies*, chap. III.

⁵⁸ Some Principal Characteristics of Industrial Societies (1961), *ibid.*, chap. IV.

cadres structurels de l'économie, du politique, du système institutionnel (communauté sociétale) et des motivations essentielles au fonctionnement d'une société industrielle. Dans cet article, la perspective n'est plus génétique ou diachronique, mais très explicitement synchronique. Il est difficile d'affirmer que cette différence soit apparue clairement à Parsons lui-même, mais on ne peut qu'être frappé par la complémentarité de cette double approche dans ces deux articles.

2. On peut considérer comme un deuxième thème la longue série d'articles sur les problèmes politiques, sujet qui a occupé depuis longtemps l'attention de Parsons. C'est au début de la deuxième guerre mondiale que Parsons a publié ses premières analyses politiques. Il était alors profondément troublé par la montée du nazisme en Allemagne, pays où il avait étudié, qu'il avait aimé et qu'il respectait. Il voulait comprendre comment le nazisme avait trouvé un terrain favorable dans la société allemande ⁵⁹. D'une manière plus générale, Parsons voulait trouver l'explication à la montée des mouvements fascistes à laquelle on avait assisté dans plusieurs pays européens avant la guerre ⁶⁰. À la fin de la guerre, Parsons cherche à expliquer les origines sociales et historiques du militarisme au Japon. Son intention est d'apprécier les chances qu'il aille en s'atténuant après la défaite du Japon et les conditions requises pour qu'il en soit ainsi ⁶¹. Quelques années plus tard, Parsons s'efforce d'interpréter la crise que la démocratie américaine connaît avec le McCarthysme. Beaucoup d'universitaires américains comptèrent parmi les victimes de cette flambée idéologique d'extrême-droite et virent leur liberté menacée ou limitée. Parsons lui-même s'engagea activement dans la lutte anti-McCarthy à Harvard et dut en porter les conséquences durant quelque temps. Il voulut donc expliquer cette poussée de fascisme et dire pourquoi elle ne lui paraissait pas devoir entraîner aux États-Unis une adhésion populaire aussi profonde et tenace qu'en Allemagne et en Italie. D'où les articles sur les effets politiques des tensions sociales aux États-Unis ⁶², la distribution du pouvoir dans la société américaine ⁶³, le système démocratique américain. ⁶⁴

Dans ces différentes analyses des mouvements politiques d'extrême-droite, Parsons suit un modèle d'explication assez identique, qu'on peut ramener aux

⁵⁹ Democracy and Social Structure in Pre-Nazi Germany (1942), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. VI. Aussi, Max Weber and the Contemporary Political Crisis (1942), dans *Politics and Social Structure*, chap. V.

⁶⁰ Some Sociological Aspects of the Fascist Movements (1942), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. VII.

⁶¹ Population and the Social Structure of Japan (1946), *ibid.*, chap. XIII.

⁶² Social Strains in America (1955), dans *Politics and Social Structure*, chap. VII. Cet article fut d'abord publié sous le titre McCarthyism and the American Social Tension : A Sociologist's View. Dans *Politics and Social Structure*, où il est reproduit, l'article est suivi d'une note complémentaire : A Postscript, 1962.

⁶³ The Distribution of Power in American Society (1957), *ibid.*, chap. VIII.

⁶⁴ « Voting » and the Equilibrium of the American Political System (1959), *ibid.*, chap. IX.

grandes lignes suivantes. Il recherche d'abord les changements structurels susceptibles d'engendrer des tensions particulièrement fortes. Dans les cas qu'il a étudiés, ces changements sont généralement les conséquences soit d'une industrialisation avancée, soit du développement économique : bureaucratisation et professionnalisation de la main-d'œuvre, prolongation de la scolarité, rationalité techno-scientifique, transformation du monde du travail et conséquences pour la structure de la famille et de la parenté. Il en résulte dans l'ensemble de la société une insécurité généralisée, s'accompagnant souvent d'une situation d'anomie selon l'expression de Durkheim. Cette insécurité est ressentie plus intensément dans les classes supérieures et les élites dirigeantes, qui se voient menacées dans leurs intérêts, leur pouvoir, leur statut. Ce sont ces classes et ces élites qui ont généralement inspiré, alimenté et supporté les idéologies politiques d'extrême-droite. Celles-ci ont cependant trouvé des échos favorables dans le reste de la population, qui était elle aussi toute prête à entendre des appels au romantisme pour tenter d'échapper à l'excessive rationalisation de la société industrielle.

Enfin, soulignons, pour compléter ce dossier, que Parsons a récemment fait porter son analyse sur le plan international. Il a indiqué la voie à des études systémiques de politique internationale, où la scène mondiale est prise comme le plus vaste système social, dans lequel les sociétés globales sont les acteurs en interaction et en échange ⁶⁵.

3. Si la rationalité a entraîné en Europe et aux États-Unis les tensions que l'on vient de voir, c'est qu'elle occupe une place dominante dans la société industrielle moderne. Pour se concrétiser et se réaliser, elle emprunte diverses voies : une des plus importantes est l'organisation bureaucratique. S'inspirant de Max Weber, dont il partage là-dessus les vues, Parsons regarde la bureaucratie comme un élément essentiel de la société industrielle. Elle est un mode d'organisation du travail rendu nécessaire par la multiplication croissante des tâches, par la complexité toujours plus grande de la division du travail et par la coordination qui est en conséquence requise en vue d'une production efficace. Pour Parsons, la société industrielle ne peut se passer de la bureaucratie, qui va continuer à proliférer et à se répandre pour recouvrir pratiquement tout le monde du travail.

Puisqu'on ne peut compter sans l'organisation bureaucratique, il est important de la connaître et de la comprendre. Il n'est donc pas étonnant que Parsons y ait consacré plusieurs articles, où il analyse notamment les formes différentes qu'elle revêt, son fonctionnement interne, ses rapports d'interaction et d'échange avec le reste du système social, les tensions psychiques et sociales

⁶⁵ Order and Community in the International Social System (1961), *ibid.*, chap. XII; Polarization of the World and the International Order (1962), dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. XIV.

qu'elle provoque et entretient ⁶⁶. Et dans un esprit de continuité qui ne manque jamais de se manifester chez Parsons, ayant étudié la médecine comme un type de profession libérale, il analyse l'institution hospitalière comme un cas intéressant d'organisation bureaucratique ⁶⁷.

4. L'intérêt que Parsons porte à la bureaucratisation s'accompagne, paradoxalement à première vue, d'un intérêt au moins égal pour les professions, leur place et leur fonction dans la société industrielle moderne. Nous avons dit le rôle qu'a joué dans le modèle théorique de Parsons sa recherche sur la profession médicale. Cette recherche fut la première étude empirique qu'il mena, procédant par entrevues auprès de médecins et par observation participante : il obtint la permission de certains hôpitaux de la région de Boston de revêtir la tunique blanche et de faire la tournée des salles de patients avec les groupes de médecins. Dans ces conditions, on comprend que Parsons considère lui-même comme « un important échec de sa carrière » de n'avoir pu achever, pour diverses raisons personnelles, le compte rendu détaillé de cette recherche ⁶⁸. Parsons dut finalement se contenter d'en faire un chapitre (le chap. X) de *The Social System*. Par ailleurs, Parsons n'a cessé d'écrire sur la profession médicale, l'abordant sous différents aspects ; les rapports du médecin avec ses patients, la formation universitaire des futurs médecins, l'organisation de la profession médicale et son conservatisme social et politique, l'image du médecin dans la société américaine ⁶⁹.

En outre, s'inspirant en partie de son analyse de la pratique médicale, Parsons a aussi analysé la profession légale et les institutions juridiques ⁷⁰, mais d'une manière plus rapide et plus superficielle. Il a surtout cherché à voir comment le paradigme du contrôle social s'applique à l'exercice de la profession légale.

⁶⁶ A Sociological Approach to the Theory of Organizations (1955), dans *Structure and Process in Modern Societies*, chap. I ; Some Ingredients of a General Theory of Formal Organization (1958), *ibid.*, chap. II ; Components and Types of Formal Organization, dans *Comparative Administrative Theory*, sous la direction de Preston P. LE BRETON, Seattle, University of Washington Press, 1968.

⁶⁷ The Mental Hospital as a Type of Organization, dans *The Patient and the Mental Hospital*, sous la direction de M. GREENBLATT, D. J. LEVINSON et R. H. WILLIAMS, New York, The Free Press, 1957.

⁶⁸ Voir ce que PARSONS dit au sujet de cette recherche dans On Building Social System Theory : A Personal History, *Daedalus*, automne 1970, pp. 834-840.

⁶⁹ Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective, *American Journal of Orthopsychiatry*, 21 (1951), 452-460 ; Some Trends of Change in American Society: Their Bearing on Medical Education (1958), dans *Structure and Process in Modern Societies*, chap. IX ; Mental Illness and Spiritual Malaise. The Roles of the Psychiatrist and of the Minister of Religion (1960), dans *Social Structure and Personality*, chap. XI ; Social Change and Medical Organization in the United States, *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1963 ; Some Theoretical Considerations Bearing on the Field of Medical Sociology (1964), dans *Social Structure and Personality*, chap. XII.

⁷⁰ A Sociologist Looks at the Legal Profession (1952), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. XVIII ; The Law and Social Control, dans *Law and Sociology*, sous la direction de W. M. EVAN, New York, The Free Press, 1962, pp. 56-72.

Ces études sur la médecine et le droit ne s'expliquent pas seulement par l'intérêt purement théorique qu'y trouvait Parsons. Celui-ci croit depuis longtemps que la professionnalisation croissante du monde du travail et le rôle dominant des professions comptent parmi les caractères les plus importants de la société industrielle. Il appelle profession toute occupation dont l'exercice requiert une longue préparation faite principalement d'études, théoriques ou appliquées, et de stages cliniques sous différentes formes. La profession est l'application à des fins utiles d'un secteur particulier du réservoir culturel; c'est pourquoi la pratique d'une profession est généralement soumise à une réglementation particulière sous l'autorité d'une corporation ou d'une organisation. Dans la société préindustrielle, on ne comptait que quelques professions : la médecine, le droit et d'une certaine manière le sacerdoce. On assiste dans la société industrielle à une prolifération de nouvelles professions et à la professionnalisation d'anciennes occupations : les enseignants, les chercheurs, les diverses catégories d'« intellectuels » et d'artistes en viennent maintenant à constituer des professions au sens véritable du terme. Par suite de l'élévation des exigences scientifiques et techniques du travail et aussi du rôle des moyens de communication de masse, la structure de l'emploi se modifie, principalement par l'apparition de ce que Parsons appelle un vaste « complexe professionnel », c'est-à-dire par la multiplication et la diversification des occupations de caractère professionnel.

Ce phénomène, dont on peut prévoir qu'il va se continuer, n'a pas que des incidences économiques ; il a, aux yeux de Parsons, une très grande importance historique. Ce sont les professions qui fournissent le nouveau leadership politique autant que culturel du monde moderne. À ce titre, elles sont devenues l'élément principal de la structure de la société moderne, car elles prennent la place de la bourgeoisie capitaliste. Ce sont elles qui jouent le rôle dynamique et qui remplissent les fonctions politiques de la classe dirigeante capitaliste des XVIII^e et XIX^e siècles. On peut observer ce phénomène aussi bien dans les sociétés socialistes que capitalistes, du moment qu'elles sont assez avancées : c'est d'ailleurs, semble-t-il, ce qui laisse croire à Parsons qu'elles se rapprochent de plus en plus ⁷¹.

Cette conviction du rôle stratégique des professions a récemment amené Parsons à s'engager dans une recherche empirique sur l'université américaine. Déjà en 1937, dans un article polémique, Parsons s'était élevé contre le projet de ceux qui voulaient créer en dehors de l'université des écoles pour la

⁷¹ En particulier, l'article Profession, dans *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol. 12, pp. 536-547; The Professions and Social Structure (1939), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. II ; The Intellectual : A Social Role Category, dans *On intellectuals*, sous la direction de P. RIEFF, New York, Doubleday, 1964, pp. 3-24; Research with Human Subjects and the Professional Complex, *Daedalus*, 98 (printemps 1969), 1-2, 325-361.

préparation aux professions. Étant donné le rôle éminent des professions, il jugeait qu'il était de l'intérêt de celles-ci et des universités que les deux demeurent étroitement associées ⁷². Après s'être longtemps intéressé à l'adolescence et aux fonctions socialisatrices et économiques de l'école secondaire, Parsons s'attache maintenant à étudier l'enseignement supérieur, qui est appelé à avoir, selon lui, une influence dominante sur l'orientation politique, sociale et culturelle de la société contemporaine ⁷³.

Soulignons enfin que Parsons a plusieurs fois fait état des diverses fonctions « morales » qu'il attribue aux professions. Dans une société où dominent la compétition et le profit, elles témoignent en faveur de l'esprit de désintéressement ; elles sont les gardiennes privilégiées d'une importante part de l'héritage culturel; elles constituent des mécanismes de contrôle social soit par la socialisation qu'elles assurent, soit par les correctifs qu'elles apportent.

5. En relation avec la professionnalisation et la bureaucratisation de la société industrielle, et supportant dans une large mesure ces deux mouvements, on a assisté à une prolifération du système scolaire dans la société moderne et à une spécification de la fonction qu'il y remplit. Parsons attache beaucoup d'importance au fait que, dans la société moderne, l'école se soit différenciée progressivement du milieu familial qui, dans la société traditionnelle, était la principale institution de socialisation, et aussi de l'institution ecclésiastique qui a d'abord succédé à la famille pour développer un réseau d'écoles dans la plupart des pays occidentaux. Aujourd'hui, l'école est devenue une institution publique, plus ou moins directement administrée sous l'autorité de l'État. Cela lui confère des fonctions sociales particulières ; Parsons en souligne trois principales. L'école a d'abord comme tâche de socialiser les nouvelles générations aux valeurs dominantes de la société, notamment à celles du monde extérieur à la famille, surtout celui du travail. C'est par l'école que l'enfant apprend à interioriser les valeurs d'universalisme, de performance, de spécificité et de neutralité affective qu'il n'avait pas beaucoup rencontrées dans son milieu familial, où ce sont plutôt les autres valeurs qui dominent. De ce point de vue, l'école est un milieu de socialisation essentiel à la motivation économique, à la rationalité et aux valeurs typiques de la société industrielle.

En second lieu, l'école agit comme canal d'allocation ou de distribution du capital humain vers les divers et multiples emplois de la société industrielle. A

⁷² Education and the Professions, *International Journal Of Ethics*, 47 (1937), 365-369.

⁷³ Considerations on the American Academic System (en collaboration avec Gerald M. PLATT), *Minerva*, 6 (été 1968), 4, 497-523 ; *The American Academic Profession : A Pilot Study*, ronéotypé, 1968.

partir du niveau secondaire, l'école sert à orienter les élèves vers les métiers ou les professions, suivant leurs aptitudes, leurs goûts, leurs intérêts ⁷⁴.

Enfin, le système scolaire, au niveau de l'enseignement supérieur, est étroitement lié à la recherche scientifique. À ce titre, il devient un milieu de création, d'innovation, de changement. L'université est non seulement un lieu de transmission du savoir, mais aussi et peut-être surtout un lieu de production de la connaissance, de remise en question, de critique et de réinterprétation. Universitaire profondément attaché à son institution et conscient des responsabilités que sa fonction lui impose, Parsons a consacré plusieurs études à l'enseignement supérieur, comme nous l'avons rapporté plus haut. L'université lui apparaît comme le lieu où se poursuit la recherche novatrice, en même temps que l'institution où se forment les membres des professions et les cadres supérieurs des administrations bureaucratiques. À ce double titre, l'université remplit des fonctions privilégiées dans la société industrielle. En retour, à cause de cette double fonction, l'université crée autour d'elle et à son profit un réservoir d'influence (dans le sens précis que Parsons donne à ce terme) dans lequel elle puise abondamment pour obtenir les crédits financiers qu'elle requiert et l'appui des autorités qui détiennent du pouvoir.

6. La stratification sociale a été l'objet de recherches empiriques aussi bien que théoriques de la part de Parsons. Le premier article qu'il y consacre spécifiquement date de 1940 ⁷⁵. S'inspirant de Weber plutôt que de Marx, Parsons y établit une nette distinction entre les notions de classe sociale et de stratification sociale. Pour Parsons, la classe sociale semble n'être qu'un élément de la stratification sociale. Elle est cet aspect de la stratification par lequel la hiérarchie s'établit sur deux bases : fondements économiques, liens familiaux. Plus exactement, la classe sociale se compose d'un ensemble d'unités familiales qui se situent à peu près à un même niveau de vie, qui ont un « style de vie » semblable, qui ont la même chance -ou la même absence de chance - de faire instruire leurs enfants jusqu'à un niveau donné de scolarité ⁷⁶. C'est par ses liens de famille et de parenté qu'une personne se rattache à une classe sociale, parce que c'est par et à travers ces liens de famille et de parenté que l'individu subit les contraintes économiques, ou au contraire peut bénéficier d'avantages particuliers. La stratification sociale comprend, pour sa part, toutes les formes de hiérarchie qui résultent d'une évaluation différentielle d'individus ou de groupes sur la base de divers critères. Les critères employés

⁷⁴ The Social Environment of the Educational Process, dans *Centennial*, Washington, D. C., American Association for the Advancement of Science, 1950, pp. 36-40 ; The School Class as a Social System (1959), dans *Social Structure and Personality*, chap. VI.

⁷⁵ An Analytical Approach to the Theory of Social Stratification (1940), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. IV.

⁷⁶ Voir aussi à ce sujet Social Classes and Class Conflict in the Light of Recent Sociological Theory (1949), *ibid.*, chap. XV.

sont principalement les suivants : la famille d'appartenance, les qualités personnelles, les accomplissements (*achievements*), les biens possédés, l'autorité, le pouvoir.

En 1953, Parsons publie une « révision » de son article de 1940⁷⁷. Il est maintenant en possession des principaux éléments de son modèle théorique, ce qui lui permet d'analyser d'une manière plus élaborée la place de la stratification dans le système social et ses liens avec l'ensemble du système. Il ne nous est pas possible d'entrer ici dans le détail de cette analyse. Soulignons seulement que Parsons a voulu démontrer qu'il n'y a pas une théorie particulière ou « intermédiaire » de la stratification sociale ; dans les termes mêmes de Parsons, l'analyse de la stratification sociale « est la théorie sociologique générale employée à la connaissance d'un aspect particulier et fondamental des systèmes sociaux »⁷⁸.

Ce qu'il faut mettre en relief, c'est le fait que la version révisée de 1953 est le fruit, d'une part, des progrès du modèle théorique des dernières années et, d'autre part, d'une recherche empirique sur les aspirations et la mobilité des adolescents de la région de Boston que Parsons poursuivait depuis plusieurs années en collaboration avec ses collègues Samuel Stouffer, Florence Kluckhohn et une équipe d'étudiants. La convergence des recherches théoriques et empiriques dans l'évolution de l'œuvre de Parsons s'affirme ici encore d'une manière évidente.

Les résultats de l'enquête sur la mobilité sociale des adolescents n'ont malheureusement pas été publiés, sauf par bribes⁷⁹. On en sait cependant assez pour affirmer qu'au moment où commençait l'explosion scolaire de l'après-guerre, Parsons fut parmi les premiers sociologues américains à affirmer que l'obstacle à l'accès aux études secondaires et supérieures résidait désormais bien moins dans l'absence de ressources économiques que dans la trop faible motivation et qu'il fallait explorer dans la famille, l'école et les groupes primaires les facteurs favorables et défavorables aux aspirations scolaires et professionnelles.

Dans un important article publié en 1970, Parsons⁸⁰ a entrepris une seconde « révision » de son analyse des classes sociales et de la stratification. Reconnaissant qu'il s'était attaché trop exclusivement, dans ses écrits antérieurs, à l'explication des seules inégalités sociales, Parsons adopte un autre

⁷⁷ A Revised Analytical Approach to the Theory of Social Stratification (1953), *ibid.*, chap. XIX.

⁷⁸ *Essays in Sociological Theory*, p. 439.

⁷⁹ Dans l'article de 1953 et aussi dans *Working Papers in the Theory of Action*, pp. 254 et suiv.

⁸⁰ « Equality and Inequality in Modern Society, or Social Stratification Revisited », dans *Sociological Inquiry*, 40 (1970), 13-72.

point de vue. Il développe la thèse selon laquelle la société moderne contient des forces et des facteurs qui favorisent l'égalité sociale en même temps que d'autres qui imposent des inégalités. Ces deux groupes de facteurs cohabitent dans les sociétés complexes et font partie de leur fonctionnement normal. Ce type de société doit donc trouver différents moyens d'intégrer ces forces contradictoires et de vivre avec elles.

L'évolution économique, technologique et politique des deux derniers siècles, aussi bien que de nouvelles philosophies sociales, ont contribué à diminuer le poids des quatre principaux facteurs historiques d'inégalité sociale : la religion, l'ethnie, les particularismes locaux et régionaux, la division de la société en classes ou états basés sur la naissance. Des tendances nouvelles favorisant l'égalité de tous les citoyens sont apparues : reconnaissance des droits civils, démocratisation des structures politiques et scolaires, principe de l'égalité des chances pour tous, etc. Mais l'application même de ces principes engendre de nouvelles inégalités sociales. Ainsi, l'égalité des chances pour tous a eu comme conséquence d'accentuer l'importance du succès (individuel ou de groupe) et de favoriser l'apparition d'inégalités basées non plus sur la naissance seulement mais aussi sur le talent et la réussite. De même, la démocratisation politique et sociale a entraîné la prolifération de l'organisation bureaucratique et la valorisation de la compétence technique et professionnelle : ces deux processus sont à l'origine d'inégalités différentes de celles qu'ont connues les sociétés non industrielles, mais qui ne semblent pas moins irréductibles.

Utilisant son modèle conceptuel, Parsons en vient à la conclusion que les tendances égalitaires se retrouvent surtout dans les fonctions d'intégration et de latence du système social, c'est-à-dire dans les deux fonctions qui concourent principalement à l'organisation interne du système. Les sources d'inégalité se trouvent davantage dans les fonctions qui régissent les rapports du système social avec son milieu externe, c'est-à-dire les fonctions d'adaptation (l'économie) et de poursuite des buts (le politique).

Parsons rejette l'idée qu'une société globale puisse réaliser l'égalité absolue. Il adopte plutôt comme postulat la coexistence nécessaire de facteurs d'égalité et de facteurs d'inégalité. Ce postulat soulève à son tour deux problèmes que toute société doit résoudre. Le premier est celui de justifier d'une manière satisfaisante les inégalités existantes ou imposées pour qu'elles soient acceptées ou tolérées par les membres de la société. Le second est celui d'harmoniser les tendances vers l'égalité et les inégalités effectives. En réponse à ces deux problèmes, les régimes autoritaires proposent un modèle dans lequel la concentration de l'autorité et des contrôles entre les mains du pouvoir politique est justifiée au nom de la poursuite de valeurs définies comme supérieures à la liberté individuelle. C'est le cas de tous les gouvernements à parti unique, qu'ils soient socialistes, fascistes ou religieux. À l'encontre de ces

absolutismes qu'engendre une stratification fortement monolithique, Parsons exprime une fois de plus sa préférence pour la société pluraliste, du type de la démocratie libérale. Celle-ci accorde pouvoir et prestige sur des bases diversifiées, parce qu'elle est fondée sur une pluralité d'échelles de stratification et de mobilité sociale.

7. C'est dans la perspective des caractères que nous venons d'énumérer de la société industrielle que Parsons traite de la famille et de la parenté, plus particulièrement en fonction du contexte américain. La thèse que développe Parsons, c'est que la famille étendue, composée de plusieurs unités familiales et caractéristique des sociétés archaïques et traditionnelles, a dû se transformer profondément pour s'adapter aux exigences nouvelles du procès d'industrialisation. La mobilité géographique, professionnelle et sociale requise de la main-d'œuvre contrecarrait le type de famille où les frères ou les sœurs et leurs enfants cohabitent avec les parents, les grands-parents, les oncles, tantes et cousins. La main-d'œuvre a besoin d'assez d'indépendance pour changer d'emploi, suivre l'implantation des entreprises industrielles, se déplacer à l'intérieur des grandes organisations bureaucratiques. Il en résulte que, dans la société industrielle, les membres d'une même famille ne se situent pas au même niveau de spécialisation, de pouvoir, de revenu et de responsabilité. L'éclatement de la famille étendue au profit de la famille nucléaire néo-locale, composée seulement du père, de la mère et de leurs enfants, permet à chaque membre d'une même famille et d'une même parenté de suivre plus librement sa carrière professionnelle, en fonction de ses aptitudes, des chances qui se présentent, de ses intérêts et de ses goûts. Cette évolution de la structure familiale est allée de pair avec l'assouplissement de la stratification sociale, pour faciliter la mobilité sociale autant que professionnelle ⁸¹.

C'est dans la même ligne de pensée que Parsons a étudié les structures sociales liées à l'âge et au sexe dans la société américaine ⁸². Au sujet de cette dernière analyse, qui date de 1942, signalons que Parsons a été un des premiers sociologues américains à voir dans la culture des jeunes un phénomène caractéristique des sociétés industrielles contemporaines. Cette sous-culture, on le sait, a été par la suite l'objet de nombreuses études : elle a pris de fait une importance considérable depuis quelques années, notamment sous une forme contestataire et même violente. Il faut reconnaître que Parsons avait vu juste lorsque, dès 1942, il expliquait la sous-culture des jeunes en fonction des tensions et des états d'insécurité caractéristiques de la période de la jeunesse dans la société industrielle, particulièrement la société américaine. C'est d'abord en Allemagne que Parsons a été sensibilisé au phénomène des mouve-

⁸¹ The Kinship System of the Contemporary United States (1943), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. IX ; The American Family : Its Relations to Personality and to the Social Structure, dans *Family, Socialization and Interaction Process*, chap. I.

⁸² Age and Sex in the Social Structure of the United States (1942), *ibid.*, chap. V.

ments de jeunes et à leur fonction sociale. Il fut frappé alors par le fait que la prolifération des mouvements de jeunes et les progrès du nazisme paraissaient avoir les mêmes racines : insécurité, besoin de solidarité communautaire, révolte contre le passé, refus d'un présent avec lequel on ne voulait pas se réconcilier. Par la suite, Parsons a utilisé ces observations sur la jeunesse allemande pour expliquer les frustrations et les tensions qu'impose aux jeunes la société industrielle, à cause de sa nature même et des exigences qu'elle comporte : études prolongées, individualisme et compétition, valorisation de la production, bureaucratisation des relations humaines, démythification, sécularisation et rationalité. Autant sinon plus qu'une autre, la jeunesse américaine devait être soumise à ces pressions et manifester des signes de malaise, auxquels la sous-culture des jeunes tente partiellement de répondre. Parsons esquaissa une première analyse du problème en 1942 et la poursuivit beaucoup plus en détail dans un article de 1962⁸³, à la veille des premiers soubresauts de la révolte qui allait secouer la jeunesse américaine pendant plusieurs années.

8. Traitant de la société moderne, Parsons ne pouvait ignorer un caractère essentiel qu'on lui reconnaît, celui d'être une société de masse. À quelques reprises, Parsons a discuté de cette question, en particulier sous deux aspects : celui de la propagande et celui des communications de masse⁸⁴. Parsons ne croit pas qu'il s'agisse là de deux phénomènes singuliers et qui n'auraient aucune mesure avec d'autres aspects de la société moderne. Il reproche même, à ceux qui ont cru pouvoir analyser la société moderne sous la forme d'une société de masse, d'avoir erronément privilégié ce qui n'en est qu'un aspect, analysable dans les mêmes termes que d'autres structures ou d'autres systèmes de la société. Les moyens de communication de masse se sont développés et ont pris un statut apparemment dominant, en suivant les mêmes procès de changement structurel que Parsons a décrits, à savoir la différenciation, l'extension, l'élévation de capacité. Et la propagande n'est pas une forme nouvelle de contrôle social mais les techniques de communication de masse servent à l'amplifier.

9. Si la propagande et les moyens de communication sont utilisés comme agents de contrôle social, Parsons considère à l'inverse la maladie comme étant une forme de déviance sociale. C'est dans cette optique qu'il a poursuivi d'étranges analyses de l'attitude à l'endroit de la santé et de la maladie, notamment dans les sociétés avancées. De cette manière, Parsons ferme en quelque sorte la boucle de ses études dans ce secteur : après avoir analysé la profession

⁸³ Youth in the Context of American Society, *Daedalus*, 91 (hiver 1961), 1.

⁸⁴ Propaganda and Social Control (1942), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. VIII; The Mass Media and the Structure of American Society (1960) (en collaboration avec Winston WHITE), dans *Politics and Social Structure*, chap. X.

médicale et la bureaucratie de l'hôpital, il se tourne vers le malade lui-même et l'attitude de la société à l'endroit du malade, de la maladie et de la santé ⁸⁵. D'une manière qui lui est bien unique, Parsons définit le malade comme un déviant, du fait que celui-ci ne peut plus répondre aux attentes normales à son endroit et suivre les règles de conduite accoutumées. Le malade impose à ceux qui l'entourent un nouveau comportement à son endroit, tant en ce qui concerne les soins corporels qu'il peut requérir que les attentions, le soutien moral, le support qu'il attend ou même exige de son milieu. L'analyse de la maladie fascine Parsons en tant que phénomène symbolique des rapports sociaux, normaux autant que déviants, entre les membres d'une société. Il faut encore ajouter ici l'analyse qu'a faite Parsons de l'attitude de la société américaine à l'endroit du vieillissement et de la mort ⁸⁶. Déjà, Malinowski avait vu dans les rites funéraires un facteur de catharsis social. Dans les cas où la douleur ressentie par les survivants pourrait prendre des formes antisociales (suicide, dépression, etc.), les rites funéraires servent de canal reconnu et valorisé d'expression de la souffrance morale, de sympathie et de support de la part du milieu. Parsons reprend les grandes lignes de la pensée de Malinowski, cette fois dans le cadre de la société américaine, cherchant en particulier comment un système social qui valorise l'agir et le succès doit en même temps éviter de refuser l'idée du vieillissement et de la mort et est obligé de l'intégrer à sa culture.

10. La place et l'évolution du christianisme et des institutions religieuses dans le monde occidental ont également retenu l'attention de Parsons. Fils de ministre protestant, mais incroyant lui-même, c'est toujours avec respect que Parsons a abordé les questions religieuses. Il veut témoigner par là qu'à ses yeux le sociologue doit être bien conscient des importantes fonctions psychiques et sociales que la religion remplit, la plupart d'une manière cachée, dans la vie des individus et des sociétés. Le sociologue doit savoir qu'expliquer scientifiquement le phénomène religieux équivaut à mettre en cause la plus forte raison de vivre, ou du moins le sens le plus élevé de la destinée humaine, pour un grand nombre de personnes. Parsons semble d'avis qu'il est presque impossible que la religion n'existe pas, sinon sous sa forme originale ou traditionnelle, du moins d'une manière détournée. C'est ainsi qu'il lui arrive parfois de parler de la religion dans un sens étendu, pour inclure en particulier l'idéologie marxiste-léniniste, non pas dans ce qu'elle implique de scientifique,

⁸⁵ *Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective*, *American Journal Of Orthopsychiatry*, 21 (1951), 452-460 ; *Illness, Therapy and the Modern Urban American Family* (en collaboration avec Renée Fox), *Journal of Social Issues*, 8 (1953), 31-44 ; *The Definitions of Health and Illness in the Light of American Values and Social Structure* (1958). dans *Social Structure and Personality*, chap. X.

⁸⁶ *The Aging in American Society*, *Law and Contemporary Problems*, 1962 ; *Death in American Society* (en collaboration avec Victor M. LIDZ), dans *Essays in Self-Destruction*, sous la direction de E. SHNEIDMAN, New York, Science House, 1967.

mais dans sa formulation prophétique et dans les sortes de rites qu'elle comporte.

Étant donné l'importance qu'il accorde à la religion, il n'est pas étonnant que Parsons lui ait consacré un bon nombre d'essais⁸⁷, en plus d'en tenir compte souvent dans bien d'autres études. Il a donc discuté de la religion sous des angles nombreux et variés. Ainsi, il a tenté d'en expliquer les origines par les frustrations et tensions inhérentes à la vie humaine, et en particulier à la vie en société ; il y voit par ailleurs un important mécanisme de contrôle social, d'intégration et de solidarité, en même temps qu'un facteur de différenciation par les divisions, les luttes et les guerres qu'elle a engendrées ; s'inspirant de Durkheim, il souligne la richesse symbolique de la religion, à la fois dans ses représentations et ses rites ; il analyse l'évolution des institutions religieuses, leurs rapports avec les autres institutions détentrices d'autorité, de pouvoir et de richesses.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de ces nombreuses études. Mentionnons seulement un thème, parce qu'il est caractéristique de la pensée la plus récente de Parsons. Celui-ci a voulu appliquer à la religion la loi de l'évolution, et cela d'une double manière. Tout d'abord, il accepte avec enthousiasme la thèse de Robert Bellah, selon laquelle l'histoire des religions montre qu'elles se sont progressivement dégagées du contexte social dont elles étaient d'abord partie intégrante et reflet, pour devenir de plus en plus spiritualistes, universalistes et personnelles. La religion primitive était un mode d'organisation sociale autant et parfois plus qu'une forme de rapport avec l'Audelà. La religion contemporaine est davantage individualisée, purifiée de contraintes sociales et de moins en moins institutionnelle. Pour Parsons, cette thèse confirme que l'évolution religieuse s'est faite comme l'évolution sociale, c'est-à-dire par une autonomie croissante de l'univers culturel par rapport au système social, à la conjoncture présente et aux conditions matérielles de vie.

En second lieu, Parsons note la différenciation qui s'est produite entre la religion ou l'institution ecclésiastique et le pouvoir politique, le droit, les contrôles policiers et sociaux. L'union du glaive et de la croix, du sceptre et de

⁸⁷ Rappelons d'abord que Parsons a fait paraître en 1930 la traduction anglaise du livre de Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Parmi les analyses que PARSONS a faites du phénomène religieux, mentionnons les suivantes : *The Theoretical Development of the Sociology of Religion (1944)*, dans *Essays in Sociological Theory*, chap. X ; *Religious Perspectives in College Teaching : Sociology and Social Psychology*, dans *Religious Perspectives in College Teaching*, sous la direction de Hoxie N. FAIRCHILD, New York, The Ronald Press Company, 1952, pp. 286-337 ; *Réflexions sur les organisations religieuses aux États-Unis*, *Archives de sociologie des religions*, janvier-juin 1957, pp. 21-36 ; *The Cultural Background of American Religious Organization*, *The Proceedings of the Conférence on Science, Philosophy, and Religion*, 1960 ; *Christianity and Modern Industrial Society (1963)*, dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. XII ; *The Nature of American Pluralism*, dans *Religion and Public Education*, sous la direction de Theodore SIZER, Boston, Houghton-Mifflin, 1967, pp. 249-261.

la tiare, caractéristique du Moyen Age et de bien d'autres sociétés, fut sans doute nécessaire à certaines époques ou dans certaines civilisations. Mais elle représente une phase primitive en comparaison de la division de l'Église et de l'État des nations modernes. De même, le droit canon a pu jouer le rôle d'un code civil pendant un certain temps, pour finalement donner naissance à un droit civil qui s'est progressivement détaché du droit canon et en est devenu totalement indépendant. On pourrait également affirmer que l'Église assura d'une manière directe la police des mœurs, jusqu'à ce que cette fonction fût transmise à d'autres institutions. Enfin, un large secteur du système scolaire fut établi par les soins des Églises, avant de s'en détacher pour devenir commun et public.

11. Certaines des analyses de la religion pourraient aussi s'inscrire dans une autre catégorie d'études qui ont occupé l'attention de Parsons, les essais sur la connaissance. Parsons a abordé ce vaste domaine à la fois d'une manière théorique et par divers types d'analyses empiriques. Au point de vue théorique, on peut dire qu'il a voulu poser certains jalons d'une sociologie de la connaissance⁸⁸, ce qui n'étonne pas quand on sait l'importance qu'accordait Parsons à la culture en tant qu'univers distinct du système social. Pour ce qui est des essais empiriques, le sujet qui devait être, avec la religion, l'objet principal de l'attention de Parsons est la science, plus particulièrement les sciences de l'homme. Toute sa vie, il s'est vivement et activement intéressé aux conditions du progrès des sciences et des sciences sociales aux États-Unis ; il en fit à plusieurs reprises le sujet d'articles. La profession de sociologue, ses progrès, son insertion dans la société américaine devaient évidemment lui servir d'objet privilégié d'observation et d'analyse⁸⁹. Mais on peut dire qu'il s'est aussi préoccupé du destin de toutes les sciences humaines aux États-Unis, sachant d'une manière pratique aussi bien que théorique qu'elles étaient solidaires dans leur développement⁹⁰. D'une manière plus large encore, l'étude des institutions universitaires américaines qu'il poursuit depuis quelques années et dont nous avons déjà parlé plus haut constituera peut-être

⁸⁸ The Role of Ideas in Social Action (1938), dans *Essays in Sociological Theory*, chap. I ; An Approach to the Sociology of Knowledge (1959), dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. V.

⁸⁹ Some Problems Confronting Sociology as a Profession, *American Sociological Review*, 24 (août 1959), 4, pp. 547-559 ; Report of the Committee on the Profession (comité d'étude que présidait PARSONS, dans le cadre de l'Association américaine de Sociologie), *ibid.*, 25 (décembre 1960), 6, 945-946 ; The Sibley Report on Training in Sociology, *ibid.*, 29 (octobre 1964), 5, 747-748 ; également les éditoriaux de PARSONS durant les deux années (1966 et 1967) où il fut directeur de la revue *American Sociologist* ; The Intellectual : A Social Role Category, dans *On Intellectuals*, sous la direction de P. RIEFF, New York, Doubleday, 1964, pp. 3-24.

⁹⁰ The Science Legislation and the Role of the Social Sciences, *American Sociological Review*, II (1946), 653-666 ; Graduate Training in Social Relations at Harvard, *Journal of General Education*, 5 (1951), 149-157.

la principale contribution de Parsons aux recherches empiriques de sociologie de la connaissance.

Enfin, nous croyons qu'on pourrait aussi ranger dans ce groupe les très nombreux essais de Parsons sur les rapports entre les diverses sciences sociales⁹¹. C'est là un sujet qui a beaucoup occupé Parsons; c'était pour lui un thème stratégique de réflexion, puisque la théorie générale de l'action était le cadre conceptuel et théorique qui devait les réunir toutes. Mais il se trouve en plus que Parsons a souvent abordé l'étude de ces rapports interdisciplinaires dans une perspective de sociologie de la connaissance autant que du strict point de vue logique ; cela confère à la plupart de ces articles un caractère qui les apparente à des essais empiriques, ce qui nous autorise à les compter parmi les analyses qu'a faites Parsons des problèmes modernes de la connaissance et de ses progrès.

12. Récemment, Parsons s'est tourné vers un autre ordre de problème qu'il n'avait pas encore abordé de front, celui des minorités ethniques dans la société américaine, et plus particulièrement le problème des Noirs. En collaboration avec Kenneth Clark, Parsons a publié une anthologie de textes sur l'Américain noir. On y retrouve notamment l'article qu'avait publié Parsons l'année précédente dans la revue *Daedalus*.

En réalité, cette étude ne porte pas seulement sur le problème noir. Elle veut plutôt situer ce dernier dans l'ensemble de l'histoire des minorités ethniques aux États-Unis. Parsons développe la thèse selon laquelle la société américaine ne s'est pas caractérisée par un processus d'assimilation des minorités ethniques, contrairement à l'image que l'on donne souvent du *melting-pot* américain, mais elle a plutôt poursuivi un processus d'*inclusion*. Ce dernier consistait à accepter les minorités ethniques en tant que telles, à leur reconnaître une existence de fait, à favoriser une mobilité de groupe dont bénéficiaient les individus. Successivement, les minorités allemandes, irlandaises, russes, polonaises, italiennes, canadiennes-françaises, d'abord marginales à la

⁹¹ Economics and Sociology : Marshall in Relation to the Thoughts of His Time, *Quarterly Journal of Economics*, 46 (1932), 316-347; Psychology and Sociology, dans *For a Science of Social Man*, sous la direction de John P. GILLIN, New York, Macmillan, 67-102; The Concepts of Culture and of Social System (en collaboration avec A. K. KROEBER), *American Sociological Review*, 23 (octobre 1958), pp. 582-583 ; Some Aspects of the Relation between Social Science and Ethics, dans *The Sociology of Science*, sous la direction de Bernard BARBER et Walter HIRSCH, New York, The Free Press, 1962, pp. 590-595 ; Unity and Diversity in the Modern Intellectual Disciplines : The Role of the Social Sciences (1960), dans *Sociological Theory and Modern Society*, chap. VI; Social Science and Theology, dans *America and the Future of Theology*, sous la direction de William A. BEARDSLEE, Philadelphie, The Westminster Press, 1967, PP. 136-159 ; Law and Sociology : A Promising Courtship, dans *The Path of the Law front 1967*, sous la direction de Arthur E. SUTHERLAND, Cambridge, Harvard University Press, 1968 ; Theory in the Humanities and Sociology, *Daedalus*, 99 (1970), 2, pp. 495-523.

société américaine, ont été les unes après les autres acceptées et reconnues avec leurs caractéristiques propres et parfois leurs institutions dites nationales, tels la paroisse, l'école, les clubs sociaux.

Seule la minorité noire est restée marginale. Dans son cas, le processus d'inclusion n'a pas joué, de sorte qu'une importante partie de la nation américaine est demeurée au seuil de la citoyenneté pleine et entière. Mais Parsons est confiant que le même procès qui a intégré les autres groupes minoritaires jouera encore de manière efficace en ce qui concerne les Noirs.

Il n'est cependant pas certain que Parsons tienne assez compte ici des profondes racines historiques du problème noir; on peut craindre qu'il néglige les obstacles qui semblent se multiplier à l'intégration de la minorité noire. Ajoutons que d'autres minorités se trouvent dans la même situation, et l'analyse de Parsons paraît les ignorer. C'est le cas notamment de la minorité jaune, victime du ghetto des fameux « China-towns », et la minorité mexicaine américaine qui fournit, en particulier à la Californie, le prolétariat rural de ses grandes fermes et de ses entreprises de production agricole.

Telles sont les principales directions dans lesquelles Parsons a poussé l'analyse de la société contemporaine. En même temps, cette énumération de ses études et essais témoigne de l'énorme production scientifique de Parsons, de son infatigable curiosité, de l'étendue de ses intérêts et de ses connaissances. Elle permet aussi de constater, comme nous l'avons souligné, que les principaux éléments de la théorie parsonnienne ont leur origine dans des observations que Parsons accumulait à partir de réalités concrètes ou de problèmes rencontrés dans les recherches empiriques. A ceux qui lui reprochent ses excès d'abstraction, Parsons répond qu'il y a chez lui un aspect qu'il appelle « pragmatique », entendant par là que l'itinéraire souvent ondoyant qu'il a suivi s'explique par sa façon de travailler sur invitation et par l'effort qu'il s'est toujours imposé de réfléchir à partir de données concrètes. Dans son esprit, répondre aux invitations était une manière d'explorer de nouveaux champs de réalités et de faire face aux défis intellectuels posés par cette expérience.

La lecture des essais met en évidence un autre aspect de l'approche parsonnienne qui lui est souvent dénié, à savoir une perspective historique ou diachronique. La majorité des essais portent sur des procès, des évolutions, l'émergence de nouveaux phénomènes, l'adaptation de structures sociales à des situations nouvelles, à des modifications dans les systèmes fonctionnels. A cela, rien de trop étonnant : c'est l'industrialisation du monde occidental et la transformation des structures politiques, économiques et sociales qui sont demeurées le problème central sur lequel Parsons a réfléchi toute sa vie et autour duquel, à notre avis, s'est organisé son schème théorique. Une fois encore, il ne nous apparaît pas que ce soit le statisme qu'on doive reprocher à

la sociologie parsonnienne. Celle-ci est plus historique et diachronique que se plaisent à le dire la plupart de ses critiques.

Le reproche que mérite plutôt Parsons, à notre avis, c'est d'avoir limité l'univers concret qui lui a servi de champ d'observation à la seule société industrielle capitaliste, et même presque exclusivement aux États-Unis. Les explorations que Parsons fait parfois à l'extérieur de cet univers ne s'appuient généralement pas sur une documentation très poussée. En comparaison de Max Weber, dont la culture historique et politique était très vaste, Parsons n'est guère sorti du cadre étroit du monde capitaliste nord-américain. Ainsi, Parsons ne semble avoir porté aucun intérêt à l'analyse comparée des pays socialistes et des pays capitalistes. Les uns et les autres présentent à ses yeux les mêmes caractères dans la mesure où ils sont industrialisés; seul le régime politique les distingue. Cet accent mis sur l'industrialisation, comme phénomène essentiel, s'allie à ce que nous appellerons dans le chapitre suivant son « fonctionnalisme évolutionniste ».

3. L'image de la société américaine

[Retour à la table des matières](#)

Précisément parce que Parsons a adopté les États-Unis comme principal sinon comme seul champ d'observation, une image de la société américaine se trouve sous-jacente à toute son œuvre, l'inspire et lui donne sa cohérence. Cette image de la société américaine, Parsons ne l'a pas explicitée d'une seule pièce. Mais il est possible, à partir des essais, d'en dégager les traits dominants.

Il ne fait pas de doute que les États-Unis représentent, aux yeux de Parsons, le pays le plus avancé au point de vue économique parce qu'il est le plus industrialisé ; et c'est le pays le plus industrialisé à cause de ses origines protestantes, de son esprit démocratique, de l'évolution de sa structure capitaliste. Le capitalisme qu'on connaît aujourd'hui n'est plus celui du XIX^e siècle ; il a évolué et s'est adapté aux exigences nouvelles qu'il avait d'ailleurs contribué lui-même à créer. En particulier, le capitalisme américain n'est plus celui des entrepreneurs individuels ni des grandes firmes familiales ; ce sont les grandes corporations anonymes qui en composent maintenant la structure principale, notamment dans les secteurs de pointe de la production indus-

trielle. C'est pour cette raison que Parsons a vu dans l'organisation bureaucratique, accompagnée d'une professionnalisation croissante de la main-d'œuvre, la forme nouvelle et nécessaire de la production non seulement dans l'industrie, mais aussi dans le commerce, la finance et de plus en plus dans les services, tels que l'hôpital, l'université. Le capitalisme de type bureaucratique permet en effet de porter à la direction des entreprises les personnes ayant la compétence professionnelle requise. Aux États-Unis, le capitalisme a évolué vers cette nouvelle forme plus tôt qu'ailleurs et d'une manière plus étendue. L'activité économique américaine a ainsi profité d'un réservoir de talents dans lequel le capitalisme des entreprises familiales n'aurait pas pu puiser avec une égale mesure. Cette évolution du capitalisme américain vers la grande entreprise anonyme lui a valu un afflux de sang jeune, un esprit d'invention renouvelé, un regain du goût du risque et du succès.

Cependant, si la mentalité américaine accepte assez bien la bureaucratization du travail et y voit un facteur de progrès économique, elle demeure en même temps méfiante à l'égard de la bureaucratie gouvernementale. Selon Parsons, l'Américain continue à se méfier de l'intervention des hommes politiques et des fonctionnaires dans sa vie personnelle et même dans les affaires économiques. Il garde toujours une foi, peut-être naïve mais réelle, en la vertu de l'entreprise privée, de la liberté, de l'initiative individuelle. C'est sur ces convictions qu'est basée la démocratie de type libéral, caractéristique des États-Unis, dans laquelle on accorde beaucoup d'importance au vote populaire pour contrebalancer le pouvoir de la bureaucratie et de l'administration publique. Dans le cadre de cette démocratie libérale, on met volontiers l'accent sur la primauté du pouvoir local contre le pouvoir central, de sorte qu'on accordera souvent plus d'importance à des élections municipales ou régionales qu'aux élections générales. On est persuadé qu'un grand nombre de questions se règlent d'une manière plus efficace par des autorités locales que par les autorités centrales, surtout lorsque ces dernières sont des bureaucrates, et que beaucoup d'initiatives publiques gagnent à s'appuyer sur un vote populaire local. C'est ce qui explique, par exemple, le grand nombre d'institutions scolaires, même de niveau supérieur, qui sont administrées par des représentants élus localement ou régionalement.

Un des fondements essentiels de cette démocratie libérale, c'est ce que Parsons appelle le pluralisme, qui veut dire pour lui la reconnaissance officielle ou quasi officielle de la diversité des intérêts dont est faite une société moderne comme la nation américaine. L'opposition des groupes de pression est un phénomène qui fait partie de ce type de société ; il en fait la richesse culturelle autant qu'économique, le dynamisme, l'élan. L'analyse de Parsons va ici carrément à l'encontre de celle de C. Wright Mills, qui voyait dans la société américaine une concentration du pouvoir entre les mains d'une petite élite, (l'élite du pouvoir ». Selon Parsons, la vision de Mills est une simplification qui cache une situation en réalité bien plus complexe. Mills a voulu

voir une société unitaire, là où il faut au contraire souligner la pluralité des groupes d'intérêts, des influences, du pouvoir et de l'autorité. La démocratie libérale du type pluraliste distribue et multiplie les centres de décision; elle autorise et même encourage la prolifération des groupes de pression; dans sa méfiance de toute centralisation, elle encourage parfois à l'excès les initiatives locales aux dépens d'une planification globale et d'une politique d'ensemble.

Parsons est sceptique à l'endroit de ceux qui ont mis l'accent sur le caractère de masse de la société américaine. Selon lui, cette perspective, qui ne manque pas d'une certaine vérité, risque d'être simplificatrice à l'excès, si elle conduit à négliger le rôle que jouent les multiples associations, groupes, clubs, qui continuent aujourd'hui comme du temps de Tocqueville à constituer le fond le plus solide de la démocratie américaine. Et c'est dans la même optique que Parsons interprète la multiplicité des Églises et sectes que l'on trouve aux États-Unis. Bref, la « société de masse » continue à être battue en brèche par une grande quantité d'associations volontaires de toutes sortes et de toutes orientations.

C'est en ce sens qu'il faut interpréter ce que Parsons appelle « l'individualisme institutionnel », qui demeure pour lui le trait dominant de la mentalité et de la société américaines. Il entend par là ce type de structure sociale où la liberté individuelle est à la fois protégée et garantie par la diversité et la multiplicité des associations, comme l'avait observé de Tocqueville, et s'exprime dans les cadres et par l'intermédiaire de ces associations. En corollaire, il faut que les associations aient entre elles le même type d'individualisme que les membres qui en font partie.

Un secteur où le pluralisme et l'individualisme institutionnels se sont particulièrement affirmés et réalisés, c'est celui des minorités ethniques dans la société américaine.

Leur inclusion s'est faite non pas en les forçant toutes à entrer dans un moule unique, mais plutôt en laissant chacune définir son identité et en leur permettant de conserver des traits nationaux et même une certaine homogénéité. L'image du *melting pot* américain apparaît à Parsons comme un mythe qui n'a jamais existé.

De fait, c'est sur la hiérarchie des minorités ethniques et religieuses que s'est édifié, pour une part importante, le système des classes sociales de la société américaine. Celle-ci n'est pas une société sans classe, comme on a voulu le croire pendant un certain temps. Mais les classes sociales y sont moins rigides qu'en d'autres sociétés, la mobilité y est possible sur une plus grande échelle. Cela explique en partie la mobilité que les groupes ethniques ont connue à travers l'histoire américaine : leurs membres bénéficiaient de l'ascension sociale du groupe. Mais, en même temps, les minorités ethniques

sont des groupes d'appartenance ouverts, permettant ou même encourageant la mobilité individuelle. C'est ainsi que le système scolaire, institué depuis longtemps aux États-Unis sur une base publique et privée, a pu être un important canal de mobilité sociale, indépendamment des origines ethniques ou de la religion.

Malgré cela, la société américaine n'apparaît pas à Parsons comme une société harmonieuse. Elle contient d'importantes sources de frictions et de tensions. La multiplicité des minorités ethniques, religieuses et raciales en est une qui est présente depuis longtemps dans la vie américaine. Les plus profondes se rattachent aux réactions de diverses natures qu'entraînent la valorisation de la rationalité, de la performance, du travail, du succès, et leur concrétisation dans l'activité économique, l'organisation bureaucratique, le monde de la science et de la recherche, etc. Ce sont là des valeurs dures, qui gardent la coloration austère que leur ont inspirée le puritanisme et la bourgeoisie d'affaires. Il n'est pas étonnant que la société américaine connaisse des formes plus ou moins ouvertes d'opposition à ces valeurs : sous-culture de la jeunesse, patronage politique, sous-cultures déviantes ou parallèles.

Parsons endosse pleinement la thèse de Max Weber sur le rôle du protestantisme puritain dans le développement du capitalisme, de la science et de la technologie. Ce qui est remarquable des États-Unis, c'est que l'éthique puritaine n'y est pas restée limitée à la population protestante ; elle s'est étendue à tous les groupes ethniques et religieux. Cela fait des États-Unis une société particulièrement compétitive, entraînant certains à en refuser les conséquences (sous-culture de la jeunesse) et poussant d'autres à emprunter des voies détournées de succès (patronage politique, délinquance). En même temps, Parsons voit dans le protestantisme une des sources du pluralisme américain, qui est à la fois une reconnaissance et une acceptation des divergences, ainsi que des luttes qui en résultent. Ainsi entendu, le pluralisme est une forme de l'esprit de tolérance, qui est un trait essentiel de la culture américaine.

Le caractère pluraliste de la société américaine porte Parsons à croire que les tensions qu'elle connaît n'y provoqueront pas des changements de structure brusques ou radicaux. Parce que le pluralisme permet et même encourage une certaine confrontation des divergences, la société américaine est en train de se transformer et est appelée à connaître encore bien des changements de structure qu'elle est capable d'opérer sans rupture radicale. Parsons n'imagine pas, par exemple, que les États-Unis puissent passer du capitalisme mixte à un socialisme radical, ou de la démocratie parlementaire à un régime politique autoritaire. Il estime plutôt que les États-Unis Possèdent les ressources et l'adaptabilité nécessaires à une évolution sans révolution et à des transformations sans renversement radical.

Si l'on veut enfin qualifier l'idéologie qui se dégage de l'image que Parsons se fait de la société américaine, nous dirions que ce n'est pas celle d'un conservateur, ni bien sûr d'un radical, mais plutôt d'un libéral, imbu de l'esprit du *welfare state*, du « New Deal » et du capitalisme mixte, qui ne croit pas plus à la vertu du *statu quo* qu'à celle de la révolution, qui veut faire confiance aux dynamismes structurels de sa société et au progrès de la rationalité humaine.

Chapitre VII

La sociologie parsonnienne : influence et controverses

[Retour à la table des matières](#)

L'œuvre de Parsons déborde largement la sociologie. Comme on a pu le voir, elle couvre un très vaste terrain, puisqu'elle nous propose une théorie générale de l'action humaine dans laquelle la théorie sociologique proprement dite n'est qu'une section.

Et pourtant, Parsons s'est toujours présenté lui-même comme un sociologue et continue à le faire. De fait, il est certain que la sociologie constitue l'axe central autour duquel s'est élaborée et agencée sa théorie générale de l'action. Cela nous permet, dans ce chapitre de conclusion, d'apprécier l'œuvre de Parsons et son influence en nous plaçant dans le contexte de la sociologie américaine contemporaine et des discussions qu'elle y a suscitées.

1. Talcott Parsons et la sociologie américaine contemporaine

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons dit, dans le premier chapitre, la place et le rôle qu'occupa Parsons dans la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres. Nous insistions sur le fait que, dans cette première partie de sa carrière, il s'inscrivit à contre-courant de la sociologie qu'on pratiquait alors aux États-Unis et y joua un rôle novateur. Par la suite, Parsons s'est vu progressivement identifié à la sociologie américaine, au point que ceux qui critiquent son œuvre ou la sociologie américaine tendent souvent à les confondre dans leurs attaques. Après s'être fait longtemps reprocher d'être trop peu américain, Parsons doit aujourd'hui porter le blâme d'à peu près tout ce qu'est et fait la sociologie américaine.

En un sens, il faut voir là un témoignage de l'influence que Parsons a exercée et continue à exercer. Celle-ci s'explique pour une part par le grand nombre de sujets que Parsons a abordés dans ses articles et essais, en apportant presque chaque fois des vues nouvelles ou une synthèse originale. Mais la raison principale réside sans doute dans le fait que, de tous les théoriciens contemporains de la sociologie, non seulement américaine mais mondiale, Parsons est celui qui offre le cadre conceptuel et analytique le plus large, le plus détaillé et le plus logiquement intégré. En dehors de la théorie parsonnienne, le sociologue ne trouvera que dans le marxisme l'équivalent d'un système théorique aussi global et un instrument d'analyse aussi complet.

Cette position unique confère à l'œuvre de Parsons une importance particulière en même temps qu'elle en fait le point de mire de nombreuses attaques. Parsons a exercé une influence non seulement sur ceux qu'on peut appeler ses disciples ou ses élèves et sur ceux qui ont poursuivi des recherches en s'inspirant de lui, mais son influence s'est aussi étendue à tous ceux qui se sont opposés à sa pensée, dans la mesure où ils ont dû prendre leur distance à son endroit.

À l'actif de Parsons, on doit inscrire qu'il a largement contribué à hausser le niveau du discours de la sociologie américaine. Il n'est pas nécessaire d'être d'accord avec la théorie de Parsons pour reconnaître que, pendant plus de quarante ans, avec une ténacité et un esprit de continuité qui ne se sont pas

démentis, il n'a cessé d'imposer à la sociologie américaine des exigences théoriques qui l'obligeaient à se dégager de l'empirisme où elle risquait de s'enfermer et de se stériliser. Plus précisément, Parsons a voulu démontrer la nécessité d'un schème théorique pour guider et valider la recherche empirique, en même temps qu'il insistait sur les conditions logiques et méthodologiques de l'élaboration d'un tel schème.

C'est pour une large part à l'influence directe ou indirecte de Parsons qu'on doit les vives discussions qui ont occupé la sociologie américaine ces dernières années autour de thèmes comme les avantages et les inconvénients de la théorie générale, le fonctionnalisme, l'objectivité scientifique, la sociologie weberienne, les rapports entre la théorie et la recherche empirique, l'utilisation de la cybernétique, de la théorie de l'information et de l'échange en sociologie. Sans la présence de la théorie de Parsons et son impact sur la sociologie américaine, cette dernière n'aurait pas été la scène d'une animation intellectuelle aussi intense que celle qu'elle a connue.

Ce n'est pas seulement sur le plan théorique que Parsons a vivifié la sociologie américaine. Il a aussi renouvelé l'analyse sociologique de presque tous les secteurs de la réalité sociale, en injectant des vues nouvelles, des hypothèses inédites, en proposant des horizons élargis et en transformant la problématique traditionnelle. Il n'est guère de domaine de la sociologie où on ne puisse retracer l'influence de Parsons, d'une manière directe par ses écrits, d'une manière indirecte par ses élèves, ses disciples et tous ceux qui se sont inspirés de ses travaux à des degrés divers. Certains secteurs portent plus que d'autres la marque de son intervention et celle de ses disciples. C'est notamment le cas de la sociologie de la connaissance et de la science ⁹², la sociologie de la religion ⁹³, la sociologie économique ⁹⁴ la sociologie politique ⁹⁵, la sociologie de l'éducation ⁹⁶, la sociologie du changement social ⁹⁷, l'histoire de la pensée sociale ⁹⁸.

⁹² Robert K. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, trad. Henri MENDRAS, Paris, Plon, 1965. Bernard BARBER, *Science and the Social Order*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1952.

⁹³ Robert N. BELLAH, *Tokugawa Religion. The Values of Pre-Industrial Japan*, New York, The Free Press, 1957. Bellah a raconté les étapes de cette recherche poursuivie sous la direction de Parsons et comment il a utilisé et adapté différents éléments du modèle parsonien : Research Chronicle : Tokugawa Religion, dans *Sociologists at Work*, sous la direction de P. E. HAMMOND, New York, Basic Books, 1964.

⁹⁴ Neil J. SMELSER, *Social Change in the Industrial Society*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1959. Du même auteur, *The Sociology of Economic Life*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1963.

⁹⁵ Seymour M. LIPSET, *The First New Nation*, New York, Basic Books, 1963. Du même auteur, en collaboration avec Aldo SOLARI et d'autres, *Elites in Latin America*, New York, Oxford University Press, 1967. Suzanne KELLER, *Beyond the Ruling Class : Strategic Elites in Modern Society*, New York, Random House, 1963. Rainer C. BAUM, Values and Democracy in Imperial Germany, *Sociological Inquiry*, 39 (1969), 2, 179-196.

⁹⁶ Robert DREEBEN, *On What is Learned in School*, New York, AddisonWesley, 1968.

En dehors de la sociologie, l'œuvre de Parsons n'a guère connu encore d'écho en science économique, en anthropologie et en psychologie aux États-Unis ⁹⁹. Ce n'est qu'en science politique que son influence s'est fait sentir. Cela tient sans doute au fait que des politicologues pouvaient se sentir plus démunis au point de vue théorique et conceptuel que les économistes et les psychologues ; l'œuvre de Parsons leur offrait un modèle d'analyse directement applicable à leur domaine. Au sein de la science politique américaine, ceux qui ont été le plus sensibles à l'œuvre de Parsons se rattachent à l'école de pensée qui a voulu amorcer l'analyse systémique des structures et des faits politiques, en mettant l'accent sur les phénomènes de communication et de contrôle. Pour la plupart des représentants de ce courant de pensée, l'œuvre de Parsons a servi de source d'inspiration ou de modèle de référence. C'est le cas, notamment, à des degrés divers, de Karl Deutsch ¹⁰⁰, William Mitchell ¹⁰¹, David Easton ¹⁰², Amitai Etzioni ¹⁰³.

Enfin, il n'est qu'apparemment paradoxal que l'influence de Parsons s'étende aussi à ceux qui ont pris le contre-pied de sa pensée et qui l'ont le plus vivement critiquée. C'est pour une part importante contre l'œuvre de Parsons ou à partir d'elle que s'est formulée ce que les Américains ont appelé la sociologie critique ou radicale. Il n'existe guère aux États-Unis de sociologie authentiquement marxiste. La sociologie critique en tient lieu. S'inspirant plus ou moins de Marx, Lénine et des socialistes, elle s'est en réalité constituée plutôt par opposition à la théorie sociologique générale, à la mise entre paren-

⁹⁷ Neil J. SMELSER, *Social Change in the Industrial Society*, déjà cité plus haut. Du même auteur, *Theory of Collective Behavior*, New York, The Free Press, 1962. Amitai ETZIONI, *The Active Society. A Theory of Societal and Political Process*, New York, The Free Press, 1968. Chalmers JOHNSON, *Revolutionary Change*, Boston, Little, Brown & Company, 1966.

⁹⁸ H. Stuart HUGHES, *Consciousness and Society. The Reorientation of European Social Thought, 1890-1930*, New York, Random House, 1958.

⁹⁹ À l'exception peut-être, en psychologie, de James OLDS, *The Growth and Structure of Motives*, New York, The Free Press, 1955. Pour l'anthropologie, voir Terence S. TURNER, Parsons' Concept of « Generalized Media of Social Interaction » and Its Relevance for Social Anthropology, *Sociological Inquiry*, 38 (1968), 2, 121-134. Pour ce qui est de la théorie économique de Parsons, elle paraît mieux connue de quelques Français que des Américains : Jean CUISENIER, Sur l'action économique, *Revue française de sociologie*, 10 (1969), 575-584, et Alain CAILLÉ, L'autonomie du système économique, selon Talcott Parsons, *Sociologie du travail*, 12 (1970), 190-207.

¹⁰⁰ *The Nerves of Government : Models of Political Communication and Control*, New York, The Free Press, 1963; aussi son article Integration and the Social System : Implications of Functional Analysis, dans l'ouvrage collectif *The Integration of Political Communities*, sous la direction de P. E. JACOB et J. V. TOSCANO, Philadelphie et New York, J. B. Lippincott, 1964, 179-208.

¹⁰¹ *Sociological Analysis and Politics : The Theories of Talcott Parsons*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1967.

¹⁰² *A Systems Analysis of Political Life*, New York, John Wiley & Sons, 1964 ; *A Framework for Political Analysis*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1965.

¹⁰³ *Political Unification : A Comparative Study of Leaders and Forces*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965.

thèses des valeurs personnelles du chercheur, à l'objectivité dans les sciences de l'homme, à l'usage qu'on faisait des notions d'équilibre, de contrôle, d'intégration et de fonction et à l'importance qu'on accordait aux valeurs dans l'explication sociologique. On comprend dès lors que les principaux interprètes de la sociologie critique aient vu en Parsons le représentant d'une tendance qu'ils rejetaient et contre laquelle ils voulaient édifier une « nouvelle sociologie » axée sur l'analyse des conflits sociaux, des problèmes humains, de la concentration des pouvoirs et de l'oppression qu'ils exercent, des luttes d'intérêts et des contraintes de classes sociales. L'opposition à Parsons s'est notamment exprimée dans l'œuvre de C. Wright Mills, l'instigateur et l'inspirateur de cette « nouvelle sociologie » ¹⁰⁴. On la trouve également dans l'œuvre de Horowitz ¹⁰⁵ et Gouldner ¹⁰⁶ qui comptent parmi les héritiers les plus connus de la pensée de Mills et qui sont depuis plusieurs années les principaux critiques américains de la sociologie parsonnienne. Il est significatif que Gouldner ait consacré à peu près la moitié d'un ouvrage récent, *The Coming Crisis of Western Sociology*, à une discussion de la pensée de Parsons. Sensible à la pauvreté théorique de la sociologie critique, Gouldner voit dans une analyse critique de l'œuvre de Parsons l'amorce à une réflexion sociologique renouvelée.

Ainsi, on peut dire que de Mills à Gouldner, en passant par plusieurs autres, la sociologie critique américaine ne serait pas ce qu'elle est si elle n'avait pas pu être anti-parsonnienne.

¹⁰⁴ *L'imagination sociologique*, trad. Pierre CLINQUART, Paris, François Maspero, 1968, en particulier le chapitre II : « La Supême-Théorie ».

¹⁰⁵ Irving L. HOROWITZ, Social Science Objectivity and Value Neutrality : Historical Problems and Projections, *Diogenes*, 39 (1962), 17-44; Consensus, Conflict and Cooperation : A Sociological Inventory, *Social Forces*, 41 (1962), 177-188 ; Max Weber and the Spirit of American Sociology, *Sociological Quarterly* 5 (1964), 344-354. Il est aussi l'historien du fameux « projet Camelot » pour lequel des hauts fonctionnaires et militaires américains avaient voulu embaucher des sociologues dans le but de leur faire étudier les conditions favorables et défavorables aux mouvements révolutionnaires dans les pays en voie de développement : *The Rise and Fall of Project Camelot*, Cambridge, MIT Press, 1967.

¹⁰⁶ Alvin W. GOULDNER, Sottie Observations on Systematic Theory, 1945-1955, dans *Sociology in the United States of America*, sous la direction de Hans L. ZETTERBERG, Paris, Unesco, 1956; Anti-Minotaur. The Myth of a Value-Free Sociology, *Social Problems*, 9 (1962), 199-213 ; The Sociologist as Partisan : *Sociology and the Welfare State*, *The American Sociologist*, 3 (1968), 2, 103-116. Mais il faut surtout lire son ouvrage *The Coming Crisis of Western Sociology*, New York, Basic Books, 1970.

2. Le fonctionnalisme dans la théorie de Parsons

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque les interprètes ou les critiques de Parsons veulent situer son oeuvre dans le cadre de la sociologie américaine contemporaine, ils ont l'habitude de l'associer à deux écoles de pensée : la sociologie dite fonctionnaliste et la sociologie des valeurs.

En ce qui a trait d'abord au fonctionnalisme, la théorie de Parsons en est souvent considérée comme l'expression la plus achevée, dans la tradition de Spencer, Malinowski, Durkheim. Cela résulte de ce que Parsons, en développant son cadre d'analyse systémique, a fait largement usage des notions de fonction et de structure. C'est aussi la conséquence de certaines déclarations déjà anciennes de Parsons sur l'utilité d'un cadre fonctionnaliste dans les sciences de l'homme.

On risque cependant de simplifier à l'excès la sociologie de Parsons en en faisant le prototype de tout le fonctionnalisme, aussi bien qu'en ramenant au seul fonctionnalisme toute la théorie parsonnienne. De fait, on peut dire que le fonctionnalisme est devenu un aspect secondaire dans la pensée de Parsons et dans l'évolution de sa recherche. D'un autre côté, il n'y a pas qu'un fonctionnalisme, il y en a plusieurs. Melford Spiro en identifie une douzaine, seulement au sein de la sociologie américaine ¹⁰⁷. Sans aller si loin, on peut affirmer qu'il faut éviter de confondre le fonctionnalisme de Malinowski avec celui de Merton, et celui de ce dernier avec le fonctionnalisme de Parsons ¹⁰⁸.

Pour sa part, le fonctionnalisme parsonien se caractérise d'une triple manière. On peut d'abord le qualifier de *fonctionnalisme systémique*. À la différence de Malinowski et aussi dans une certaine mesure de Merton, Parsons ne conçoit pas l'analyse fonctionnelle à partir des éléments sociaux ou culturels, pour en interpréter l'existence, la survivance et la nature par leur apport à l'organisation et à la vie de l'ensemble. Il adopte plutôt comme point de départ l'ensemble, la totalité, qu'il traite à la manière d'un système, pour en

¹⁰⁷ Melford E. SPIRO, *A Typology of Functional Analysis, Explorations*, I (1953).

¹⁰⁸ Nous avons explicité ces différences dans notre *Introduction à la sociologie générale*, vol. 2, *L'organisation sociale*, Montréal et Paris, Éditions HMH, 1969.

analyser les conditions de survie, de fonctionnement, d'évolution et de changement. Dans cette perspective, parler de fonction, c'est faire référence aux *différentes solutions à un ensemble particulier de problèmes que peut adopter un système pour survivre*, c'est-à-dire pour se maintenir, évoluer, se transformer. L'analyse fonctionnelle consiste donc, pour Parsons, à établir la *classification des problèmes que tout système doit résoudre* pour exister et se maintenir en activité.

Cette conception du fonctionnalisme s'alimente chez Parsons à la biologie contemporaine. C'est sur cette dernière qu'il s'appuie pour affirmer que la notion de fonction est corrélative à celle du système vivant, que ce soit un système biologique ou un système d'action. On ne peut poser la notion de système vivant sans y accoupler immédiatement celle de fonction. Cette dernière ouvre en effet une double voie d'analyse : elle permet de différencier les structures qui composent un tel système et de discerner les rapports qui existent entre elles ; elle permet, en second lieu, de rechercher les rapports qui existent entre le système et son environnement. Que ce soit à l'intérieur du système ou dans les relations de celui-ci avec son milieu, l'analyse fonctionnelle de Parsons veut déterminer les *besoins* qu'un système *en tant que système* peut avoir et discerner les moyens par lesquels le système va satisfaire ces besoins.

Cela nous fait comprendre ce qu'entend Parsons lorsqu'il dit que la notion de fonction n'est pas corrélative à celle de structure, mais plutôt à celle de système. Ces deux notions conjuguées appellent à leur tour le couple de notions structure et processus. La notion de structure fait référence à l'aspect statique, stabilisé de la fonction. L'aspect dynamique est amené par la notion de processus qui, pour Parsons, est un corollaire aussi essentiel de la notion de fonction que, celle de structure ¹⁰⁹.

En second lieu, le fonctionnalisme parsonien n'est pas seulement celui du système d'action, c'est aussi *le fonctionnalisme d'un système en action*. Contrairement à l'affirmation souvent entendue, Parsons est depuis longtemps préoccupé par les rapports entre l'analyse fonctionnelle et l'étude du changement en sociologie. C'est d'ailleurs ce qui explique que sa pensée ait évolué passablement au sujet du fonctionnalisme. Il fut un temps où il était d'avis que la sociologie, n'étant pas encore en mesure d'élaborer une théorie qui fût authentiquement dynamique, devait se rabattre comme second choix sur une théorie du type qu'il appelait « structurelle-fonctionnelle ». L'échec de Pareto pour élaborer une théorie à la fois systémique et dynamique lui paraissait une

¹⁰⁹ Talcott PARSONS, Some Problems of Social Theory in Sociology, dans *Theoretical Sociology : Perspectives and Developments*, sous la direction de John C. McKINNEY et Edward A. TIRYAKIAN, New York, Appleton-Century-Crofts, 1970, pp. 35-36. Aussi, Cause and Effect in Sociology, dans *Cause and Effect*, sous la direction de Daniel LERNER, New York, The Free Press, 1965, 51-73.

importante leçon et un exemple à éviter. À défaut de la flexibilité et de la richesse d'une théorie dynamique, la théorie de nature structurelle-fonctionnelle présentait, à ses yeux, l'avantage d'offrir un cadre analytique rigoureux, éprouvé dans d'autres sciences : le succès de la biologie, en tant que science du système vivant de l'organisme, lui paraissait particulièrement significatif pour les sciences de l'homme ¹¹⁰.

Par la suite, Parsons a découvert l'usage qu'il pouvait faire dans sa théorie de certains éléments de la cybernétique, de la théorie de l'information et de celle de l'échange. Ces apports lui ont permis de donner à son modèle du système d'action et du système social un caractère dynamique, en introduisant les notions de système et de média d'échange, d'entrées et de sorties, de hiérarchie des contrôles. Il en est alors venu à considérer le structuro-fonctionnalisme comme un stade du développement de la théorie dans les sciences de l'homme et il croit que le modèle qu'il a développé depuis 1953 a dépassé ce stade.

Dans ce nouveau modèle, la notion de fonction est dissociée de celle de structure pour s'identifier à celle de système, ce qui la place au niveau le plus général d'analyse, qui est vraiment le sien. De plus, la notion de fonction, dans ce nouveau modèle, sert à dresser un tableau d'ensemble des activités du système sous les deux aspects sous lesquels ils se présentent : processus d'interaction et d'échange entre les structures internes au système ; rapports d'interaction et d'échange entre un système et les autres qui forment son environnement. Parsons croit que, de cette manière, son modèle systémique intègre dans l'analyse fonctionnelle le caractère dynamique, mobile et souvent changeant de tout, système d'action ¹¹¹.

Il se dégage de là que Parsons, à la différence d'un bon nombre de sociologues, ne voit pas dans le fonctionnalisme une théorie particulière. Il est plutôt d'avis que le discours scientifique implique toujours une forme ou l'autre d'analyse fonctionnelle. Celle-ci lui apparaît en effet comme une sorte de logique ou de langage. Plus exactement peut-être, on pourrait dire qu'elle est à ses yeux *une suite de langages* que le raisonnement scientifique emprunte successivement pour passer d'un niveau de généralité à un autre plus élevé, pour accéder à des degrés de rigueur et d'universalité toujours plus avancés.

Cette conception que Parsons se fait de l'analyse fonctionnelle implique que celle-ci n'est ni univoque, ni statique. Elle doit évoluer selon les stades de développement d'une science et peut ainsi connaître plusieurs formulations

¹¹⁰ Voir en particulier *The Position of Sociological Theory*, dans *Essays in Sociological Theory* (édition de 1949 seulement) et *The Social System*, pp. 19-22.

¹¹¹ Voir en particulier *Recent Trends in Structural-Functional Theory*, dans *Fact and Theory in Social Sciences*, sous la direction de E. W. COUNT et G. T. BOWLES, Syracuse, Syracuse University Press, 1964, pp. 140-153.

successives. Peu de sociologues se sont fait une idée aussi souple, aussi dynamique et en même temps aussi exigeante du fonctionnalisme.

En revanche, le troisième caractère du fonctionnalisme parsonien est de nature à en diminuer la qualité : c'est ce que nous appellerons le *fonctionnalisme évolutionniste*. Parsons s'est longtemps défendu contre l'évolutionnisme, pour finalement y venir, comme nous l'avons déjà expliqué. Mais en réalité, Parsons était depuis toujours évolutionniste à son insu et son fonctionnalisme en a été profondément marqué. En effet, la société globale que Parsons a toujours considérée comme le système social le plus complet, le plus achevé, c'est la société industrielle moderne, parce que c'est en elle que les fonctions sont le plus différenciées. La société industrielle offre au théoricien des sciences sociales le meilleur champ d'observation puisqu'il peut y discerner nettement chacune des fonctions qui sont encore fusionnées dans des sociétés moins avancées. Ces dernières servent d'utiles points de comparaison, mais la société industrielle est le laboratoire privilégié des sociologues, qui l'ont senti d'instinct depuis longtemps.

Ainsi, dès le début de sa recherche théorique, bien avant qu'il se découvre évolutionniste, Parsons avait posé le même postulat que l'évolutionnisme du XIX^e siècle, à savoir que la société industrielle est la forme de société la plus développée parce qu'elle est la plus complexe.

À lui aussi, la société industrielle apparaît comme le terme d'une longue démarche, le point d'arrivée d'une lente maturation. Elle est la société la plus parfaite parce que c'est en elle que l'organisation sociale et la rationalité de l'homme se déploient et se réalisent le mieux.

Voilà où réside, croyons-nous, la source du statisme social que l'on a pu reprocher à Parsons et que l'on a faussement attribué à son fonctionnalisme. En réalité, le fonctionnalisme parsonien est dynamique en lui-même et par la lumière qu'il projette sur la société. Mais il est contrecarré par un évolutionnisme qui interprète la société industrielle d'une manière statique, comme un sommet atteint au terme d'une difficile ascension. Dans cette perspective, qui rapproche Parsons de Comte et Spencer, le mouvement de fond qu'on peut déceler à travers les accidents de l'histoire a mené les sociétés archaïques, élémentaires et indifférenciées, jusqu'à la société industrielle moderne. Celle-ci est l'aboutissant depuis longtemps mûri et préparé. Parsons ne peut pas - ou ne veut pas - imaginer que ce type de société puisse céder le pas à un autre, sans voir là une régression à un stade antérieur de développement. Sans doute croit-il que la société industrielle est encore perfectible à bien des égards, mais à la condition que ce soit en se développant suivant la ligne de ce qu'elle est et non en se transformant radicalement. Cela explique que Parsons ne se soit pas attardé aux caractères qu'on perçoit déjà de la société postindustrielle, objet des analyses aussi bien que des spéculations de bon nombre d'autres sociolo-

gues : civilisation du loisir, techniques de communication de masse, éducation permanente, recherche de formes nouvelles d'appréhension du réel et de nouveaux modes de vie collective.

Le fonctionnalisme évolutionniste a aussi empêché Parsons, comme nous l'avons déjà dit, de s'intéresser à l'analyse comparée des sociétés capitalistes et socialistes et à la contribution que des études de cette nature peuvent apporter à la connaissance de l'histoire. Il en résulte que la société industrielle capitaliste est la seule que Parsons étudie effectivement.

On a beaucoup critiqué le fonctionnalisme de Parsons. Bien des sociologues en ont fait l'objet principal de leur attaque. C'est plutôt, selon nous, par son évolutionnisme latent que par son fonctionnalisme que la sociologie de Parsons connaît des limites et appelle des réserves. Ainsi, il n'est pas certain que le conservatisme social de Parsons soit attribuable à son fonctionnalisme. Alvin Gouldner en vient à la conclusion que le fonctionnalisme sociologique porte en lui-même une vision nécessairement conservatrice de la société ¹¹². Mais la démonstration qu'il en fait n'est guère convaincante. On pourrait reprendre la même argumentation et soutenir que le fonctionnalisme s'allie aussi bien au progressisme et même au radicalisme qu'au conservatisme, tout comme la sociologie des conflits peut aller de pair avec une vision statique de la société, ainsi qu'en témoigne assez bien la sociologie de Lewis Coser ¹¹³. Si Parsons fait aujourd'hui figure de conservateur, par rapport à la sociologie critique, radicale ou marxiste, il fut un temps où il était plus libéral et progressiste que la majorité de ses collègues américains, à l'époque précisément où il était le plus fonctionnaliste.

3. La sociologie des valeurs chez Talcott Parsons

[Retour à la table des matières](#)

Identifier Parsons à la sociologie des valeurs n'est pas moins source de confusion que de l'identifier au fonctionnalisme. On dit souvent que la sociologie parsonienne privilégie le rôle des valeurs au point de leur accorder un rôle déterminant dans l'organisation et la vie sociales. On oppose alors cette

¹¹² A. GOULDNER, *The Coming Crisis of Western Sociology*, déjà cité plus haut, p. 331.

¹¹³ L. A. COSER, *The Functions of Social Conflict*, New York, The Free Press, 1956 ; *Continuities in the Study of Social Conflict*, New York, The Free Press, 1967.

sociologie soit à la théorie marxiste et l'on s'en prend à l'idéalisme subjectiviste de Parsons, soit à la sociologie des conflits, reprochant à Parsons d'avoir élaboré une sociologie du consensus. Voyons d'un peu plus près ce qui en est.

Dans son analyse de l'action humaine et sociale, Parsons a voulu mettre l'accent sur le caractère symbolique de la conduite humaine, sur ce qu'il appelle sa significativité, à l'encontre des théories behavioristes et positivistes. Pour Parsons, les objets avec lesquels l'acteur humain est en contact ou en interaction sont toujours perçus et interprétés à travers un univers symbolique qui leur donne leur sens. L'homme n'est pas en rapport direct et immédiat avec les objets ou les personnes qui l'entourent, ni non plus avec lui-même ; tout rapport avec les choses et avec lui-même est médiatisé par les symboles. Il ne peut y avoir, aux yeux de Parsons, une influence directe des objets et des personnes sur l'acteur social ; c'est toujours ce dernier qui réinterprète les choses et les revêt d'une signification. C'est précisément par là que l'action humaine se distingue des autres types d'action sociale animale. Le point de rupture dans la chaîne de l'évolution entre l'espèce humaine et les autres espèces animales se trouve dans l'univers de représentations et de jugements dans lequel les symboles puisent leur contenu et leur vitalité. Ainsi apparaît l'importance du sous-système des valeurs, des représentations et des connaissances : c'est en lui que réside pour chaque acteur social la source de toute signification.

Parsons insiste tellement sur le caractère collectif de l'univers symbolique des représentations et des valeurs qu'il en vient pratiquement à vider la personnalité de toute subjectivité efficace. Nous avons dit (chap. V) que, dans le système de la personnalité décrit par Parsons, l'instinct et l'impulsion sont disparus pour ne faire place qu'à deux éléments subjectifs : les dispositions, qui sont apprises et résultent de l'intériorisation des normes, rôles, valeurs, connaissances, et la fonction de définition des buts (G) qui est peut-être finalement le noyau central de la personnalité. Les dispositions étant essentiellement le milieu socioculturel intériorisé, la subjectivité chez l'acteur se ramène à la seule définition des buts, dont il est bien difficile de dire avec précision ce qu'elle retient de non sociologique. On voit combien la personnalité est presque entièrement absorbée par le social. Il est vrai que Parsons adopte au point de départ de sa théorie le point de vue du sujet, et non pas la structure sociale. Mais il s'agit d'un sujet défini comme acteur social, chez qui les ressorts d'action sont avant tout le produit de l'intériorisation du milieu socioculturel. S'il y a un réductionnisme chez Parsons, il n'est pas psychologique, il est sociologique. C'est probablement ce qui explique que les psychologues n'aient pas eu le sentiment de trouver leur compte dans la théorie parsonienne.

Pour ce qui est de l'idéalisme de la théorie parsonnienne, il s'est exprimé plus particulièrement par la hiérarchie cybernétique qui, telle que l'utilise Parsons, paraît rapporter aux seules valeurs la détermination finale de toute action. Ce qu'on peut reprocher à Parsons, à juste titre, c'est de n'avoir pas suffisamment fait état de l'interaction entre l'énergie et l'information que suppose le modèle. La hiérarchie cybernétique postule en effet *une action conjuguée des facteurs de conditionnement et des facteurs de contrôle*. Les premiers font référence aux sources d'action et aux contraintes que comporte l'énergie puisée dans ce qu'on peut appeler l'infrastructure de tout système d'action ; les seconds se rapportent à l'influence qu'exerce l'information provenant de la superstructure idéologique dans l'organisation et l'orientation de l'action du système. Cette conjugaison des deux ordres de facteurs est essentielle à tout système de nature cybernétique, par conséquent à tout système d'action. De l'infrastructure à la superstructure et inversement, il y a un va-et-vient incessant, par l'échange d'énergie et d'information entre les parties ou les éléments du système cybernétique.

C'est là précisément ce qui n'est pas apparent dans le système d'action parsonnien. Traumatisé par le behaviorisme qui régnait dans les sciences humaines lorsqu'il commença sa carrière, Parsons a vu la nécessité de souligner le rôle des valeurs intériorisées dans l'action humaine. Cela l'a entraîné à trahir son propre modèle, à l'utiliser d'une manière tronquée, en mettant trop exclusivement l'accent sur le rôle des facteurs de contrôle et en laissant dans l'ombre les facteurs de conditionnement. Il a ainsi prêté le flanc à l'accusation d'accorder aux valeurs une place dominante, aux dépens des autres facteurs, physiques, psychiques et sociaux, dont dépend l'action humaine individuelle et collective.

L'autre reproche que l'on adresse à Parsons au sujet de sa sociologie des valeurs, c'est qu'il en tire une image de la société dominée par le consensus général et conséquemment par l'ordre, l'harmonie, la stabilité. Effectivement, Parsons reconnaît qu'il a adopté comme point de départ de sa réflexion l'existence d'un ordre social. Mais il insiste aussi pour dire qu'à ses yeux l'ordre n'est ni un souhait, ni un idéal, mais un *problème*. Telle qu'il la pose dans la tradition de Hobbes, la question de l'ordre se ramène à celle de l'existence même de la société : comment expliquer que les hommes s'associent et vivent en commun au lieu de s'entre-dévorer ? Les philosophes qui se sont penchés sur cette question n'y ont pas répondu d'une manière satisfaisante, estime Parsons. Aussi considère-t-il comme la plus importante découverte du siècle dans les sciences humaines la solution que Freud, Durkheim, Mead et Cooley ont concurremment apportée à ce problème. Ils ont démontré que l'assise de la vie sociale réside dans ce que Georges Gurwitsch appelait la réciprocité des perspectives psychologique et sociologique, ou pour reprendre le langage de Parsons dans la complémentarité entre l'institutionnalisation des normes et valeurs sur le plan social et l'intériorisation des mêmes normes et

valeurs par les personnes. La simultanéité et la conjugaison des deux phénomènes expliquent non seulement l'existence de la société humaine, mais également sa relative stabilité aussi bien que ses changements. Cette solution est apparue à Parsons parfaitement satisfaisante : il en a fait la pierre d'angle de sa théorie générale de l'action.

À partir de là, on a fait à Parsons divers procès d'intention. On lui a reproché de dire, par exemple, que l'état social le plus parfait et le plus souhaitable serait celui où règne l'équilibre entre l'institutionnalisation et l'intériorisation, c'est-à-dire l'état de stabilité absolue. Pourtant, rien n'autorise à croire que telle est la pensée de Parsons. Il répète souvent au contraire que cet équilibre est en pratique à peu près impossible, plus encore dans les sociétés complexes et pluralistes que dans les sociétés moins différenciées. À ses yeux, l'équation entre l'institution sociale et la conscience individuelle ne se réalise que dans une certaine mesure. La mesure est variable d'une personne à l'autre, d'une institution à l'autre, d'une société à l'autre.

Poursuivant la même logique, on a aussi fait dire à Parsons que toute déviance est nécessairement négative, qu'elle résulte d'une « mauvaise » socialisation. Là encore, nous croyons qu'on déforme la pensée de Parsons. La déviance résulte plutôt, selon lui, du fait que la conjugaison institution-conscience individuelle ne soit jamais réalisée, ce qui laisse place à des variations, d'amplitude diverse, dans la manière dont les sujets-acteurs intériorisent la culture institutionnalisée. La déviance découle également des nombreuses conditions qui accompagnent la socialisation et peuvent en changer le cours de mille manières. En réalité, ce qui fait problème pour Parsons et appelle une explication, ce n'est pas la déviance, c'est que malgré ses aléas la socialisation soit généralement aussi efficace qu'elle l'est, tout comme ce ne sont pas les conflits qui l'étonnent, mais c'est que l'ordre social persiste au-delà et en dépit d'eux.

Le reproche que Parsons mérite vraiment, à notre avis, n'est pas d'avoir mis en lumière les fondements psychosociaux du consensus ; c'est de s'être arrêté là, de n'être pas allé plus loin. Il restait à Parsons trois voies à poursuivre, où il ne s'est pas engagé. La première l'aurait mené à explorer l'ensemble des facteurs structurels de la société sur lesquels s'appuie le consensus et qui le renforcent : hiérarchie des autorités et des pouvoirs, inégalités économiques, classes sociales, aliénations de diverses natures. Dans ses analyses du pouvoir et de l'influence, Parsons a semé les éléments nécessaires à cette analyse et il vient parfois bien près de s'y engager, mais il ne le fait pas.

En second lieu, l'analyse du consensus aurait dû être complétée par celle des conflits. Ceux-ci ne sont pas suffisamment intégrés dans le modèle de Parsons ; on a raison de le lui reprocher. La réalité humaine et sociale est faite de stabilité et de mouvement, de permanence et de changement, de complé-

mentarité et d'opposition, de solidarité et de contradiction. Mais cela n'apparaît pas dans la sociologie de Parsons, pas plus d'ailleurs que dans la sociologie de ceux qui font l'erreur de privilégier l'analyse du conflit.

En troisième lieu, la sociologie parsonnienne prend pour acquis l'existence de valeurs et de normes, sans s'interroger sur leur origine, le procès de leur création et leur évolution. Parsons y serait peut-être venu s'il avait poussé davantage l'analyse du système culturel : celui-ci est le plus négligé des trois principaux systèmes d'action que sont la personnalité, le système social et la culture. Paradoxalement, celui qu'on accuse d'avoir privilégié les valeurs a peu inventorié leur univers. Il en résulte que la culture revêt dans le système parsonnien un caractère fortement statique, alors que le modèle de la théorie générale de l'action devrait logiquement déboucher sur les processus d'interaction et d'échange dans et par lesquels la culture intervient en se transformant elle-même.

4. Intérêt et limites de la théorie parsonnienne

[Retour à la table des matières](#)

Les dernières remarques que nous venons de faire nous amènent à poser, en conclusion de ce livre, quelques jugements d'ensemble sur l'œuvre de Talcott Parsons et à dire brièvement quels sont, à nos yeux, son intérêt et ses limites.

À l'actif du tableau, nous inscrivons en premier lieu l'effort remarquable qu'a fait Parsons pour édifier la sociologie sur un modèle logique, intégré et cohérent, d'un niveau élevé de généralité. Certains ont pu croire, comme les tenants de la sociologie critique, que ce fut là une entreprise intellectuellement impossible. Mais il a fallu que quelqu'un l'entreprît pour qu'on puisse en juger. Et il n'est pas encore certain que le jugement doive être négatif. En tout cas, ce n'est plus à cause de sa stérilité qu'on peut récuser la théorie générale, comme le voulait C. Wright Mills, quand on voit combien de recherches théoriques et empiriques elle a inspirées dans toutes les directions.

En second lieu, Parsons a su créer un cadre théorique général qui englobe toutes les sciences de l'homme, les distingue les unes des autres, établit leurs rapports réciproques, sans affirmer l'impérialisme d'aucune. Sans doute peut-on juger exagérée l'ambition de Parsons de tracer la mappemonde des sciences

humaines et être d'avis que le fruit n'est pas à l'égal des promesses. Mais il faut bien reconnaître que l'entreprise de Parsons répond à un impérieux besoin des sciences humaines contemporaines. Nous sommes entrés dans une ère où, à la suite d'une période de spécialisation et d'atomisation, les spécialistes des sciences de l'homme doivent chercher les points de contact entre leurs disciplines plutôt que d'insister sur les distances qui les séparent. Prêchant d'exemple, Parsons est un des rares sociologues à avoir fait fi des frontières étroites dans lesquelles s'enferme une sociologie américaine spécialisée à l'extrême et à avoir voulu collaborer avec des économistes, psychologues, ethnologues, politicologues. Il est possible que le cadre théorique élaboré par Parsons ne soit finalement pas celui qui s'affirmera le plus propice à fonder cette interdisciplinarité. Il nous semble cependant que le point de départ qu'il a adopté, celui d'une théorie de l'action humaine et sociale, est valable et indique la voie dans laquelle il faudra chercher. La notion d'action, définie aussi largement que le fait Parsons, situe là où il doit être le point de rencontre des sciences de l'homme.

En troisième lieu, Parsons a posé dans toute sa dimension le problème d'une sociologie unitaire. Toute son œuvre s'oppose à l'idée de théories sociologiques fragmentées, valables seulement pour un secteur limité de la réalité, celles que Merton a appelé les « théories intermédiaires ». En particulier, Parsons a tenté de rétablir l'unité théorique entre la microsociologie et la macrosociologie. Il a voulu réconcilier la théorie psychosociologique américaine de Mead, Cooley et Thomas et la sociologie des grands ensembles sociaux de Weber, Marx, Pareto. À la sociologie américaine, il a apporté la perspective qui lui manquait sur les sociétés globales ; il a par ailleurs voulu fournir à l'analyse proprement sociologique les assises psychologiques aussi bien que culturelles qui lui sont nécessaires.

Enfin, il faut souligner que, contrairement à ce qu'on dit parfois, Parsons fut un théoricien infiniment respectueux de la recherche empirique. On ne peut pas dire que la théorie parsonienne ait évolué suivant un parcours exclusivement logique et déductif. Parsons a toujours été sensible à l'enseignement que lui apportaient ses propres recherches empiriques et celles des autres. La plupart des tournants importants dans l'évolution de sa pensée se rattachent d'une manière ou de l'autre à des travaux empiriques. De plus, Parsons a plusieurs fois affirmé sa foi en la recherche empirique comme test ultime de la validité de tout modèle théorique.

Si l'on en vient maintenant à la critique qu'on doit faire de la théorie parsonienne, outre celles que nous avons déjà formulées dans ce chapitre et les précédents, nous mettrions l'accent sur l'envers du tableau positif que nous venons de tracer. Plus précisément, nous dirions que Parsons a dû payer très cher l'unité qu'il a voulu refaire à l'intérieur de la sociologie et entre les sciences de l'homme. Tout d'abord, il lui a fallu élaborer un modèle analytique

d'un degré si élevé de généralité qu'il perd presque toute vertu explicative. Le modèle parsonien est en effet plus conceptuel que théorique. C'est un vaste échafaudage de catégories agencées et superposées les unes aux autres, bien plus qu'une véritable théorie susceptible de fournir l'explication d'un ensemble de phénomènes. Il y a bien peu de causalité dans le modèle parsonien, à la différence par exemple du système marxiste d'explication. C'est, pour une part, ce qui rend difficile la comparaison entre le modèle parsonien et la théorie marxiste. D'un autre côté, parce qu'il est plus conceptuel que causal, le modèle parsonien peut intégrer plusieurs explications concurrentes, dont probablement l'explication marxiste. Le modèle de Parsons pourvoit le sociologue d'un cadre intellectuel lui permettant de ranger et d'ordonner ses observations, d'une manière qui autorise ensuite diverses modalités d'interprétation et d'explication. Il en résulte cependant que le modèle parsonien lui-même fait figure d'une construction conceptuelle vide de tout contenu. Il y a une part importante de vérité dans la critique que George C. Homans adresse à Parsons : « S'il est vrai que la science ne peut se passer d'un système de catégories, d'un modèle conceptuel, ce n'est cependant pas suffisant pour lui permettre d'expliquer la réalité. Il ne faut pas confondre un modèle conceptuel avec une théorie. La science requiert un ensemble de propositions générales pour relier ensemble des catégories ; sans cela, aucune explication n'est possible. Pourtant, une grande partie de la théorie sociologique contemporaine se limite à la seule mise en place de modèles conceptuels » ¹¹⁴.

En second lieu, Parsons s'est obligé à retrouver partout et toujours le même modèle analytique, c'est-à-dire les quatre mêmes fonctions. Ces quatre fonctions ont été originellement définies par Robert Bales pour lui permettre de classer ses observations sur la participation des acteurs aux groupes restreints. S'il est vrai, comme l'a démontré Bales, que ces quatre fonctions correspondent aux dimensions fondamentales du système social du petit groupe, Parsons a cru qu'on devait les retrouver dans tout autre système d'action, de quelque nature qu'il soit. Pour y arriver, il a dû s'adonner à des exercices d'imagination considérables et se livrer en particulier à des *analogies par association*, procédé qui s'accorde mal avec la rigueur logique à laquelle Parsons a toujours voulu obéir. De plus, ce procédé a trop souvent mis Parsons dans l'obligation d'imposer son schème aux réalités concrètes, au risque de plier celles-ci aux exigences du modèle qu'il leur appliquait.

Parsons a pris trop aisément pour acquis deux postulats que tout système d'action comporte les quatre fonctions du modèle de Bales ; que la définition de ces quatre fonctions est assez satisfaisante pour constituer l'axe central d'un vaste système général de l'action humaine. Il aurait été plus rassurant et plus dans la tradition de la recherche scientifique si Parsons avait procédé d'une

¹¹⁴ *Social Behavior : Its Elementary Forms*, New York, Harcourt, Brace & World, 1961, p. 10.

manière plus inductive. Il aurait pu, par exemple, rechercher les définitions de fonctions que des chercheurs dans d'autres secteurs que celui de la sociologie des petits groupes (par exemple, en sociologie des organisations ou du travail, ou en psychologie expérimentale) ont élaborées pour les besoins de leurs données, les confronter et les comparer pour en dégager finalement certaines composantes communes. C'est la démarche qu'il a adoptée dans *The Structure of Social Action* : il a retracé les éléments d'une théorie de l'action, en rassemblant patiemment les pièces chez différents auteurs. On peut regretter qu'il n'ait pas recouru au même procédé lorsqu'il voulut ensuite élaborer sa théorie. Celle-ci aurait eu des assises moins fragiles que celles qu'il lui a données et son contenu en aurait sûrement été enrichi.

Parsons a utilisé un autre raccourci qui n'est pas moins sujet à caution, celui de l'économie classique. Suivant la même logique que lorsqu'il a utilisé les catégories de Bales, Parsons croit que les concepts analytiques utiles en science économique doivent aussi l'être dans l'analyse de tout système d'action. Il est indéniable que Parsons a su tirer profit des modèles d'échange qu'il a empruntés à l'économie. Mais il en résulte que le modèle parsonien du système d'action, et surtout ses modèles d'interaction et d'échange, rappellent sans cesse une sorte de marché ou de bourse où se rassemblent pour négocier et commercer ces étranges « producteurs » que sont les fonctions et les structures d'un système d'action. Les analogies par association que doit encore faire Parsons appellent les mêmes réserves dans ce cas-ci que dans celui des quatre fonctions.

La théorie de Parsons souffre d'une autre faiblesse, d'un ordre assez différent. On a souvent affirmé qu'elle privilégie l'équilibre, l'ordre social, la stabilité du *statu quo*. Nous avons dit plus haut pourquoi nous ne partageons pas cette critique, qui s'attache à des apparences superficielles de la théorie parsonienne sans atteindre au cœur de la pensée de Parsons. Le reproche que ce dernier mérite plutôt, à notre avis, c'est de n'avoir pas poursuivi l'analyse dynamique des différentes contradictions qu'il a lui-même introduites dans son système. Parsons a semé dans son modèle du système d'action un certain nombre de contradictions potentielles, susceptibles d'être sources de tensions, de conflits et par là de changement social. Mais il n'a pas su mettre en relief l'existence de ces contradictions et le rôle dynamique qu'elles peuvent jouer.

On peut citer, à titre d'exemple, les contradictions inhérentes au système des variables structurelles. Celles-ci sont contradictoires par nature : l'universalisme est à l'opposé du particularisme, la spécificité est l'envers de la diffusion, et ainsi de suite. Parsons néglige le fait que la prédominance d'un pôle d'une variable dans un système concret d'action n'est jamais à l'exclusion complète de l'autre pôle. Il y a toujours du particularisme là où règne l'universalisme ; il reste de l'expression affective là où domine la neutralité. Dans tout

système d'action, cette présence du pôle opposé est une source latente d'affrontement et de conflit.

Il en va de même pour l'opposition entre le « volontarisme » et le fonctionnalisme. Plusieurs critiques ont reproché à Parsons d'avoir abandonné le volontarisme de sa première version de la théorie de l'action, celle de *The Structure of Social Action*, pour tomber dans le fonctionnalisme. Ce reproche ne nous paraît pas tout à fait fondé. En réalité, le volontarisme est demeuré présent dans le système parsonien de l'action : il a pris le nom de poursuite des buts (G). Il n'y avait rien d'autre que cette fonction dans la théorie volontariste de 1937. Ce que nous reprochons à Parsons, pour notre part, c'est d'en être resté à ce seul volontarisme et d'avoir pour le reste entièrement sociologisé la motivation de l'action. De la sorte, Parsons évite ici encore des contradictions inhérentes au système d'action. Tout d'abord, il minimise l'opposition entre la poursuite des buts et les contraintes qui la contrecarrent et qui proviennent du fonctionnement du système autant que de conditions externes. Ensuite, en réduisant les ressorts de l'action aux dispositions apprises, il évite l'affrontement entre les instincts et la culture, entre l'individuel et le social. Il n'est nécessaire ni de nier ni de transformer la réciprocité entre l'institutionnalisation et l'intériorisation pour voir les dimensions conflictuelles du système d'action ; il s'agit plutôt d'explorer à fond cette réciprocité. Nous croyons que Parsons a ici coupé trop court aux possibilités d'analyse que son système promettait.

S'il faut, pour terminer, poser un jugement sur l'ensemble de l'œuvre de Parsons, notre sentiment n'est pas qu'elle soit stérile, ni dénuée d'intérêt. Nous pensons que Parsons n'a pas osé parcourir jusqu'au bout les sentiers qu'il a ouverts. Ce n'est donc pas en ignorant la contribution de Parsons qu'on nourrira la réflexion sociologique. Il faut poursuivre la démarche qu'il a indiquée, en la poussant dans de nouvelles directions. Car c'est notre conviction que le modèle systémique d'action de Parsons recèle pour la sociologie, y compris la sociologie critique ou radicale, des possibilités nombreuses qui attendent seulement qu'on prenne la peine de les explorer et de les exploiter.

Bibliographie

I. - Ouvrages de Talcott Parsons

[Retour à la table des matières](#)

The Structure of Social Action, New York, McGraw-Hill, 1937.

Essays in Sociological Theory, Pure and Applied, New York, The Free Press, 1949, 2e éd. augmentée en 1954.

The Social System, New York, The Free Press, 1951.

Toward a General Theory of Action (en collaboration), Cambridge, Harvard University Press, 1957.

Working Papers in the Theory of Action (en collaboration avec Robert F. BALES et Edward A. SHILS), New York, The Free Press, 1953.

Family, Socialization and Interaction Process (en collaboration), New York, The Free Press, 1955.

Economy and Society (en collaboration avec Neil SMELSER), New York, The Free Press, 1956.

Structure and Process in Modern Societies, New York, The Free Press, 1960.

Theories of Society (en collaboration), New York, The Free Press, 1961.

Social Structure and Personality, New York, The Free Press, 1964.

Societies - Evolutionary and Comparative Perspectives, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1966.

Sociological Theory and Modern Society, New York, The Free Press, 1967.

Politics and Social Structure, New York, The Free Press, 1969.

The System of Modern Societies, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1971.

II. - Articles importants de Talcott Parsons non inclus dans les ouvrages précédents

[Retour à la table des matières](#)

« Capitalism » in Recent German Literature : Sombart and Weber, *Journal of Political Economy*, 36 (1928), pp. 641-661 et 37 (1929), pp. 31-51.

Sociological Elements in Economic Thought, *Quarterly Journal of Economics*, 49 (1934), 414-453 et 49 (1935), pp. 645-667.

The Place of Ultimate Values in Sociological Theory, *International Journal of Ethics* 45 (1935), pp. 282-316.

Some Comments on the State of the General Theory of Action, *American Sociological Review*, 18 (1953), pp. 618-631.

Malinowski and the Theory of Social Systems, dans *Man and Culture* sous la direction de Raymond FIRTH, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1957.

The Mental Hospital as a Type of Organization, dans *The Patient and the Mental Hospital*, sous la direction de M. GREENBLATT, D. J. LEVINSON, R. H. WILLIAMS, New York, The Free Press, 1957.

Réflexions sur les organisations religieuses aux Etats-Unis, *Archives de sociologie des religions*, 1957, pp. 21-36.

General Theory in Sociology, dans *Sociology Today*, sous la direction de R. MERTON, L. BROOM, L. COTTRELL, New York, Basic Books, 1958.

An Approach to Psychological Theory in Terms of the Theory of Action, dans *Psychology : A Study of a Science*, sous la direction de S. KOCH, New York, McGraw-Hill, 1959, vol. 3, pp. 612-711.

Some Considerations on the Theory of Social Change, *Rural Sociology*, 26 (1961), pp. 219-239.

The Intellectual : A Social Role Category, dans *On Intellectuals*, sous la direction de P. RIEFF, New York, Doubleday, 1964, pp. 3-24.

Recent Trends in Structural-Functional Theory, dans *Fact and Theory in Social Sciences*, sous la direction de E. W. COUNT et G. T. BOWLES, Syracuse, Syracuse University Press, 1964, pp. 143-153.

Cause and Effect in Sociology, dans *Cause and Effect*, sous la direction de D. LERNER, New York, The Free Press, 1965, pp. 51-73.

The Nature of American Pluralism, dans *Religion and Public Education*, sous la direction de T. SIZER, Boston, Houghton Mifflin, 1967, pp. 249-261.

Components and Types of Formal Organization, dans *Comparative Administrative Theory*, sous la direction de P. P. LE BRETON, Seattle, University of Washington Press, 1968, pp. 3-20.

The Position of Identity in the General Theory of Action, dans *The Self in Social Interaction*, sous la direction de C. GORDON et K. J. GERGEN, New York, John Wiley & Sons, 1968, pp. 11-23.

Order as a Sociological Problem, dans *The Concept of Order*, sous la direction de P. G. KUNTZ, University of Washington Press, 1968, pp. 373-384.

Considerations on the American Academic System, *Minerva*, 6 (1968), pp. 497-523.

Cooley and the Problem of Internalization, dans *Cooley and Sociological Analysis*, sous la direction de A. J. REISS, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1968, pp. 48-69.

Dans *l'International Encyclopedia of the Social Sciences*, sous la direction de D. L. SILLS, New York, The Macmillan Company and The Free Press, 1968, les articles Christianity; Emile Durkheim ; Interaction : Social Interaction ; Vilfredo Pareto : Contributions to Economics; Professions; Systems Analysis : Social Systems ; Utilitarians : Social Thought.

Research with Human Subjects and the « Professional Complex », *Daedalus*, 98 (1969), 1-2, pp. 325-361.

Some Problems of General Theory in Sociology, dans *Theoretical Sociology : Perspectives and Developments*, sous la direction de J. C. MRKINNEY et E. A. TIRYAKIAN, New York, Appleton-Century-Crofts, 1970, pp. 27-68.

On Building Social System Theory : A Personal History, *Daedalus*, 99 (1970), 4, pp. 826-881.

Equality and Inequality in Modern Society, or Social Stratification Revisited, *Sociological Inquiry*, 40 (1970), pp. 13-72.

III. - Quelques ouvrages et article sur Talcott Parsons

[Retour à la table des matières](#)

BAUM (Rainer C.), Values and Democracy in Imperial Germany, *Sociological Inquiry*, 38 (1969), 2, pp. 179-196.

BLACK (Max) (sous la direction de), *The Social Theories of Talcott Parsons : A Critical Examination*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1961.

BOTTOMORE (Thomas), Out of this World, *The New York Review of Books*, XIII, 8 (6 novembre 1969), pp. 34-39.

BOURRICAUD (François), Introduction en marge de l'œuvre de Talcott Parsons : la sociologie et la théorie de l'action, dans *Éléments pour une sociologie de l'action*, de Talcott PARSONS, trad. Fr. BOURRICAUD, Paris, Pion, 1955.

CAILLÉ (Alain), L'autonomie du système économique, selon Talcott Parsons, *Sociologie du travail*, 12 (avril-juin 1970), 2, pp. 190-207

HAZEL (François), Réflexions sur la conception parsonnienne du pouvoir et de l'influence, *Revue française de sociologie*, V (oct.-déc. 1964), 4, pp. 387-401.

COLEMAN (James S.), Comment on « On the Concept of Influence », *The Public Opinion Quarterly*, 27 (1963), pp. 63-82.

CUISENIER (Jean), Sur l'action économique, *Revue française de sociologie*, X (1969), numéro spécial, pp. 575-584.

FRIEDRICHS (Robert W.), *A Sociology of Sociology*, New York, The Free Press, 1970.

GOULDNER (Alvin W.), *The Coming Crisis of Western Sociology*, New York, Basic Books, 1970.

JACOBS (Harold), Aspects of the Political Sociology of Talcott Parsons, *Berkeley Journal of Sociology*, XIV (1969), pp. 58-72.

LESSNOF (M. H.), Parsons' System Problems, *The Sociological Review*, 16 (1968), 2, pp. 185-215.

LOCKWOOD (David), Some Remarks on « The Social System », *British Journal of Sociology*, VII (1956), 134-146.

Loomis (Charles P.), *Modern Social Theories. Selected American Writers*, Princeton, N. J., D. Van Nostrand, 1961.

MILLS (C. Wright), *L'imagination sociologique*, trad. Pierre CLINQUART, Paris, François Maspero, 1968.

MITCHELL (William C.), *Sociological Analysis and Politics : The Theories of Talcott Parsons*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1967.

NISBET (Robert A.), *Social Change and History*, New York, Oxford University Press, 1969.

SCOTT (John F.), The Changing Foundations of the Parsonian Action Scheme, *American Sociological Review*, 28 (1963), 5, pp. 716-735.

SKLAIN (Leslie), The Fate of the « Functional Requisites » in Parsonian Sociology, *The British Journal of Sociology*, 21 (1970), I, pp. 30-42.

SPROTT (W. J. H.). Principia Sociologica, *British Journal of Sociology*, 3 (1952), 3, pp. 203-221, et Principia Sociologica II, *ibid.*, 14 (1963), pp. 307-320.

SUMPF (Joseph), L'approche sociologique du problème du conflit des générations chez Parsons et chez Marx, *Épistémologie sociologique*, 6 (1968), pp. 79-99.

TAUSKY (Kurt), Parsons on Stratification : An Analysis and Critique, *The Sociological Quarterly*, 6 (1965), pp. 128-138.

TURK (Austin T.), On the Parsonian Approach to Theory Construction, *The Sociological Quarterly*, 8 (1967), pp. 37-50.

TURNER (Terence S.), Parsons' Concept of « Generalized Media of Social Interaction » and Its Relevance for Social Anthropology, *Sociological Inquiry*, vol. 39 (1968), no 2, pp. 121-134.

WOOD (James L.), The Role of Systematic Theory in Parsons' General Theory of Action : The Case of the Pattern Variables, *Berkeley Journal of Sociology*, 13 (1968), pp. 28-41.

Fin du texte